LA VIE SPIRITUELLE

LE MYSTÈRE DE LA GLOIRE DE DIEU

Apostolus : Gloire de Dieu ou gloire de l'homme. 476
A. Plé : La Gloire de Dieu 479
O. Rousseau : La Gloire du Christ 491
M.-E. Boismard : Notre glorification dans le Christ 502

NOTRE SANCTIFICATION

H.-C. Desroches : Le « portrait » de la charité. 518
XXX : Le levain dans la pâte 537
A. Ancel : La formation des petits séminaristes .. 544

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

R. Christoflour : Le bienheureux Grignion au séminaire 560
J.-M. Perrin : Sainte Catherine de Sienne et l'amour du prochain 574

CHRONIQUES

Vers un séminaire paroissial? 585; L'Eglise est missionnaire, 592.

A travers les revues, 598; *Les Livres*, 603.

N° 306 **AVRIL 1946**

ÉDITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois

Directeurs : R. P. PLÉ, O.P. et R. P. HENRY, O.P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	200 fr.
	Abonnement de soutien	500 fr.
	Six mois	125 fr.
	Le numéro	25 fr.
ÉTRANGER	Un an	300 fr.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

Pour tout changement d'adresse envoyer 4 fr. et l'ancienne bande.

■

La correspondance doit être adressée à

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e
Téléphone : INV. 23-86 et 07-45

VIENT DE PARAITRE

COLLECTION LEX ORANDI

L. BOUYER

LE MYSTÈRE PASCAL

Une présentation du catholicisme à partir de l'explication des textes liturgiques de la Semaine sainte.

Prix . . . . . 200 fr. ; franco, 210 fr.

LA VIE SPIRITUELLE
Nº 306 — Avril 1946

SOMMAIRE

LE MYSTÈRE DE LA GLOIRE DE DIEU

APOSTOLUS. Gloire de dieu ou gloire de l'homme .. 476

Il n'existe qu'un seul absolu : c'est Dieu. Le don de soi, même total, qui ne serait pas fait à Dieu ne serait que l'illusion de l'absolu.

.. PLE. La gloire de dieu 479

« Le Christ est ressuscité par la gloire du Père ». Cette gloire dont nous parlent si souvent la Bible et la Liturgie, notamment celle de Pâques, savons-nous exactement ce qu'elle est?

. ROUSSEAU. La gloire du christ 491

Le Christ, nouvel Adam, vint nous rendre ce vêtement de gloire dont Dieu avait revêtu nos premiers parents avant leur chûte. La liturgie orientale conserve la nostalgie de ce vêtement qui nous fut révélé dans le Christ à la Transfiguration, qui nous est donné au baptême, et dont nous attendons la manifestation à son Retour.

-E. BOISMARD. Notre glorification dans le christ 502

Puisque le Christ est la gloire de Dieu, nous le sommes avec lui. Peut-être oublie-t-on trop cet enseignement paulinien de la glorification du baptisé qui nous ouvre à un christianisme entièrement orienté vers la louange et la gloire de Dieu.

NOTRE SANCTIFICATION

H.-C. DESROCHES. Le « portrait » de la charité (Commentaire de I Corinthiens, 13) 51

Sans la charité les plus grands dons ne sont rien. Avec elle, les petits riens sont tranfigurés. Tout passera, la charité demeurera éternellement. On lira avec joie ce vigoureux commentaire du texte paulinien.

XXX. Le levain dans la pate 53

Directives données par la supérieure aux petites sœurs d'une nouvelle fondation de contemplatives missionnaires.

A. ANCEL. La formation des petits séminaristes .. 54

Comment le P. Chevrier conciliait Evangélisme et Règlement dans la formation de ses petits séminaristes.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

R. CHRISTOFLOUR. Le bienheureux grignion au séminaire 56

Comment le bienheureux — et bientôt saint — Louis-Marie fut peu à peu conduit au séminaire de Saint-Sulpice et formé sous la direction de M. Tronson.

J.-M. PERRIN. Sainte catherine de sienne et l'amour du prochain 57

« Je veux me servir de l'amour du prochain pour m'unir plus fortement à toi, dit un jour Notre-Seigneur à Catherine,... le prochain et moi, c'est une seule et même chose. »

CHRONIQUES

XXX. Vers un séminaire paroissial? 5

« Je pense au retour à la tradition première des séminaires qui serait la fusion du séminaire et d'une paroisse... »

A.-M. HENRY. L'ÉGLISE EST MISSIONNAIRE 592

Nous assistons aujourd'hui à l'éclosion de multiples institutions où se traduisent la vie et l'esprit missionnaires de l'Eglise.

A TRAVERS LES REVUES

Nouvelle Revue Théologique. — Maison-Dieu. — Revue de Théologie missionnaire. — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste. — Réforme. — Cahiers du Clergé rural. — Cahiers de la Nouvelle Epoque. — La Vie Intellectuelle. — Dieu Vivant. — L'Anneau d'Or. — Ecclesia. — La Croix. — Revue des Communautés religieuses. — Famille et chrétienté. — Bulletin de l'A. C. I. — Feux de France. — Razon y Fe 597

LES LIVRES

JEAN DE JÉSUS MARIE ARAVALLES, Instruction des Novices (*B.-M. Nielly*) 603

HELLIER DE PONCHEVILLE, L'histoire sacerdotale de Jésus (*B.-M. Nielly*) 606

LEMAITRE, Notre sacerdoce (*J.-A. R.*) 606

gr AUVITY, A mes prêtres. L'âme sacerdotale. Retraites et méditations (*S. D.*) 607

LIPPERT, Et Job dit à Dieu (*H. Dubarle*) 608

BARDY, La théologie de l'Eglise de saint Clément de Rome à saint Irénée (*M. Mellet*) 608

VILLAIN, Pour l'unité chrétienne (*L.-M. Dewailly*) .. 609

TIBERGHIEN, L'Action Catholique : expériences passées; vues d'avenir (*J. Dermine*) 610

FERNESOLLE, De la civilisation chrétienne (*M.-J. Congar*) 611

LEVIE, Sous les yeux de l'incroyant (*M.-J. Congar*) .. 612

FUMET, Défense de Dieu (*F. Louvel*) 613

JOURNET, Exigences chrétiennes en politique (*F. Louvel*) 614

ESTAING, Le passage du Seigneur (*A. R.*) 614

MOUNIER, L'affrontement chrétien (*J. Dalmais*) 615

X. Le christianisme et l'Occident barbare (*J. Mazé*) .. 615

DILLARD, Suprêmes témoignages (*M. Doyen*) 616

LE MYSTÈRE DE LA GLOIRE DE DIEU

Gloire de Dieu ou gloire de l'homme

COMBIEN *de nos contemporains, même parmi chrétiens, se soucient-ils effectivement de la glo de Dieu au point d'en faire le but de tous le efforts et de leur vie?*

Certes, et peut-être aujourd'hui plus qu'hier, n parlons beaucoup du Christ et de notre vie en certes, on se dépense sans compter au service de m vements et d'œuvres multiples.

Mais tout ce zèle a-t-il vraiment pour mobile pren la gloire de Dieu?

Que de vies intérieures enfermées sur elles-même leurs petits événements quotidiens! Que de vies s tuelles plus avides de jouir de Dieu que de l'aimer lui! Inconsciemment sans doute, de telles vies son service de la gloire non pas de Dieu, mais de l'hon

*Que de vanités et d'égoïsmes, individuels ou co tifs, que de misères variées rendent illusoires, sté

— et par certains aspects nocives — les activités d'un apostolat apparemment tout donné à Dieu, mais de fait d'abord soucieux de gloire humaine! Cela sans doute est de tous les temps. Mais voilà qui est plus nouveau et plus dangereux escore, parce que plus sournois : le naturalisme ambiant, récemment signalé dans cette revue, exerce sa séduction sur beaucoup de jeunes chrétiens. En poussant jusqu'au bout la logique de ce christianisme frelaté et trompeur, Dieu y apparaît au service de l'homme : ce qu'on attend d'abord du Christ, c'est le plein épanouissement humain de son disciple, ce qu'on demande à l'Evangile, c'est le secret d'une vie heureuse, individuelle et collective. Gloire de l'homme et non pas gloire de Dieu.

Il y a plus grave encore. Beaucoup de jeunes s'imaginent avoir mis Dieu dans leur vie parce qu'ils se sentent donnés totalement, dans l'absolu, à leur progrès moral et à l'apostolat de l'un ou l'autre de nos mouvements d'Action Catholique.

Le don est peut-être absolu, mais il n'est pas fait à l'Absolu. On peut croire se donner « absolument » à une cause néfaste : les militants communistes sont donnés dans l'absolu à leur parti. S'il se trouvait qu'un militant chrétien ne connaisse d'autre absolu que celui-là, il faudrait dire que son absolu est à référence humaine: ce qu'il cultiverait en lui ne serait seulement que la qualité de son engagement. Et qui ne voit que nous ne sortons pas de l'homme et de sa gloire? Ainsi trompé par cette nouvelle forme d'idolâtrie, le militant chrétien glisse sans effort au parti communiste ou à tout autre totalitarisme.

L'idole de notre temps n'est plus la Raison, la Science, et le Progrès; c'est l'Homme. Et non pas l'homme abstrait des idéalistes du XIX^e^ siècle mais cet homme concret du Moi ou du Nous, engagé tout entier au service de lui-même et de sa plus grande gloire.

L'absolu du don n'est alors que le reflet d'une fausse divinité qui donne à cet effort, apparemment si beau, un caractère nettement idolâtrique — qui, pour n'être pas explicite, n'en est que plus dangereux.

La partie sera sauvée et nos jeunes seront d'authentiques disciples du Christ au jour où, dans cette perspective, ils diront avec saint Paul et avec l'Eglise : Gloire au seul Sage, à Dieu, par Jésus-Christ, dans les siècles des siècles (*Rom.* 16, 27).

APOSTOLUS.

La Gloire de Dieu

Le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père.
(Romains 6, 4.)

La gloire, manifestation de Dieu.

QUELLE est donc cette gloire par laquelle le Christ est ressuscité ? Il est évident qu'il ne faut pas entendre par ce mot ce qu'en disent Littré (1) Cicéron (2). La gloire de Dieu est une notion spéquement biblique et il nous faut éviter la tentation facilité qui nous pousserait à comprendre la gloire Dieu comme celle des hommes et à confondre une ion sémite, vieille de cinq mille ans, avec le concept ntemporain qui s'exprime par le même mot.

Demandons donc à la Bible elle-même de nous dire qu'est la gloire de Dieu.

La gloire de Dieu se dit en hébreu : kebod —

---

1) Célébrité grande et honorable.

2) CICÉRON définit la gloire : clara notitia cum laude (*Rhéto-e* l. II, ch. 55). C'est cette définition qu'a repris saint Augustin *tra Maximin.* liv. II, ch. 13, n° 2; P.-L. 42, 770, etc.), ainsi saint Thomas qui croit la définition de saint Ambroise (2 a, , q. 132, a. 1, arg. 3, etc...).

Yahwé (2 *bis*). La racine employée dans cette locution exprime une idée de pesanteur, de lourdeur sensible aux sens. Cette racine, très employée, se trouve utilisée en de nombreux sens gravitant autour de cette signification première : richesse, luxe, honneurs, mais aussi lourdeur des membres et dans un sens dérivé : foie et âme.

Le sentiment du divin, surtout pour un primitif, a quelque chose d'écrasant. La puissance formidable de Dieu pèse sur lui. L'expression la gloire de Dieu semble trouver là son origine. Déjà en akkadien, le mot: kabtu est une épithète attribuée fréquemment aux dieux (3) dans le sens du latin « augustus ».

L'hébreu biblique nous offre plusieurs passages où la gloire a ce sens primitif :

Ils échangèrent leur gloire
contre une image de bœuf mangeur d'herbe
(*Ps.* 106, 20).

Une nation change-t-elle de dieux ?
— Et encore ce ne sont pas des dieux —
Et mon peuple a changé sa gloire.
Contre ce qui ne sert à rien (4).

Nous sommes donc autorisés à penser que la gloire de Dieu n'est autre que sa toute-puissance divine. Aussi bien, c'est exactement ce sens-là que revêt l'expression quand elle apparaît pour la première fo

(2 *bis*) La Bible emploie aussi quelques expressions synonymes : *Pa'ar*, ornement, parure; *Houd*, majesté; *Hadar*, magnificence, etc. Tous ces mots ont été traduits par les LXX par *Doxa*, donn ainsi à ce mot un sens très particulier qui n'est pas celui du g classique.

Faisons remarquer enfin que la Vulgate emploie généralem l'expression *Gloria Dei*, mais également *claritas*, *magnificen honor*, etc.... *Gloria* traduit aussi *Kaukhesis* et *kaukhema*, la confian la vaine gloire, la gloriole; il faut donc quand on lit le Nouv Testament recourir au grec pour savoir si l'on a affaire à la gl de Dieu.

(3) Cf. MARTIN, *Textes religieux assyriens et babyloniens* (Pa 1903), 1re série, p. 127, 46, 120, 100, 48; LANGDON : *Die Neub lonischen Königs Inschriften* (Leipzig, 1912), p. 102; DHORM *Choix de textes religieux assyro-babyloniens* (Gabalda, 1907), p.

(4) *Jer.* 2, 11. Cf. *Os.* 10, 5; *Is.* 42, 8; *Ps.* 78, 60; *Sir.* 49, 5

dans la Bible : en effet, au moment du passage de la Mer Rouge, Yahwé dit à Moïse :

> *J'endurcirai le cœur de Pharaon et il les poursuivra* (sc. les Israëlites) *et je montrerai ma gloire sur Pharaon et toute son armée et les Egyptiens sauront que je suis Yahwé* (5).

Dans l'hymne d'action de grâces que chanteront Moïse et Marie, Yahwé sera loué pour sa puissance (*Ex.* 15, 1. 7. 21). La même équivalence entre gloire et puissance se poursuit tout au long de la Bible (6) et jusque dans les doxologies de l'Apocalypse (7).

Ainsi la gloire de Dieu nous paraît être fondamentalement la manifestation de sa puissance; elle se fera connaître par les autres prodiges de l'Exode : la manne (*Ex.* 16, 6. 13) et le foudroiement des fils d'Aaron (*Lev.* 10, 3).

Cette gloire de Dieu, visible dans l'écrasement de l'armée de Pharaon et les autres prodiges, l'était aussi dans la colonne de nuée et de feu qui protégeait le peuple élu. Un phénomène météorologique en rapport étroit avec la colonne de nuée se fait voir aussi sur le Sinaï aux moments où Dieu y manifeste sa gloire :

> *La gloire de Yahwé reposa sur la montagne de Sinaï et la nuée la couvrit pendant six jours. Le septième jour, Yahwé appela Moïse du milieu de la nuée.*
>
> *L'aspect de la gloire de Yahwé était aux yeux des enfants d'Israël comme un feu dévorant sur le sommet de la montagne* (8).

(5) *Ex.* 14, 4. Cf. *Ez.* 14, 17-18 et 24-25; il nous semble, en effet, qu'il faut traduire « ... il fit tomber les roues de leurs chars et les culbuta par (sa) gloire », en modifiant légèrement le texte massorétique, incompréhensible autrement.

(6) Cf. *Dt.* 5, 20-24; 33, 26-29; *Is.* 26, 15; 66, 18-19; *Ps.* 63, 3; 72, 8; 89, 18; 91, 15; 102, 17; 149, 4; *Job.* 40, 9; *Jud.* 16, 13 (LXX); *Dn.* 18, 8; 19, 22; *Sir.* 17, 13; 36, 6; 45, 3 (LXX), etc.

(7) *Ap.* 1, 6; 4, 11; 5, 12; 5, 13; 7, 12; 12, 10; 19, 1.

(8) *Ex.* 24, 16-17. Cf. *Ex.* 33, 18-23; *Dt.* 5, 19-21.

Après le Sinaï, Yahwé habite dans l'Arche d'Alliance et y manifeste sa puissance (*Ex.* 25, 21, 22), dans une sorte de Sinaï transportable, d'où le dieu d'Israël exerce son rôle de protection et de justice (9). Moïse y viendra consulter Yahwé (*Nb.* 7, 89) et ses successeurs feront de même (10). C'est pourquoi Jérémie dira de l'Arche : qu'elle est le trône de la gloire (14, 21) et saint Paul parlera des *chérubins de la gloire* (*Hebr.* 9, 5), car Yahwé *siège sur les chérubins* (11).

De l'Arche d'Alliance, la présence terrible de Yahwé étend son rayonnement à la Tente de réunion qui l'abrite (12), puis, plus tard, dans le Temple (13). De là elle s'étend à la montagne de Sion (14) et à la Jérusalem messianique (15). Dieu n'est-il pas présent aussi sur toute la terre puisqu'il en est le Créateur et Maître ? C'est pourquoi Isaïe dira que *toute la terre est remplie de sa gloire* (16). Il en est de même du ciel (17).

La gloire de Dieu nous apparaît donc étroitement liée à la notion de sacré. Selon la mentalité sémite, il est des endroits où Dieu habite : lieux sacrés, chargés d'un dangereux fluide divin qui les met à part et obligent ceux qui en approchent et qui les foulent à de minutieuses précautions et des purifications rituelles. Cette présence redoutable de Dieu est manifestée de

---

(9) *Nb.* 10, 33-36; 14, 41; *Jos.* 3, 4; 6, 8; 1 *Sam.* 4 à 7, etc.
(10) *Jos.* 7, 6; *Jug.* 20, 27.
(11) 2 *Sam.* 6, 2; conf. *Ex.* 25, 22; *Nb.* 7, 89; 1 *Sam.* 4, *Ez.* 9, 3; 10, 3; 10, 18, etc.
(12) *Lev.* 29, 42-46; 40, 34-35; *Nb.* 14, 10; 16, 19; 17, 7; *Lv.* 9, 6, 23.
(13) 1 *Rois.* 8, 10; 2 *Chr.* 7, 1-3. Cf. 1 *Mac.* 4, 54-55; 2 *Mac.* 19-36. Cf. *Ps.* 26, 8; 63, 3; 96, 5; *Is.* 64, 10; *Ez.* 43, 1-5; 44, *Dan.* 3, 53.
(14) *Is.* 4, 5; *Ps.* 102, 17; *Sir.* 36, 19; *Ps.* 87, 3, etc.
(15) *Is.* 52, 1; 60, 1-13; *Jer.* 3, 16-17; 33, 9; *Bar.* 5, 1 *Zach.* 2, 9, etc....
(16) *Is.* 6, 3. Cf. *Nb.* 14, 21; *Ps.* 57, 6; 72, 19; *Hab.* 2, *Ez.* 43, 2, etc.
(17) *Is.* 63, 15; *Ps.* 19, 2; 96, 6; 97, 6; 104, 1; 113, 4; 148, *Sag.* 9, 10; *Sir.* 42, 16, 43, 1, 9, 12, etc.

temps à autre et surtout à l'origine par la gloire : ainsi la Tente de réunion sera « *consacrée par la gloire* » (*Ex.* 29, 43), ainsi que le Temple :

> *Au moment où les prêtres sortaient du lieu saint, la nuée emplit la demeure de Yahwé. Les prêtres ne purent pas y rester pour faire leur service à cause de la nuée et la gloire de Yahwé emplissait la maison de Yahwé* (18).

Achevons cette rapide enquête en constatant que des lieux consacrés le fluide divin s'étend aux personnes qui les fréquentent et notamment à leurs vêtements. A raison de quoi, les uns comme les autres seront dits glorieux : c'est d'abord le fait des anges (19), celui des hommes aussi et tout spécialement de Moïse dont la face rayonnait de gloire en descendant du Sinaï (20). Citons aussi Josué (*Sir.* 46, 2), Job (19, 9) et sans doute aussi Adam (*Rom.* 3, 23). Le psaume ne dit-il pas que Yahwé a créé les hommes de peu inférieurs aux dieux ? (21). C'est également, et à un titre éminent, le cas des prêtres (22) dont la « gloire » se localise spécialement dans les vêtements sacrés (23). Il convient de revêtir ces vêtements sacrés qu'on appelle « gloires » pour chanter les louanges de Dieu (24). Les objets du culte eux-mêmes sont appelés les objets de la gloire de Yahwé (1 *Mac.* 2, 9).

---

(18) 1 *Rois* 8, 10; 2 *Chr.* 7, 1 à 3; 1 *Mac.* 4, 54, 55; 2 *Mac.* 1, 32.

(19) Nous avons déjà rappelé les chérubins de la gloire d'*Hebr.* 9, 5. Cf. aussi *Tob.* 3, 16 et apocryphes (*Test. Jud.* 25, 2; *Hen.* 24, 6; *Jub.* 15, 27 Latin; 2, 2 Grec; *Test. Lev.* 18, 5, etc.). Une hiérarchie d'anges s'appelle « les gloires » (*Jud.* 8; 2 *Pe.* 2, 10). Cf. *Os.* 9, 11.

(20) *Ex.* 34, 29-35; *Sir.* 45, 2.

(21) *Ps.* 8, 6; *Prov.* 21, 21; *Sag.* 5, 16; 10, 14.

(22) *Sir.* 50, 5-13; 2 *Mac.* 14, 7.

(23) *Ex.* 28, 2, 40; *Sir.* 6, 30; 45, 12, etc.

(24) *Ps.* 29, 2; 87, 1; 96, 9; 110, 3, etc. Cf. *Esth.* 5, 1 LXX; 14, 2; 1 *Mac.* 14, 9.

On connaît la description que le Siracide fait du Grand-prêtre :

Qu'il était glorieux, promenant ses regards de
et sortant de la maison du voile [*la tente*
....
comme l'arc apparaissant dans la nuée de gloire
.... [(LXX)
revêtant l'habit de gloire
vêtu de toutes les splendeurs
gravissant l'autel de gloire,
et il glorifiait les abords de sainteté.
....
Tous les fils d'Aaron, dans leur gloire,
les offrandes du Seigneur dans leurs mains
(*Sir.* 50, 5 à 13).

Le peuple élu lui-même, dans son ensemble est dit lui aussi glorieux (25) ainsi que le Messie (26).

Arrivés à ce point de notre recherche nous savons donc que la Bible dénomme glorieux tout événement, tout prodige, tout lieu, tout personnage, et tout objet habités de Dieu pour y manifester sa toute-puissance.

D'autres textes nous restent encore à signaler qui associent la gloire de Yahwé à son culte. Dès la première manifestation de sa gloire, Dieu révèle à Moïse son intention : *Afin que les Egyptiens sachent que je suis Yahwé* (*Ex.* 14, 4, 18). *A fortiori*, les Israëlites, témoins des prodiges de la puissance écrasante de Yahwé, présent parmi eux, croiront-ils en sa divinité (27) ; ils chanteront leur foi en sa gloire, c'est-à-dire, ils reconnaîtront qu'il est Dieu. C'est ce que font Moïse et Marie dès le passage de la Mer Rouge, c'est ce que feront les Israëlites au cours des

(25) *Dt.* 26, 19; *Is.* 44, 23; 46, 13; *Jer.* 13, 11; *Lam.* 2, 1.
(26) *Is.* 4, 2; 49, 3; *Dan.* 7, 13, etc.; cf. *Mt.* 24, 30; 26, 64, etc.
(27) Cf. *Ex.* 29, 45, 46; *Is.* 43, 19, 20; *Ps.* 50, 15.

cérémonies qui s'organiseront autour de la Tente, puis du Temple. Le culte consistera à *rendre gloire à Dieu* (*Ps.* 86, 9), à *raconter sa gloire* (*Ps.* 145, 5), à la *décrire* (1 *Chr.* 16, 24), à la *faire connaître* (*Ps.* 145, 12), à la *célébrer* (*Is.* 66.19), à *glorifier le Nom* (*Ps.* 86, 12), etc. Le psaume 145 tout entier serait à citer ici. Voici du moins les versets 3 à 12 :

Grand est Yahwé, digne de toute louange,
Et ses grandeurs sont insondables

Tes œuvres seront racontées de génération
Et tes prodiges seront publiés [*en génération*

On dira la magnificence de la gloire de ta majesté
Je chanterai tes merveilles.

Et on dira la force de sa terreur
Et je raconterai sa grandeur.

On proclamera le souvenir de sa grande bonté
On célébrera sa justice.

Yahwé est miséricordieux et compatissant
Lent à la colère et de grande bonté.

La bonté de Yahwé (est) envers tous
Et sa miséricorde sur toutes ses œuvres.

Toutes tes œuvres te louent Yahwé
Et tes fidèles te bénissent;

Ils disent la gloire de ton règne
Ils racontent ta grandeur

Pour annoncer aux fils d'Adam ta grandeur
Et la gloire de la magnificence de ton règne.

Notons, enfin, que c'est aussi rendre gloire à Yahwé que de lui offrir des sacrifices (28), observer le Sabbat (29) et les commandements de Dieu (30).

Il est temps de résumer ce que les textes inspirés

(28) *Is.* 43, 23; *Ps.* 50, 23.
(29) *Is.* 58, 13; *2 Mac.* 6, 11; 15, 1-2 (LXX).
(30) *Pr.* 3, 9; *Tb.* 13, 12 (vulg.).

nous ont appris de la gloire de Dieu : les événements prodigieux par lesquels Yahwé se révèle à son peuple, le sauve ou le châtie, les lieux de sa présence protectrice et jalouse, les personnages et les objets qui lui sont consacrés, le culte qu'on lui rend sont dits glorieux parce qu'ils manifestent l'attribut essentiel de sa divinité, sa toute-puissance formidable. Celle-ci n'est d'ailleurs qu'au service de la bonté et de l'amour gratuit de Dieu qui a choisi Israël, l'a fait son peuple, son épouse, et lui conserve une fidélité qui triomphera aux temps messianiques malgré toutes les trahisons d'Israël.

C'est dans cette perspective qu'il faut lire le discours de la Cène : la gloire dont il y est si souvent question n'est autre que la divinité manifestée aux hommes : celle du Père par le Fils (31), celle du Fils par le Père (32), celle du Fils par l'Esprit-Saint (33), celle des croyants, divinisés eux-mêmes par leur appartenance au Christ, par les œuvres de leur foi (34). C'est ainsi que l'Eglise chante au *Gloria* de la Messe : « Nous vous rendons grâces pour votre grande gloire », c'est-à-dire pour votre divinité que par Jésus Christ vous nous avez manifestée, et même donnée à voir, à proclamer, à posséder, et à partager avec vous.

Les conditions de visibilité de la gloire.

La gloire est donc la présence de Dieu sensible aux hommes.

Dieu est pour nous totalement invisible : il échappe par sa nature même à nos sens, et notre intelligence

(31) *Jn.* 17, 1, 5.
(32) *Jn.* 17, 1, 4, 24; cf. *Jn.* 1, 14; 8, 54; 13, 31; 14, 13; aussi *Hebr.* 1, 3; 5, 5; *Rm.* 6, 4, etc.
(33) *Jn.* 16, 14.
(34) *Jn.* 17, 24.

ne saurait par ses seules ressources, le voir face à face. Dieu transcende absolument tous nos moyens de le connaître.

Mais il nous aime et vient vers nous. Il se fait visible, non seulement en laissant dans le monde les vestiges de son action créatrice, mais il se manifeste à nous plus directement encore dans l'événement, dans le prodige qui rendent sensible aux hommes sa toute-puissance divine, mise au service de son amour miséricordieux et fidèle. Ainsi la gloire unit les trois facteurs : Dieu d'abord qui se manifeste aux hommes, les hommes qui le voient et rendent culte à sa divinité, et puis un intermédiaire, un signe : l'écrasement de Pharaon, la nuée, la consécration du temple, le caractère sacré du culte, par quoi Dieu se fait visible. Cet intermédiaire a nécessairement quelque chose de divin : Dieu se fait voir en lui. Mais il a nécessairement aussi quelque chose d'humain, il faut qu'il soit visible à des yeux d'hommes, sensible à des sens d'hommes.

La gloire est donc tout cela ensemble : Dieu lui-même, le signe qui nous donne sa présence : notre vision de lui, à travers ce signe, et le culte qui s'ensuit. La notion de gloire est donc tout à fait proche de celle du mystère (35).

Nous dirons de la gloire comme du mystère que celui qui la voit, voit Dieu et ne le voit pas.

Il ne le voit pas, car Dieu est invisible. En ce sens les textes inspirés disent bien qu'on ne peut voir la gloire de Dieu : Moïse lui-même ne la verra pas en face (*Ex.* 33, 17-23) et encore moins Aaron (*Lev.* 16, 13).

Et cependant d'autres textes disent nettement que la gloire est visible, non seulement par Moïse, mais

(35) *Les mystères de Dieu*. La « *Vie Spirituelle* » 1945, tome 72, p. 209-226.

par tous les fils d'Israël qui virent la gloire du Sinaï (36).

A lire ces textes, nous ne pouvons éviter de nous demander, irrités, si oui ou non les hommes peuvent voir la gloire de Dieu. Faisons effort pour voir que la contradiction apparente de ces textes, et d'autres similaires (37), exprime à sa manière une très profonde réalité métaphysique : le signe et ce qu'il signifie ne font qu'un au plan de la signification et ils font deux si on les considère en dehors de leur relation de signe à signifié. La patrie n'est pas le drapeau, le patrimoine d'une culture n'est pas un morceau de soie, mais dans la mesure où le drapeau signifie la patrie, c'est saluer la patrie que saluer le drapeau, c'est mourir pour elle que mourir pour lui. Cela ne fait qu'un.

De même, les Israëlites, en voyant la nuée, voyaient Dieu, tout en sachant bien que la nuée n'était pas Dieu. Ils voyaient Dieu dans la nuée et c'est ce qu'ils appelaient la gloire de Dieu. La gloire c'était tout ensemble la nuée et Dieu ou plutôt Dieu visible dans la nuée. Un peu comme la grâce d'un sourire, c'est, dans leur unité de vie et d'expression, cet assemblage de muscles et de nerfs et cette âme qui les éclaire.

Voir l'âme dans le visage, l'Invisible dans le visible, Dieu dans la nuée, est l'apanage des simples, des purs, des fils de l'Esprit. Nous ne serons en pleine possession de ce regard qu'au jour de la résurrection des corps, car alors nos yeux de chair, spiritualisés, verront sans effort l'esprit dans le corps. Saint Thomas dit qu'alors nos yeux de chair verront Dieu « par accident » dans les corps :

---

(36) *Dt.* 5, 20-21, etc. Saint Etienne lui-même verra la gloire de Dieu (*Act.* 7, 55).

(37) On ne sait jamais non plus si celui qui voit un ange de Yahwé voit ou ne voit pas Yahwé (*Ex.* 3, 2 à 14, *Jug.* 13, 22, etc.) et si le nom de Yahwé est ou n'est pas Yahwé lui-même.

L'œil et les sens verront l'essence divine par accident, car, d'une part, le regard corporel verra la grande gloire de Dieu dans les choses corporelles, et principalement dans les corps glorieux et éminemment dans le corps du Christ, et, d'autre part, notre intelligence verra Dieu si clairement qu'elle saisira Dieu en voyant les choses corporelles, comme dans le langage on saisit la vie (38).

Mais nous n'en sommes pas encore au temps de la vision face à face et de la résurrection des corps. Pour l'instant nous sommes dans les ténèbres et notre œil de chair n'a pas encore un tel pouvoir spirituel. C'est à la foi qu'il nous faut demander cette saisie de Dieu dans la nuée. Seuls, en effet, ceux qui ont la foi « voient » la gloire de Dieu : *Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu*, dit Jésus à Marthe (*Jn.* 11, 40). En effet, celui qui ne croit pas voit bien un prodige : il voit Lazare se lever du tombeau; mais il ne voit pas Dieu présent dans ce miracle : il ne voit pas la gloire de Dieu. A moins cependant que le miracle lui-même ne lui donne la foi : *Tel fut à Cana de Galilée le premier miracle que fit Jésus, il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui* (39). C'est ainsi également que l'apôtre Thomas, mettant le doigt dans les plaies du Christ ressuscité « voit » Dieu en s'écriant : *Mon Seigneur et mon Dieu* (*Jn.* 20, 28). « Autre chose ce qu'il vit, autre chose ce à quoi il crut, dit saint Thomas, il vit un homme et sa foi lui fit confesser Dieu » (40).

---

(38) S. Th., s. théo. Suppl. q. 92, a. 2, C.

(39) *Jn.* 2, 11; cf. également *Jn.* 5, 44; 11, 4; *Mt.* 9, 8; 15, 31; *Mc.* 2, 12; *Lc.* 5, 25-26; 7, 16; 13, 13; 17, 15; 18, 43; 23, 47; *Act.* 4, 21; 11, 18; 13, 48; 21, 20, etc.

(40) S. Th., s. Théo II a II ae q. 1, a. 4, 1 m. : « Alud vidit, alud credidit : hominen vidit et Deum credens confessus est ». Saint Thomas envisage de même le cas de la sainte Vierge croyant à la divinité — qu'elle ne voyait pas — de son fils (Q. D. de Ver. q. 14, a. 9, 7 m, et celui du centurion croyant à la divinité du Christ mourant (In *Jn.* leç. 4, n° 5, fine).

La gloire de Dieu est encore parmi nous et il est donné à chacun de nous, dans la mesure où il est fils de lumière, de la manifester : *Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux* (41). Il n'est d'autre apostolat que celui-là qui fait de nous des miroirs de la gloire de Dieu.

Remarquons, pour finir, que pour rendre gloire à Dieu, il faut l'avoir vue. La gloire de Dieu est donc à base de contemplation : on ne peut glorifier Dieu sans l'avoir d'abord contemplé — dans la foi, en attendant la vision — à travers le voile des mystères de son humanité. Notre contemplation n'a d'autre ambition que de voir la gloire de Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même à travers ses mystères. Notre action n'a d'autre but que de manifester la gloire de Dieu, c'est-à-dire de nous rendre transparents à la divinité qui habite en nous. Contemplation et action cumulent dans notre culte et s'y résument en ces paroles que l'Eglise, dans sa sagesse, nous fait dire inlassablement : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit (42).

Saint Irénée a tout dit en cette phrase lapidaire : « *Gloria Dei vivens homo, vita hominis visio Dei* » la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, la vie de l'homme c'est la vision de Dieu » (43).

fr. A. PLÉ, O. P.

---

(41) *Mt.* 5, 16; cf. *Jn.* 15, 8; *2 Cor.* 9, 13; *1 Pe.* 2, 12, etc.

(42) Avant l'hérésie arienne l'église disait plus communément « Gloire au Père dans le Fils, par l'Esprit Saint » (Constitutions apostoliques VII 48). Les Ariens abusant de cette formule pour étayer leur erreur, l'Eglise a généralisé l'usage de la formule employée maintenant.

(43) Saint Irénée, C. H., IV, 20, P. G. 7, 1037.

La Gloire du Christ

Le terme de « gloire » est appliqué, dans la tradition chrétienne, à beaucoup de notions qui toutes relèvent du mystère, de l'incompréhensible, de la transcendance et sont apparentées au numineux et au sacré. La « gloire de Dieu » remplissait la majesté du temple (1); Moïse vit la « gloire divine » passant sur le Sinaï (2 : les cieux, nous disent les psaumes, « racontent la gloire de Dieu » (3).

Les créatures glorifient Dieu. Elles partagent aussi sa gloire. Dans les effusions sans limite de ses dons, Dieu laisse se répandre sur ses créatures, sur certaines d'entre elles surtout, les rayons de sa gloire et de sa puissance. Le Christ y participe au premier chef, étant, quant à son humanité, la plus parfaite des créatures. « Roi de gloire », il est au sommet de la glorification du créé. La « gloire du Christ » est ce qu'il y a de plus achevé dans la glorification de la créature. Son humanité, dont la gloire ici-bas résidait surtout « à l'intérieur », *omnis gloria ejus ab intus* (4), où elle était retenue cachée, est apparue glorieuse au terme de sa première venue dans sa Résurrection notamment, dans son Ascension, peut-être plus encore, d'une certaine manière, à la Transfiguration.

L'iconographie et l'art chrétien ont produit des chefs-d'œuvre où la « gloire du Christ » est représentée sous

(1) *Is.*, 6, 3.
(2) *Ex.* 34, 22.
(3) *Ps.* 18, 12.
(4) *Ps.* 44, 14.

de nombreuses formes. Outre l'apparition majestueuse du Christ au jugement dernier, beaucoup d'artistes se sont complus à le représenter au milieu de la cour céleste, où il trône, entouré des anges et des saints, régnant dans ce Siècle futur dont il est appelé le Père (5), y remplissant tout de sa gloire et laissant surabonder en lui-même et dans ses saints, le rayonnement de son éclat.

La théologie aussi s'est occupée de la « gloire du Christ ». Elle s'est particulièrement attachée à mettre en accord la gloire foncière de sa sainte humanité, unie hypostatiquement au Verbe avec l'inapparence de cette gloire durant sa vie mortelle. Dans l'ancienne tradition chrétienne, différentes solutions se sont rencontrées à ce sujet ; elles ne se heurtèrent que passagèrement, appartenant malgré tout à un même courant théologique. Dans les courants de pensée plus récents, au contraire, deux conceptions, révélatrices de deux esprits, exposent des données très diverses.

Pour les théologiens orientaux, depuis le moyen-âge jusqu'aux penseurs de l'Orthodoxie contemporaine, la question de la gloire du Christ, liée intimement à la théologie de la lumière, est considérée comme le « fondement de la mystique propre à l'Orthodoxie » et peut être appelée « le caractère foncier de la spiritualité orthodoxe » (6). Affirmation à première vue paradoxale, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

Pour notre monde occidental, la question de la gloire du Christ n'a qu'une importance secondaire et se subordonne à d'autres notions plus étudiées.

Confronter les données de ces deux théologies va nous ouvrir des horizons nouveaux.

Les théologiens occidentaux rattachent la gloire du Christ — il s'agit toujours ici du Christ en tant qu'homme, de l'humanité du Christ — à une anticipation de la glorification eschatologique. Dans la nouvelle humanité, la splendeur des corps glorieux sera, dit saint Thomas, « un rejaillissement de la gloire de l'âme, *redundantia gloriæ animæ*

(5) *Is.* 9, 6.
(6) *V.* Lossky : *La Théologie de la lumière chez saint Grégoire de Thessalonique*, dans *Dieu Vivant*, 1, 1945, p. 115-116.

in corpus » (7). L'âme bienheureuse, c'est-à-dire unie immédiatement à l'essence divine, contemplée face à face, sera glorifiée d'une glorification intrinsèque qui rejaillira sur le corps ressuscité. C'est ainsi que resplendiront tous les justes, suivant le mot de l'Evangile : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris mei* (8). Sans doute, durant l'éternité, les élus savoureront abondamment leur état de glorification dans tout leur être et jouiront dans la lumière incréée de leur propre splendeur. Ceci, nos théologiens ne l'oublient certes pas. Mais, ni dans la théologie, ni dans la mystique occidentale, cette considération n'est de premier plan. Dans leur eschatologie, nos docteurs et nos auteurs mystiques parlent beaucoup plus de la vision béatifique comme telle, acte de nature tout intellectuelle (soit de connaissance, soit d'appétit), que de gloire totale; c'est la vision qui, dans son élément formel, est l'objet de toutes les recherches et de toutes les spéculations. La gloire de notre nature humaine complète n'excite pas, chez eux, de très vive curiosité. Ils sont plutôt réservés à son égard. En général, lorsqu'ils parlent de la « nature humaine » et en contemplent la beauté, c'est rarement vers un humanisme eschatologique qu'ils se tournent. L'homme, la plus belle des créatures d'ici-bas, suffit déjà à les enthousiasmer. Sa nature servira de support à la grâce qui l'embellira encore : *Gratia non mutat sed perficit naturam* (9). Malgré son péché et les misères qui en découlent, la condition temporelle de l'homme a des aspects très attrayants. De plus en plus, les théologiens d'occident s'occupent, à côté des questions de la grâce et pour tâcher d'embellir celle-ci, de la « cité terrestre » et de l'homme qui en est le centre. La glorification du Christ n'est pas, chez eux, l'objet de bien amples développements. Quand il s'agit de l'expliquer, ou lorsqu'il faut s'occuper des problèmes qu'elle soulève, ils raisonnent plutôt dans l'abstrait. Le Christ, disent-ils, par son union hypostatique, et tout en étant « en marche » —

(7) S. T., III, q. 14, a. 1, 2 m, et suppl., q. 85, a 1. — Saint Augustin avait émis le même principe : *Claritas corporis gloriosi derivatur ab animæ claritate*, *Ep.* 138.

(8) *Mt.* 13, 43.

(9) Cf. S. théol. Ia, q. 1, a. 8, 2 m, etc.

viator —, jouissait pleinement de la vue de Dieu — *comprehensor* — (10). La « gloire » et la « clarté » qui résultent de la vision bienheureuse étaient donc l'apanage de sa sainte humanité. Si, durant son séjour au milieu de nous cette gloire n'est pas apparue, et si les compagnons de son existence terrestre ne voyaient ou ne pouvaient voir en lui que « le fils du charpentier » enfant des hommes en tout semblable à ses frères de nature, cela était dû à une intervention spéciale de Dieu, qui tenait captive cette gloire dans la partie spirituelle de son être (11).

En certaines circonstances exceptionnelles seulement, une manifestation de la gloire créée s'est produite autour de la personne du Christ. Ainsi des prodiges de lumière ont accompagné sa naissance - *circumfulsit claritas* - (12); une étoile est apparue en Orient, qui conduisit les Mages jusqu'à la crèche; à la Transfiguration, les traits de son visage sont devenus resplendissants de lumière et ses vêtements blancs comme la neige.

De nombreux textes, il est vrai, dont se servent nos liturgies de Noël et de l'Epiphanie, appellent le Christ « la Lumière », et nous montrent sa gloire toute lumineuse remplissant tout. *Lux fulgebit hodie super nos* (13), *Hodie descendit lux magna super terram* (14), allusion à la joyeuse lumière du Christ, splendeur des clartés de la sainte nuit; *exortum est in tenebris lumen rectis corde* (15) chante Zacharie, annonçant la naissance du Christ lumière du monde : *Ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur* (16); la lumière du Verbe, lumière de lumière, est rendue visible dans l'Incarnation : *Deus qui*

(10) Cf. par exemple saint Thomas S. T. III, q. 15, a. 10.
(11) Quod a principio conceptionis Christi gloria animæ non redundaret ad Corpus, ex quadam dispensatione divina, S. Th., s. théo. III, q. 45; art. 2 — Cf. III, q. 14, a. 1 ad 2.
(12) *Lc*, 2, 9.
En grec, δόξα Κυρίου. Dans le seul Nouveau Testament, le terme « gloire » (δόξα) est employé avec des nuances très différentes, que saint Jérôme a permis à saint Jérôme de le traduire suivant les cas, par *gloria, claritas, majestas, honor*, cf. SCHMOLLER, *Handkonkordanz Z. Griech N. T.*, p. 128; cf. aussi KITTEL, *Theologie Wörterbuch z. N. T., II*, p. 250, 5.
(13) *Is.* 9, 6; Introit de la messe de l'Aurore.
(14) Alleluia de la messe du jour.
(15) *Lc*, 1, 79.
(16) Collecte de la messe de l'Aurore.

...nc sacratissimam noctem veri luminis fecisti illustra-
...ne clarescere (17). la lumière sensible n'est que l'image
e la lumière invisible. *Surge illuminare Jerusalem quia*
...nit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est (18).
Christ est la seule lumière véritable de la cité cé-
...ste etc. Mais tous ces textes font appel à notre foi :
e Christ est la lumière *de nos âmes*. Les riches paroles
e la liturgie trouvent un écho dans les intelligences et
...ns les cœurs de ceux qui ont été baptisés, « illuminés »
...n son nom. Son œuvre rédemptrice étant achevée, sa
...loire est désormais éclatante, quoique encore invisible à
os yeux de chair; et c'est à cette gloire-là, non à une
...loire qui se serait manifestée visiblement en lui ici-bas
ue ces textes font manifestement allusion. Sauf en de
...rès rares cas, la gloire du Christ est demeurée cachée;
...ien plus, c'est l'opinion de la plupart des théologiens
...ccidentaux, elle fut ici-bas tenue en suspens. En effet,
os auteurs professent d'ordinaire que, si la gloire du
hrist fut inapparente durant sa vie mortelle, c'est que
...a chair, qui cependant y avait droit, en était réellement
...rivée par un acte positif de la volonté divine. Ainsi devait
...e vérifier cette parole de Jésus au disciple d'Emmaüs :
...aec oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam
...uam, il fallait que le Christ souffrît toutes ces choses et
...insi entrât dans sa gloire (19). C'était en vue de la souf-
...rance et de la mort du Christ que Dieu retirait son con-
...ours à la glorification totale de l'humanité de son Fils.
...yant souffert et étant mort — ce qui lui eût été impos-
...ible dans une chair glorieuse — le Christ entrerait alors
... dans sa gloire ». Saint Thomas, citant du reste saint Jean
...amascène, se fait l'interprète de cette explication deve-
...ue classique : *Secundum beneplacitum divinæ voluntatis, permittebatur carni pati et operari quæ propria*. Selon
...e bon plaisir de la divine volonté, il fut permis à la chair
...u Christ de souffrir et de subir les choses qui lui étaient
...ropres (20).

---

(17) Collecte de la messe de minuit.
(18) *Is.* 60, 1. Capit. de l'Épiphanie.
(19) *Lc.* 24, 25.
(20) S. T. III, q. 14, a. 1, 2 m.

Avant d'exposer la théologie de l'Eglise orientale s
la gloire du Christ, il faut dire quelques mots de l'ancien
pensée chrétienne sur ce sujet. L'idée de lumière qui
réduit, pour nous, presque à une formule mathématiqu
exerçait sur l'esprit de nos Pères une fascination pres
gieuse. Maint texte des évangiles, le prologue de sai
Jean en particulier, nous en fournissent des preuves. *L*
hominum, lux in tenebris, testimonium de lumine, e
Que l'on songe un instant à l'écho du mot φῶς dans
littérature chrétienne primitive, ne fût-ce qu'à ses dériv
φωτισμός, φωτιζομένοι chaque fois qu'il s'agit du baptêm
et on entreverra aussitôt tout un monde. Les anciens co
sidéraient volontiers le caractère immatériel de cette l
mière. A côté de la lumière physique, ils entrevoyaier
comme une autre réalité, plus élevée que la premiè
la lumière immatérielle (ἄϋλον φῶς). Certains voulaie
qu'elle eût été l'élément mystérieux créé au premier jo
d'autres y voyaient, au contraire, une énergie incréée my
térieuse. Saint Grégoire de Nysse parle de « ces tuniqu
de peaux qui enveloppent notre nature et des feuil
fragiles dont nous avons été revêtus après avoir été d
pouillés des *vêtements lumineux* qui étaient les nôtres
(21). Or ces tuniques d'incorruption nous sont rendu
par le baptême. Aussi bien, l'œuvre rédemptrice du Chr
a-t-elle été considérée par ces auteurs avant tout comm
une restitution de l'état primitif, et le Christ lui-mêm
leur est-il apparu comme la vraie lumière, la lumière p
excellence, revenant au milieu des ténèbres de la mort
His qui erant in regione mortis, lux orta est eis (22).

La « gloire du Christ » avait pour les Pères, non seu
ment un sens eschatologique; elle entrait dans cette gran
nostalgie du paradis d'avant la chute, qu'ils aimaie
cultiver, les Pères grecs surtout, comme s'il se fût agi d'
souvenir. La lumière, celle que nous n'avons plus, ét
considérée par eux comme un élément essentiel du bo
heur de l'homme. Avec l'obscurité de la vie présente, s
une terre « triste et froide », elle faisait un contra
pénible et désolant. Saint Grégoire le Grand a mimé

(21) Cf. J. Daniélou : *Platonisme et Théologie Mystique*, 19
p. 61.
(22) *Is.* 9, 1.

propos, en termes chrétiens, le mythe platonicien de caverne; nous y avons tous habité depuis la chute rds à la voix de Dieu qui nous fait cependant connaître, sa révélation, les merveilles de notre premier état (23).

Les liturgies orientales, surtout, ont conservé la mémire de cette nostalgie. Au jour de Noël, l'Eglise byzane chante et explique ainsi ce grand mystère : « Le mur séparation est renversé, l'épée flamboyante se retire les chérubins s'éloignent de l'arbre de vie. Et moi, je ticipe aux délices du Paradis dont m'avait chassé la obéissance » (24). La virginité de Marie et sa partuon virginale sont spécialement notées comme des préatives de l'humanité d'avant la chute. Le texte ajoute effet « car l'image du Père... naît d'une mère qui ne nut pas le mariage » la même idée est souvent relevée. allons-nous vous offrir ô Christ, est-il dit ailleurs, ce que pour nous, vous vous êtes fait voir sur terre me un homme? Chacune des créatures sorties de vous s apporte en effet son témoignage de gratitude : les es, leur chant; les cieux, l'étoile; les Mages, leurs dons; pasteurs, leur admiration; la terre, une grotte; le désert, rèche; mais nous, une Mère vierge » (25).

illeurs encore, dans la même fête, la restitution paraque est remémorée : « Celui qui s'était écroulé à se de sa transgression, celui qui, créé à l'image de u, était asservi à la corruption et était tombé des teurs de la vie divine, le sage Artisan lui a rendu son enne forme, car Il s'est couvert de gloire » (26). ethléem a ouvert l'Eden; venez, contemplons-le, nous vons trouvé la joie dans le secret; venez, jouissons du dis dans cette grotte » (27). Adam et Eve sont renous sur la terre : « Dieu, né d'une Vierge, est apparu hommes, revêtu de notre ressemblance et ayant déifié u'il avait revêtu. C'est pourquoi Adam est renouvelé Eve » (28). La même idée est exprimée encore dans

---

) *Dialo.* I, IV, 1.
) Mercénier et Paris : *La Prière des Eglises de rite byzan-*me II, p. 13.
Ibid., p. 113.
Ibid., p. 124.
Ibid., p. 129.
Ibid., p. 99.

la grande prière de saint Sophrone, qui se chante en l'Epi phanie : « Aujourd'hui, le Paradis s'ouvre devant l'huma nité, et le Soleil de justice brille sur nous ». C'est sou cet aspect de « Lumière du monde » que le Christ es chanté en cette fête; « Lumière de lumière, il a brillé su le monde, le Christ notre Dieu » (29).

Se reportant à cette tradition, toujours vivace dans théologie grecque, les écrivains postérieurs du mon byzantin ont fait de la restitution de la lumière prim tive une des conséquences les plus importantes de l'I carnation et de la Rédemption. Le Christ baignait esse tiellement dans cette lumière dès le premier instant sa conception virginale. Il était le « nouvel Adam c'est-à-dire non seulement le régénérateur de la race h maine, mais l'habitant des régions éthérées et lumineu où nous avions été placés par Dieu, au sortir de ses ma créatrices. Avec lui, le Paradis s'était ouvert, et le Ch y était mystiquement retourné nous y préparant une pla Ce Paradis sans doute, dans la nouvelle économie, serait pas différent de la nouvelle Jérusalem, de l'Eg éternelle, de la cité céleste « brillante de la gloire Dieu », telle que saint Jean nous la décrit dans l'A calypse (30). A partir d'une certaine époque, la tradi théologique de l'Eglise byzantine a attaché au mi de la Transfiguration du Christ une valeur significa profonde. Ce miracle devint le témoignage d'une p bilité pour l'homme, même en son état présent, de p ciper d'une manière effective à la vie paradisiaque taurée, à la vie céleste, et de voir, comme les apôtres le Thabor, la lumière d'en haut. « Aussi bien, dit V. L kij, la fête de la Transfiguration, très vénérée par l'E orthodoxe, peut servir de clef pour la compréhensio l'humanité du Christ dans la tradition orientale. Ce ne considère jamais l'humanité du Christ en faisant traction de sa divinité, dont la plénitude habitait e corporellement. *in ipso habitabat omnis plenitudo nitatis corporaliter* (31).

(29) *Ibid.*, p. 173.
(30) *Apoc.* 21, 11.
(31) *Essai sur la théologie mystique de l'Orient*, 1944, p

D'après les théologiens de l'Eglis orthodoxe — on étrouve cette doctrine chez plusieurs Pères, notamment hez saint Hilaire de Poitiers — la Transfiguration est ppelée improprement un miracle; elle est tout simplement l'état normal de l'humanité du Christ rendu visible ux yeux humains par un don spécial de Dieu. Depuis Incarnation, la créature a été ramenée vers la Lumière, t, dans la mesure où elle participe à la gloire du Christ, le peut en contempler les éclats.

Les entretiens du staretz Séraphin de Sarov, rapportent n trait qui illustre bien cette conception. A un disciple ui cherchait à comprendre ce qu'est l'Esprit de Dieu, saint homme répondit : « Mon ami, nous sommes tous ux en ce moment dans l'Esprit de Dieu... »; « Mon Père, prit le disciple, vos yeux projettent des éclairs, votre sage est devenu plus éblouissant que le soleil, et j'ai al aux yeux à force de vous regarder ». S'étant mis en ière, le staretz avait demandé à Dieu de rendre digne n disciple de voir clairement, de ses yeux corporels, la scente de son Esprit, et de daigner lui apparaître dans lumière magnifique de sa gloire (32). Cette lumière i, par le Christ, s'est répandue sur la créature sanctifiée ait donc rendue visible aux yeux de la chair. La « gloire Christ » manifestée au Thabor serait ainsi le signe excellence, dans le monde du péché, de la Transfiguion de la créature, restituée par la Rédemption à l'état ineux d'avant la chute. Elle permettrait à l'homme retourner « au Paradis » et lui apporterait la plus nde espérance. En se purifiant de ses vices, et par la tique de l'humilité, l'homme y pourrait avoir sa part cette vie, vivre ici-bas dans un avant-goût de la lueuse béatitude.

Glorification eschatologique, restitution de la lumière ntdisiaque par la transfiguration du monde et de la chair péché, tout cela n'a pas suffi à l'intelligence chrétienne, ours avide aux âges de foi, de plonger dans la substance mystères. C'est dans « l'autre monde » que le Christ a é pleinement transparaître sa gloire, c'est là aussi nos pères ont cherché à en recueillir les échos, sup-

1) Lossky, article dans *Dieu Vivant*, cité plus haut, p. 115-116.

pléant au besoin par leur imagination à la pénurie des notions révélées. Le mystère pascal, tel que nous l'exposent les anciennes liturgies, contient généralement une mise en scène extraordinairement dramatique de l'arrivée du Christ, vainqueur de la mort, de sa « descente aux enfers » dans le séjour des morts. L'ancienne iconographie chrétienne ne représentait pas, comme on l'a fait généralement depuis, la Résurrection du « Christ sortant du tombeau » et revenant vers la lumière. Ce n'est pas « du tombeau » que le Christ ressuscite, d'après la tradition; il est ressuscité « d'entre les morts », *resurgens ex mortuis*, ἐκ νεκρῶν Les vieilles icônes le représentent toujours ayant renversé les portes des enfers, et ramenant les âmes rachetées avec lui vers le ciel. C'est parmi les morts, dans le royaume de la mort où il n'y avait que des vies éteintes que sa gloire est apparue dans tout son éclat.

« Quand le Christ, roi de gloire, fut entré en guerrier dans les enfers, chantait l'ancienne liturgie gallicane, et que les chœurs des anges eurent ouvert les portes des princes des ténèbres (*attollite portas, principes, vestras*), les âmes des saints encore détenues dans les liens de la mort, criaient avec larmes et lamentations : Venez, le désirable que nous attendons dans les ténèbres, pour nous retirer cette nuit de notre prison : nos soupirs vous y appellent, nos abondantes lamentations vous réclament, vous êtes devenu l'espoir de nos désolations, la grande consolation dans nos tourments (33). C'est là avant tout que s'accomplit la victoire du Christ. C'est là que s'opère le premier et le plus important acte de la Résurrection : les morts selon l'esprit, ressuscitent à la vie selon l'Esprit. Cette Pâque-là est bien authentiquement « La Pâque ». Et c'est bien à cette résurrection-là que nous avons part par le baptême.

L'Evangile de Nicodème a mis en scène l'apparition lumineuse du Christ aux enfers dans une page célèbre, quoique assez peu connue aujourd'hui : « Lorsque nous étions avec tous nos pères au fond des ténèbres de la mort, nous

(33) Cf. Art. *Descente aux enfers*, dans Dict. d'arch. et de lit., col. 690.

avons été soudain enveloppés d'une lumière dorée comme celle du soleil, et une lueur royale nous a illuminés. Et aussitôt, Adam, le Père de tout le genre humain, tressaillit de joie, ainsi que les patriarches et les prophètes et ils dirent : « Cette lumière, c'est l'Auteur de la lumière éternelle qui nous a promis de nous transmettre une lumière qui n'aura ni déclin, ni terme ». Et tous les justes de l'ancienne Loi se réjouirent en entendant l'accomplissement de la promesse (34).

La Résurrection du Christ *ex mortuis,* vient embrasser de sa lumière les régions les plus obscures, celles du péché et de la mort : de là, le Christ remontera glorieusement, illuminant tout sur son passage, renversant la muraille du Paradis qui nous séparait de Dieu, et pénétrant les régions lumineuses et splendides de la cité éternelle, d'où les rayons descendront désormais sur l'humanité rachetée. C'est l'éclat définitif de la gloire du Christ. Toute tristesse, toute mort est vaincue. La lumineuse joie de Pâques régnera pour toujours dans les cœurs des chrétiens :

Jour de résurrection, rayonnons de joie, peuples
C'est la Pâque, Pâque du Seigneur :
De la mort à la vie
Et de la terre aux Cieux,
Le Christ Dieu nous a menés
Purifions nos sentiments, et nous verrons
Le Christ resplendissant
Dans l'inaccessible lumière de la Résurrection
Que le monde soit en fête
Tout le monde visible et invisible,
Car le Christ est ressuscité,
Lui, l'éternelle allégresse. (35).

Dom O. Rousseau, O.S.B.

(34) Cf. E. Male : *L'Art chrétien au* XIII^e *siècle,* p. 225.
(35) Extrait du canon pascal de la liturgie byzantine.

Notre glorification dans le Christ

d'après saint Paul

Méditer sur les perspectives de notre glorification pourra sembler à beaucoup de chrétiens, sinon tout à fait hors de propos, du moins bien loin de nos préoccupations terrestres. Pourquoi nous enquérir dès maintenant de cette gloire promise par le Christ à ses élus, et nous serait-il possible seulement d'imaginer cette réalité supra-terrestre? Car la gloire semble bien appartenir essentiellement au monde céleste : les Synoptiques nous la présentent toujours intimement liée à l'avènement dernier du Christ. Au dernier jour, *le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges* (1); *lorsqu'il viendra dans sa gloire et tous ses anges avec lui, alors il siègera sur le trône de sa gloire* (2). Si saint Luc nous décrit comment les apôtres Pierre, Jacques et Jean *virent la gloire du Christ* dès sa vie terrestre (3), il le dit à propos de la Transfiguration de Notre-Seigneur, par laquelle son corps devint « glorieux », mais de façon tout à fait transitoire et exceptionnelle. Gloire céleste encore dont parlait Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs, lorsqu'après sa Résurrection, leur reprochant affectueusement leur lenteur à

(1) Mt., 16, 27.
(2) Mt., 25, 21.
(3) Lc., 9, 32.

comprendre le mystère de sa mort, il leur expliquait : *hommes sans intelligence et lents de cœur pour croire tout ce qu'ont dit les prophètes, le Christ ne devait-il pas souffrir tant de souffrances pour entrer dans sa gloire?* (4). Et puisque le Christ est le chef et le modèle de tous les glorifiés, s'il est entré dans sa gloire seulement après sa mort, n'est-ce pas le signe que nous aussi nous ne serons glorifiés qu'après notre mort?

Pourquoi, dès lors, notre glorification pourrait-elle intéresser notre vie présente?

La raison très simple en est qu'au témoignage même de saint Paul notre glorification commence à se réaliser dès maintenant. Il l'écrivait aux Corinthiens : *Nous tous* (les chrétiens) *réfléchissant à visage découvert la gloire du Seigneur, nous nous transformons en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur* (5). Sans aucun doute, saint Paul envisage ici une glorification progressive commencée dès cette vie terrestre. C'est l'opinion de l'immense majorité des Pères ayant commenté ces paroles de l'apôtre. Citons ici seulement saint Jérôme, le plus explicite de tous :

> C'est par lui (le Bien-Aimé) que les saints obtiennent la transformation qui leur est promise. Cette transformation peut se concevoir même pour cette vie... lorsqu'à force de contempler la gloire de Dieu, nous nous transfigurons en la même image, passant comme d'un état glorieux en un état plus glorieux encore (6).

Que l'on ne s'étonne pas de trouver chez saint Paul un même mot servant à désigner une réalité présente et eschatologique. Nous retrouvons cette apparente anomalie ailleurs que pour la gloire. Ainsi de notre « filiation » considérée comme déjà réalisée en nous par la présence de l'Esprit-Saint, mais considérée aussi dans sa réalisation parfaite, à la fin des temps (7). Ainsi du « Royaume de Dieu » où se mêlent les perspectives terrestres et escha-

(4) Lc., 24, 25.
(5) 2 *Cor.* 3, 18.
(6) Lettre 65, à la vierge Principia. P. L. 22/625.
(7) *Rom.* 8, 15 et 8, 23.

tologiques, chez tous les écrivains du Nouveau Testament. Car en définitive, qu'il s'agisse du royaume, de notre filiation ou de notre glorification, nous n'avons pas à penser deux réalités totalement différentes, mais une seule et même réalité, voilée pour l'instant, et qui se dévoilera plus tard : *J'estime,* écrivait saint Paul, *que nos souffrances du temps présent ne sont pas à mettre en balance avec cette gloire qui doit un jour se* DÉVOILER *sur nous, car l'attente anxieuse de la créature escompte la* RÉVÉLATION *des fils de Dieu* (8). Manifestation de notre gloire liée à la manifestation de celle du Christ, comme l'expliquait saint Paul à son disciple Tite, l'exhortant à vivre pieusement en cette vie, en attendant *l'espérance bienheureuse de la* MANIFESTATION *de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ* (9). Et le lien est si grand entre le Christ et nous que la révélation même de la gloire du Christ sera la révélation de la nôtre : *Notre vie est* CACHÉE *maintenant avec le Christ en Dieu. Lorsque le Christ sera* MANIFESTÉ, *notre vie, alors vous aussi, avec lui, vous serez* MANIFESTÉS *en gloire* (10).

Entre notre vie céleste et notre vie terrestre, il n'y a donc pas transformation d'une gloire en une autre gloire, mais bien simple manifestation de ce qui était caché, révélation de ce qui était voilé. Et même si le voile est enlevé, la réalité n'en est pas changée essentiellement pour cela : nous possédons dès maintenant notre vraie gloire du Ciel.

Dans ces perspectives, comme la condamnation des damnés au Jugement dernier se simplifie! Ceux-là qui ne possèdent pas, maintenant, en eux, la gloire, cachée *comme un trésor dans des vases fragiles* (11), lorsque leur vase se brisera à la mort, lorsque l'heure sera venue de la grande révélation, lorsque les voiles tomberont, ceux-là demeureront ténèbres, et pour toujours, parce que, maintenant, il n'y a rien sous le voile de leur corps. Comme nous devons au contraire nous efforcer de grandir, de nous transformer

(8) *Rom.* 8, 18, 19.
(9) *Tt.* 2, 13.
(10) *Col.* 3, 2, 4.
(11) 2 *Cor.* 4, 7.

de gloire en gloire (12) afin que notre robe nuptiale, notre *robe de gloire* (13) soit manifestée immaculée au jour du Christ!

⁂

Mais d'où vient cette transformation glorieuse, et que produit en nous la gloire?

Saint Paul écrivait aux Thessaloniciens : *Nous devons rendre grâce à Dieu sans cesse à votre sujet, frères aimés du Seigneur, parce que Dieu vous a choisis dès le commencement, en vue du salut, dans la sanctification de l'esprit et la foi de la vérité; c'est dans ce but qu'il vous a appelés, par notre Evangile, pour* ACQUÉRIR *la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (14). Pour saint Paul donc, cela ne fait aucun doute, notre gloire, nous la recevons du Christ; elle ne vient pas de nous, elle vient du Christ : *c'est en* RÉFLÉCHISSANT *à visage découvert la gloire du Seigneur que nous nous transformons en la même image, de gloire en gloire* (15). Cette « réflexion », les Pères latins l'ont entendue au sens intellectuel qu'a souvent notre verbe « réfléchir » : ils parlent d'une contemplation. Plus à même de saisir les finesses de leur langue, les Pères grecs l'ont entendue au sens étymologique du mot, d'un réfléchissement comparable à celui du miroir : « réfléchissant comme des miroirs » (16). Quant un miroir réfléchit la lumière du soleil, on sait bien que la source de la lumière ne doit pas être cherchée en lui. Et de même notre visage spirituel, s'il se trouve tout illuminé d'une gloire spirituelle, la source de cette gloire ne doit pas être cherchée en lui, mais, par delà, jusque dans le Seigneur, le Christ-Jésus.

Et plus haut que le Christ encore, il y a Dieu, car le Christ lui-même reçoit sa gloire de Dieu : il est le *premier né* de tous les glorifiés (17) : le premier sans doute, et à une place suréminente, mais glorifié lui-même, c'est-à-dire recevant sa gloire d'un autre; le Christ est bien

(12) *2 Cor.* 3, 18.
(13) *Eccli.* 6, 31.
(14) *2 Thess.* 2, 13-14.
(15) *2 Cor.* 3, 18.
(16) Voir le Père Allo dans son Commentaire sur ce passage.
(17) *Rom.* 8, 30.

resplendissant de gloire, mais parce que *la gloire de Dieu (brille) sur sa face* (18). Nous sommes donc appelés en définitive à acquérir la gloire même de Dieu, descendant comme en cascades sur le Christ d'abord, et sur nous; si nous voulons pénétrer notre gloire, commençons par interroger la gloire de Dieu.

Contrairement à ce qu'en a pensé la tradition latine à la suite de saint Augustin, elle n'est pas la simple connaissance, si grande soit-elle, que nous pouvons prendre de la majesté divine, ni la louange que cette connaissance entraîne (19). Beaucoup plus profondément, et l'Ancien Testament nous l'atteste, la gloire est inséparable de la nature divine elle-même. Elle est « l'essence divine symbolisée par le nom de Yahwé... mais seulement pour autant qu'elle se manifeste » (20). Au temps des Patriarches et des Prophètes, cette nature divine se manifestait violemment par des prodiges tels que l'engloutissement de Pharaon et de toute son armée dans la Mer Rouge, ou tel que ce feu dévorant reposant au sommet du Sinaï (21). Maintenant, elle se manifeste en se donnant à nous, en déposant sur notre visage spirituel sa marque. Par la gloire, nous recevons la propre Nature divine, nous prenons part à l'essence même de Dieu, nous devenons *participants de la nature divine* (22).

Mais si notre gloire vient de si haut, des profondeurs insondables de la nature divine, jusqu'à quelles profondeurs mystérieuses de notre être ne va-t-elle pas alors pénétrer? Saint Paul appelle notre glorification une *trans*-FORMATION, une *méta*-MORPHOSE : nous devenons *con*-FORMES au *Christ*, le Christ est FORMÉ en nous... (23). Ces termes mêmes de saint Paul nous laissent penser jusqu'où se réalise pour lui notre glorification : elle n'est pas un phénomène purement superficiel, modifiant notre seul comportement extérieur, mais bien un changement atteignant notre FORME même, *notre nature* (24). Elle est un renouvellement complet, un

(18) 2 *Cor.* 4, 4-6.
(19) « Magna notitia cum laude ».
(20) STEIN : *Der Begriff Kebod-Yahwé*, pp. 299 et 294.
(21) *Ex.* 15, 1-6 et 24, 16-18.
(22) 1 *Pt.* 1, 4.
(23) 2 *Cor.* 3, 18. — *Rom.* 8, 29. — *Gal.* 4, 19.
(24) Pour cette précision sur la notion de forme, voir : TRENCH, *New Testament's synonyms*, p. 263.

rajeunissement de notre être, ou, comme le dit encore saint Paul, un renouvellement de notre *homme intérieur* (25), de ce qu'il y a en nous de plus profond — intelligence, volonté et sensibilité — de notre nature intellectuelle. Notre gloire va chercher son origine jusque dans les profondeurs même de la nature divine, elle vient transformer notre nature. Le Père communique sa nature à ses enfants : il s'agit bien là d'une véritable naissance nouvelle en Dieu. Saint Paul n'a pas hésité à employer ce terme lorsqu'il écrivait à Tite : *Dieu nous a sauvés par un bain de renouvellement et de* RENAISSANCE *de l'Esprit-Saint, qu'il a versé sur nous abondamment par Jésus-Christ* (26). Notre glorification devient vraiment une « filiation » nouvelle, qui s'épanouira et prendra toute sa perfection lorsque notre corps lui-aussi en bénéficiera, lorsque nous recevrons cette *filiation que nous attendons avec impatience : la délivrance de nos corps* (27).

Enfants divins, nous ressemblons alors par la gloire à notre Père du Ciel : *contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image*, c'est-à-dire à l'image divine, comme le Christ, image de Dieu parce que la gloire de Dieu brille sur son visage (28).

Voilà que progressivement, par la gloire, nous devenons semblables à Dieu : *revêtez l'homme nouveau, celui qui se renouvelle en vue d'une connaissance parfaite, à l'image de son créateur*, celui qui a été *créé selon Dieu* (29), c'est-à-dire d'après l'image divine. Que cette ressemblance soit bien un effet propre de notre gloire, saint Paul en donne confirmation lorsqu'il écrit : *ceux que Dieu a prévus, il les a prédestinés (à être) conformes à l'image, son Fils, pour que celui-ci devienne le Premier-Né entre beaucoup de frères. Mais ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés · ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés* (30). Assimilation par la gloire

(25) *2 Cor.* 4, 15.
(26) *Tt.* 3, 5.
(27) *Rom.* 8, 23.
(28) *2 Cor.* 4, 4-6.
(29) *Col.* 3, 10 et *Eph.* 4, 23.
(30) *Rom.* 8, 29-30. — Nous avons adopté la ponctuation, entre image et Fils, suggérée par RENDEL HARRIS : *Origine of the prologue to St John's gospel*, p. 65.

comme si la gloire portait en elle, essentiellement, la ressemblance divine. Et c'est vrai : elle est en nous comme le reflet divin, puisqu'elle nous vient de Dieu, puisqu'elle est quelque chose de Dieu déposé en nous. Saint Paul écrivait aux Corinthiens : *l'homme est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est gloire de l'homme... parce qu'elle est tirée de l'homme* (31). L'homme est donc aussi image et gloire de Dieu parce que toute sa gloire lui vient de Dieu; un caractère de dépendance et d'origine fonde celui de gloire, et plus spécialement celui d'image dans notre gloire. Notre gloire est gloire, à l'image de Dieu, parce qu'elle vient de Dieu, étant une participation à sa propre nature. Saint Cyrille d'Alexandrie l'a exprimé en termes très beaux, en commentant le texte que nous venons de citer :

> Voyons d'abord comment l'homme est image et gloire de Dieu : à mon avis, il en est ainsi parce qu'il a été fait participant de l'Esprit-Saint, et par lui, de la nature divine; et de même il fut par là rempli de la gloire qui vient de Dieu. C'est pourquoi il est appelé image et gloire de Dieu, en tant qu'il est de la substance de Dieu, et que, par cette participation à l'Esprit, il est transformé à la ressemblance du créateur (32).

A la ressemblance de notre Père, déjà maintenant, et comme pour nous habituer et nous préparer à devenir un jour, lorsque le Christ apparaîtra, semblables à Dieu *parce que nous le verrons tel qu'il est* (33), pour nous habituer et nous préparer à vivre enfin le grand rêve de tous les temps et de tous les âges, celui qui a pu séduire nos premiers parents : *vous serez comme Dieu* (34) et celui qui devint la hantise de tous les sages de la Grèce : « d'ici-bas vers là-haut s'évader au plus vite. L'évasion, c'est de s'assimiler à Dieu dans la mesure du possible » (35).

---

(31) 1 *Cor.* 11, 7-8.
(32) *Thesaurus*, 34, P. G. 75.585 B.
(33) 1 *Jn.* 3, 2.
(34) *Gen.* 3, 5.
(35) PLATON, *Théétète*, 176 b.

Je ne sais si Platon et les sages de la Grèce réussirent à « s'évader vers là-haut »... Quant à Ève, son effort pour égaler Dieu se solda par une erreur et une chute... Alors, qui va nous aider, nous, à réaliser cette œuvre impossible de notre divinisation glorieuse? Qui va venir nous chercher là où nous sommes pour nous élever vers Dieu? Saint Paul nous répond : pourquoi vous inquiéter? *Ne le savez-vous pas, vous êtes les temples de Dieu et l'Esprit de Dieu habite en vous?* (36). *Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts demeure en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui demeure en vous* (37). Nous avons donc en nous les prémices de l'Esprit qui est bien les *arrhes de notre héritage* glorieux... (38). Mais s'il doit un jour exercer une action glorificatrice sur nos corps, il en fait bénéficier notre âme dès maintenant : c'est lui qui la transforme en gloire. Notre renaissance spirituelle par la gloire est une *renaissance et un renouvellement de l'Esprit-Saint* (39) c'est-à-dire venant de l'Esprit-Saint, opéré par lui. Et saint Paul peut alors supplier Dieu en ces termes : *je fléchis les genoux devant le Père... afin qu'il vous donne selon les richesses de la gloire, d'être fortifiés en puissance en vue de l'homme intérieur, par son Esprit* (40). *Nous nous transformons de gloire en gloire comme par l'Esprit du Seigneur* (41).

Mais comment concevoir cette action de l'Esprit-Saint en nous? Saint Paul a précisé lui-même sa pensée dans une de ses lettres aux Corinthiens : *Celui qui nous affermit avec vous dans le Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu, lequel nous a aussi marqués d'un sceau et nous a donné à titre d'arrhes le Saint-Esprit dans nos cœurs* (42). Le sceau de l'Esprit : plusieurs Pères ont entendu cette expression dans le sens d'un achèvement de son œuvre, comme une lettre est fermée et scellée une fois achevée. Nous trou-

(36) 1 *Cor.* 3, 16.
(37) *Rom.* 8, 11.
(38) *Eph.* 1, 13.
(39) *Tt.* 3, 5.
(40) *Eph.* 3, 16.
(41) 2 *Cor.* 3, 18. — Nous traduisons : *par l'Esprit du Seigneur*, selon la pensée courante des Pères grecs.
(42) 2 *Cor.* 12, 21-22.

vons bien en effet ce sens dans le Nouveau Testament, en saint Matthieu par exemple, à propos de la pierre du sépulcre close par des sceaux (43). Mais le terme de sceau désigne aussi bien l'empreinte laissée par le sceau lui-même : ainsi dans l'Apocalypse, la marque, le signe, imprimé par l'ange sur le front des élus (44). Nous retiendrons ce dernier sens ici, car il se rapproche singulièrement de l'idée d'image, caractéristique essentielle de la gloire. L'Esprit-Saint nous communique la gloire et, par là, il nous marque comme d'un sceau à l'effigie du Christ et de Dieu. Saint Cyrille d'Alexandrie résume très bien cette pensée :

> Nous avons été scellés par l'Esprit-Saint à l'effigie et à la ressemblance du visage du Père, c'est-à-dire du Fils, car en réfléchissant comme des miroirs la gloire du Seigneur, nous nous transformons en la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur (45).

Toute la Trinité est donc présente, et comme penchée sur notre berceau d'enfants de Dieu : le Père d'abord, qui est au principe de tout don, le *Père de la gloire* (46), de qui provient toute gloire... l'Esprit-Saint aussi, envoyé par le Père, afin qu'il fasse *habiter le Christ dans nos cœurs*, c'est-à-dire qu'il les marque à la ressemblance du Christ, et donc, en définitive, à la ressemblance du Père. Didyme d'Alexandrie a bien noté l'aspect trinitaire de notre transformation lorsqu'il écrivait : *nous revêtons le Christ-Sauveur, la robe incorruptible et précieuse de l'Esprit-Saint qui nous a régénérés et marqués d'un sceau, et nous recevons de nouveau l'image et la ressemblance de Dieu* (47).

*
**

Une dernière question se pose à notre esprit en quête du sens profond de notre glorification : dans quel but

(43) *Mt.* 27, 66.
(44) *Ap.* 5, 3; 9, 4.
(45) Dialogue 5 sur la Sainte Trinité. P. G. 75.945 A.
(46) *Eph.* 1, 17.
(47) De Trinitate II, 12. P. G. 39.680 A.

Dieu a-t-il voulu se multiplier ainsi dans un nombre indéni d'images. Quelle est la raison d'être définitive de otre glorification?

La solution de ce problème nous est suggérée, semble-t-, par les termes dont usant saint Paul dans sa lettre aux 'orinthiens : *réfléchissant comme des miroirs* . (48) En ommentant ces mots, les Pères grecs nous comparent à es pierres précieuses plongées dans la pleine lumière du oleil : elles renvoient la lumière solaire, elles la détaillent haeune selon leur capacité et leur pureté, elles la multiplient et la manifestent davantage à tous les regards. l en est de même pour nous. Notre soleil est la gloire ivine, et nos âmes sont autant de pierres précieuses longées dans le rayonnement de cette gloire : parce u'en recevant la gloire divine, nous sommes transformés ar elle et en elle, chacun peut dès lors en nous regardant ontempler un rayon de cette gloire divine sur notre face.

Et le triple mouvement de la gloire nous apparaît dès rs dans toute son ampleur : elle est d'abord en Dieu — uis elle vient en nous et s'inscrit sur notre cœur — finalent ceux qui la voient en nous en font retour à Dieu, par- qu'ils savent qu'elle n'est pas de nous, mais de Dieu. Ce rcle de la gloire, nous le retrouvons, noté par saint Paul, entique à celui de la justice et de la grâce. Toutes trois trouvent en Dieu à l'état de richesse : richesse de sa ustice, richesse de sa grâce, et richesse de sa gloire (49). outes trois sont données aux hommes qui se trouvent nsi « justifiés », « gratifiés », « glorifiés » (50), mais tous s dons ont un seul but : manifester justice, grâce et oire divines; si Dieu a justifié, c'est *pour montrer sa stice* (51), s'il a gratifié, c'est *pour montrer la richesse rabondante de sa grâce* (52), c'est *pour une louange gloire de sa grâce* (53), s'il nous a glorifiés enfin, *c'est ur faire connaître la richesse de sa gloire* (54), c'est

48) *2 Cor.* 3, 18.
49) *Rom.* 10, 3. — *Eph.* 1, 6-7. — *Eph.* 3, 16.
50) *Rom.* 3, 26 et 8, 30. — *Eph.* 2, 6.
51) *Rom.* 3, 25.
52) *Eph.* 2, 7.
53) *Eph.* 1, 6.
54) *Rom.* 9, 23.

pour une louange de sa gloire (55). Tout est donc ordonn
en définitive à la manifestation louangeuse de la justice
de la grâce et de la gloire divines, manifestation de plu
en plus parfaite dans la mesure où le miroir sera plu
fidèle, l'image plus ressemblante. Nous comprenons dè
lors pourquoi saint Paul appelle l'ordre surnaturel un
création nouvelle (56), pourquoi il insiste en disant : nou
avons été créés surnaturellement dans le Christ-Jésus (57)
c'est parce que dans une création, tout, absolument tou
venant du créateur, celui-ci se reflète parfaitement dan
sa créature. Voilà pourquoi Dieu a substitué la justif
cation par la foi à la justification par les œuvres de la Loi
afin que personne ne se glorifie, mais que toute gloir
fasse retour à Dieu, car ainsi le salut ne vient pas de nou
mais de Dieu. Tout l'ordre du salut est ordonné à man
fester la richesse de la grâce divine, affirme saint Pau
et il ajoute : *c'est par grâce, en effet, que vous avez é
sauvés par la foi, et ceci ne* (vient) *pas de vous : c'est
don de Dieu. Ceci ne vient pas des œuvres, afin que pe
sonne ne tire gloriole. Car nous sommes son œuvre, cré
dans le Christ-Jésus en vue des œuvres bonnes préparée
par Dieu à l'avance pour que nous marchions en elles* (58

Quelle folie donc cette attitude des juifs! Recherchan
Dieu pourtant, mais *ignorant la justice de Dieu, ils o
cherché à établir leur propre justice et ne se sont p
soumis à la justice de Dieu* (59): Saint Paul est pl
avisé : il ne cherche pas à *posséder sa propre justic
celle qui vient de la Loi; mais bien celle par la Foi d
Christ-Jésus, la justice issue de Dieu* (60). Justice, grâc
gloire, le problème est identique. Parce que tout vient d
Dieu, parce que toute gloire vient de Dieu, notre glor

(55) *Eph.* I, 14. — Les cycles de la justice, de la grâce et de
gloire se rejoignent parce qu'elles ne sont au fond qu'une seule
même réalité : une participation à la nature de Dieu. Mais la gloi
outre une référence plus directe à notre vie céleste, ajoute à
notion de grâce l'idée plus accentuée de manifestation. La gloi
est pour ainsi dire la grâce en tant qu'elle est éclatante, en ta
qu'elle est remarquée : la grâce est le soleil, la gloire en est
rayonnement.
(56) *2 Cor.* 5, 17. — *Gal.* 6, 15.
(57) *Eph.* 2, 10, 2, 15; 4, 24. — *Col.* 3, 10.
(58) *Eph.* 2, 7-10.
(59) *Rom.* 10, 3.
(60) *Ph.* 3, 9.

cation manifeste cette gloire d'autant mieux que nous ous sommes laissés transformer par elle, que nous sommes evenus son image vivante. A quoi bon maintenant toutes s mesquineries de notre égoïsme. Comme elles se sont vanouies au loin, pour laisser place à cette seule préoc- upation de notre amour : épouser le grand mystère de la olonté divine, réaliser ce pour quoi nous avons été *élus ès avant la création du monde* et *prédestinés suivant dessein de celui qui opère toutes choses suivant le onseil de sa volonté : servir à la louange de sa gloire* (61).

Nous nous insérons par là dans le mystère même de création. Notre vie spirituelle n'est plus un problème urement personnel, limité au seul champ de nos rapports ersonnels avec Dieu, elle a sa place dans l'immense intillement de gloire semé par Dieu à travers l'espace le temps. Car tout en définitive doit glorifier Dieu, le glorifier non pas seulement en paroles, mais en étant , en existant, par la présence de son être et l'exercice son activité. Glorifier Dieu, rendre gloire à Dieu, rap- rter à Dieu la gloire que son amour dispense et sème profusion... n'est-ce pas là le rôle et la raison d'être de ute créature? *Les cieux racontent la gloire de Dieu* (62), si les hommes ne savent pas ouvrir des yeux émer- illés, et comprendre comment *toute la gloire des êtres lestes et celle des corps terrestres, la gloire du soleil la gloire de la lune et la gloire des étoiles* (63) sont là ur une louange de la gloire de Dieu, pour manifester la oire de Dieu, dont elles ne sont qu'un reflet, une par- ipation, *ils sont alors inexcusables*, parce que toute la éation n'étant qu'une manifestation pour nos yeux des rfections divines, *ayant connu Dieu, ils n'ont pas rendu oire et grâce comme* (*il se doit*) *à Dieu* (64).

Les cieux racontent la gloire de Dieu, et nous aussi ec eux et beaucoup mieux qu'eux. Nous sommes *une uronne de gloire dans la main de notre Dieu* (65) nous splendissons par tout notre être spirituel de la gloire

---

61) *Eph.* 1, 5-14.
62) *Ps.* 18, 1.
63) 1 *Cor.* 15, 40-41.
64) *Rom.* 1, 20-21.
65) *Is.* 62, 3.

divine, nous la *réfléchissons comme des miroirs* aux ye
des nations éblouies, et chacun peut, en nous voyant, ren
gloire à Dieu, comme les frères en voyant saint Pa
glorifiaient Dieu en lui (66). « Gloire au Père, au F
et au Saint-Esprit... » par cette doxologie, l'Eglise n'e
tend pas souhaiter que Dieu acquière cette gloire q
lui est propre, mais que sa gloire lui fasse retour par
miroir des créatures et des intelligences et des natur
surnaturalisées. *A celui qui peut, au-delà de toute mesu
accomplir la démesure de ce que nous pourrions demand
ou penser, selon la puissance avec laquelle il agit en no
à lui la gloire dans l'Eglise et dans le Christ, pour tou
les générations du siècle des siècles, amen* (67).

⁂

Nous nous demandions, au début de cette étude, pou
quoi méditer le problème de notre glorification. Par
que notre époque présente a besoin, plus qu'aucune aut
peut-être, de retrouver les valeurs essentielles de la gloir
Nous souffrons en ce moment des débordements d'
égoïsme effréné : la préoccupation essentielle d'une fou
de personnes (et combien de chrétiens parmi elles) e
centrée sur l'acquisition aussi rapide que possible d'u
vie confortable et de tout ce qui peut la favoriser;
recherche l'utile et l'immédiatement utilisable, on ju
toutes choses (et toutes personnes!) selon leur aptitu
à nous assurer profit, sans se préoccuper le moins
monde de ce que cette attitude peut entraîner pour
autres de dommages et de luttes. Nous vivons au siècle
l'intérêt!

Alors, peut-être serait-il bon que des chrétiens,
meilleurs des chrétiens, à la suite de sœur Elisabeth
la Trinité, s'efforcent de devenir de plus en plus des gloi
vivantes, pour une louange de la gloire de Dieu! Ils
gagneront tout d'abord une vie essentiellement dés
téressée : *Dieu nous a préparés pour la gloire... a*

(66) *Gal.* 1, 24.
(67) *Eph.* 3, 20-21.

faire connaître la richesse de sa gloire (68) Notre gloire
est pas de nous, elle est de Dieu, elle manifeste la gloire
vine. Celui qui cherche à s'imprégner de plus en plus de
gloire, il n'a pas pour but premier d'en profiter et d'en
rer glorioie, mais de rayonner et de manifester la gloire
Dieu, de la faire connaître et donc aimer davantage.
ne regarde pas s'il en sera plus ou moins heureux, il ne
inquiète pas des souffrances dont cette gloire sera peut-
re pour lui la rançon : qu'importe que je soie ceci ou
la, pourvu que Dieu soit glorifié, c'est-à-dire reconnu
manifesté, dans mon corps et dans mon âme! — *Con-
rmes à l'Image, au Fils...* (69). N'est-ce pas lui qui pou-
it dire au terme de sa vie terrestre : *Père, l'heure est
enue, glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie* —
gloire donnée par le Père au Fils faisant retour au Père
- *je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu
'avais donnée à faire... J'ai manifesté ton Nom aux
ommes* (70 , le Nom de Dieu, c'est-à-dire sa nature même,
gloire. Et comment le Christ a-t-il manifesté le Nom
la gloire du Père? Par tout ce qu'il était : *Philippe,
lui qui me voit voit le Père!* parce que, aurait-il pu
outer, je suis l'image vivante du Père! (71). A notre
ur, à la suite du Christ, nous nous présentons devant
Père comme des louanges vivantes de sa gloire en lui
sant : par toute la gloire que vous m'avez donnée, j'ai
anifesté votre nom, votre gloire aux hommes, et je n'ai
s eu d'autres soucis, parce que tous ceux qui m'ont
t ont eu la possibilité de reconnaître votre gloire brillant
r mon visage spirituel et qu'ils ont pu *glorifier Dieu en
oi!* (72).

Et ce désintéressement sera, on s'en doute, le signe d'un
nour très grand, car l'amour le plus parfait est aussi
plus désintéressé : *il ne cherche pas son bien propre,*
ais le bien de l'être aimé (73). L'amour parfait se con-
cre à l'enrichissement de l'être aimé, et par là, à son
nheur. Dieu, notre amour, nous ne pouvons l'enrichir

---

68) *Rom.* 9, 23.
69) *Rom.* 8, 29.
70) *Jn.* 17, 1-6.
71) *Jn.* 14,9.
72) *Gal.* 1, 24.
73) 1 *Cor.* 13, 5.

en lui-même, puisque sa plénitude de richesse et de bon heur est parfaite. Nous pouvons cependant l'enrichir d'un certaine façon, et comme de l'extérieur, en faisant éclate sa gloire et sa perfection aux yeux de tous. Impossibl d'aimer Dieu plus parfaitement qu'en manifestant sa gloir en la diffusant, en la multipliant. Et c'est très beau d savoir se sanctifier, se parfaire, non pas tant pour en êt plus heureux, mais pour que Dieu soit reconnu et glorifi en nous, parce que c'est le signe d'un amour parfait. Ce tains ont cru pouvoir reprocher au christianisme sa moral « intéressée » : « je donne, mais bien certain de retrouve au centuple, sinon dès cette vie, du moins au ciel ». I lui ont opposé une morale prétendue plus élevée : celi impliquant le sacrifice sans espoir de compensation, don de sa vie pour le bonheur de l'humanité, sans espo d'un au-delà (74). Sans méconnaître la grandeur farouch de cet idéal, nous ne pensons pas qu'il puisse s'impose aux foules, incapables d'héroïsme. Mais ceux-là qui no reprochent le caractère intéressé de notre morale n'o sans doute pas compris que l'amour de Dieu, le désir d sa gloire et de son bien, priment tout autre désir et relèguent dans l'ombre. Certainement, beaucoup de chr tiens n'en arrivent pas là! Mais n'est-ce pas une d grandeurs de notre christianisme de savoir s'adapter au faibles comme aux forts?

Et l'amour seul, je pense, un très grand amour, peu donner la force de réaliser le dépouillement de la volon qu'exige une vraie glorification de Dieu par notre gloir Car la gloire en venant prendre possession de notre âm étend son influence sur toutes les virtualités de celle-c et donc sur notre volonté qui devient à son tour comm un reflet de la volonté divine. Toute trace d'égoïsme disparu : la volonté ne désire plus rien qui ne soit po la gloire de Dieu, elle vibre au moindre souffle de la v lonté divine, comme le Christ dont la nourriture éta d'accomplir la volonté du Père. Parce que nous avo *revêtu le Christ* (75), comme un vêtement de gloire, no

(74) Voir dans *Economie et Humanisme*, Mars-Avril 1945. Réflexes et réflexions marxistes, p. 135.
(75) *Gal.* 3, 27.

ouvons proclamer avec saint Paul : *Je vis, mais ce n'est lus moi qui vis ; celui qui vit en moi, c'est le Christ* (76). e Christ vit en nous, c'est-à-dire « agit en nous, est fort n nous » comme l'explique saint Jean Chrysostome (77). Et toute notre action, sous l'influence de la puissance u Christ, devient une action divinisée : nous agissons, ous voulons, nous aimons, mais c'est le Christ qui vit n nous. Chacun des actes de notre vie, les plus humbles, eux de tous les jours, les actes de notre vie de famille omme ceux de notre vie sociale, ils traduisent maintenant ux yeux de tous les vouloirs et l'amour du Christ, les ouloirs et l'amour de Dieu : *Vous êtes la lumière du onde... que votre lumière brille devant les hommes, fin qu'en voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre ère qui est dans les cieux* (78).

Unité merveilleuse alors réalisée dans l'amour par la loire. *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin u'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et oi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité et que e monde reconnaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as imés comme tu m'as aimé* (79).

fr. [illegible]-E. Boismard, O.P.

(76) *Gal.* 2, 20.
(77) Sur *Gal.* 2, 20. P. G. 61,646.
(78) *Mt.* 5, 16.
(79) *Jn* 17, 22-23. Nous donnons ce texte de saint Jean comme ne parole même de Notre-Seigneur, venant confirmer les grandes gnes de l'enseignement paulinien que nous avons pu reconnaitre.

Le "portrait" de la charit

1 Corinthiens, chapitre XIII.

COMMENTAIRES et controverses se sont accumul sur ce chapitre. Il en vaut la peine.

L'anarchie s'était introduite dans la comm nauté corinthienne. Des individualités bouillonnant d'un lyrisme plus ou moins sacré, plus ou moins équ voque, prétendaient s'imposer. Leur impulsion in rieure bousculait les hiérarchies, les cadres, les rythm tout juste naissants des premiers rassemblements chr tiens. Problème des rapports de l'individu inspiré génial avec la discipline d'une communauté dont fait malgré tout partie. Problème de tous les tem qui se trouvait engagé à Corinthe dans un comple de déformation, voire d'extravagances, que la lett laisse deviner.

Cette importance *sociologique* du Chapitre n'é d'ailleurs que l'aspect lui-même secondaire de son i portance ecclésiologique. En effet, il comporte sa

doute une philosophie de la communauté, mais c'est parce que plus profondément il engage une théologie de la communauté spirituelle, cette communauté des hommes en Dieu qu'est l'*Eglise*, cette réalité historique dans laquelle Dieu et l'amour tendent à ne faire qu'un. Paul s'est fait le pionnier de cette communauté de l'homme avec Dieu dans l'amour. Il a personnellement imposé le mot qui dirait cette réalité — l'*Agapè* — ce mot que nous devons traduire par le mot français — charité — devenu hélas si exsangue.

De ce fait, le message de saint Paul prend une place centrale dans le message chrétien. Or, de ce message de saint Paul, le chapitre XIII de la première aux Corinthiens forme précisément le sommet. C'est dire son prestige.

***

Quelle est la hiérarchie des dons personnels et leur insertion dans la vie de la communauté? Au chapitre XII, Paul a énoncé le principe théorique qui doit normalement assurer le réglage de cette tension : Il faut que l'unité de l'Esprit se traduise dans la diversité des dons. Il faut que la diversité des dons se fonde dans l'unité de l'Esprit. Unité de corps. Diversité de membres. L'Esprit qui alimente l'inspiration personnelle est identique à l'Esprit de corps du Corps du Christ.

Mais la question n'avait pas été soulevée dans une atmosphère sereine : rivalités, jalousies, individualisme en vicient les termes. La difficulté spéculative n'est rien auprès des difficultés pratiques créées par les petites raisons des spirituels vaniteux. Et ce sont les secondes plus que la première qui rendent l'atmosphère brûlante.

Au verset 31 du chapitre XII, Paul saute du spéculatif au pratique, de l'exposé à l'interpellation. Il y a

discontinuité voulue, paradoxale... ironique. *Puisq*
vous êtes jaloux des dons... soyez au moins jaloux d
plus précieux... et puisque vous êtes si ambitieux,
vais vous montrer ce qui les dépasse tous... Et il le
présente non pas un don plus prestigieux que
autres, comme ils auraient pu le rêver, mais préci
ment ce dont ils étaient totalement oublieux, au mil
de leurs rêves : la charité. La charité n'est au-des
de tous les dons que parce qu'elle est la condition
les désirer tous chrétiennement. *Poursuivez la char*
et vous pourrez ambitionner les dons spirituels
(XIV, 1).

Le chapitre XIII ainsi amené se divise de lui-mê
en trois sections :

1° *v.* 1-3. La charité est-elle absente, les plus gran
dons spirituels ne sont rien;

2° *v.* 4-7. La charité est-elle présente, elle introd
avec elle les plus grandes délicatesses de la vie
communauté;

3° *v.* 8-13. Le prestige présent des dons n'éclip
pas les effacements de la charité. Eux passeront. El
elle ne passera pas.

Il y a contraste voulu entre la 1re et la 2e secti

Dans la première, Paul appuie sur la magnificen
des charismes : « si même... mettons les choses
mieux... tous les prestiges sont réunis, tels que le p
ambitieux des Corinthiens pouvait les rêver... eh bi
si la charité n'y est pas, cela ne compte pas, zéro
rien ».

Dans la seconde, au contraire, c'est l'effacement
la charité qui est mis en évidence, et cela jusqu'
renoncement de ses droits. Paul en profite pour dis
quer tant d'attitudes mesquines, dont les Corinthie
donnaient malheureusement le spectacle. La char
place la vraie valeur dans des actes menus, infim
humbles, qui eux sont bien absents à Corinthe.

Ce qui est compté comme grand parmi vous, comme est petit sans la charité (1).

Ce qui est compté comme grand par la charité, comme est petit chez vous (2).

Et pourtant les petitesses apparentes de la charité sont plus grandes que vos apparentes grandeurs. Celles-ci passent. La charité ne saurait disparaître (3).

Voyons le détail de ces trois sections : la charité absente; la charité présente; la charité impérissable.

1. La charité absente (v. 1-3).

Supposé que je parle les langues des hommes et des anges, — c'est-à-dire toutes les langues du monde — mais que je n'aie pas la charité, je suis devenu airain bruyant ou cymbale retentissante.

Les auteurs spirituels ont souvent utilisé la comparaison de l'instrument de l'artiste pour décrire les rapports de l'âme avec Dieu. L'âme est alors comparée à une lyre dont l'action divine tire des sons harmonieux. Le choix fait par Paul ici d'un « airain bruyant ou cymbale retentissante » n'est pas sans intention. Ce sont des instruments inexpressifs, à peine des instruments, en tout cas, ils sont brutaux, incapables de nuances et encore plus de modulations. C'est leur volume sonore qui les fait rechercher. On en tire du bruit plutôt que de la véritable musique. Leur musicalité instrumentale se réduit surtout à une grossière amplification. On voit tout ce que cette explosion sonore renferme d'analogies avec l'état d'âme de celui qui manifeste son « don » avec grandiloquence.

...et supposé que je possède la prophétie — et que

---

(1) 1 *Cor.* 13, 1-3.
(2) *Id.*, 4-7.
(3) *Id.*, 8-13.

je connaisse les mystères, tous, et toute la gnose; si j'ai toute la foi, à transporter des montagnes...

La foi dont il est question ici, c'est le charisme qui est donné aux uns et non aux autres. C'est la foi qui donne initiative et intrépidité dans l'action. Elle prend la file derrière : prophétie, connaissance des mystères, gnose, tous ces moyens de remuer l'inconnu

...et que je n'aie pas la charité, je ne suis rien

L'effet obtenu au v. 1 par une image caricaturale est obtenu ici par la brutalité de la concision. Dans ces quatre mots : « je ne suis rien », il y a contraste avec la longueur des conditionnelles précédentes et les répétitions emphatiques. « les mystères, *tous* » et « *toute* la gnose », et « *toute* la foi »... La charité n'est rien de *tout* cela, et sans elle, *tout* cela n'est rien.

...et supposé que je distribue peu à peu toute ma propriété...

Encore un « *tout* ». *Toute* ma propriété.

Quel est celui qui parle ici de « sa » propriété? C'est un personnage fictif, le « généreux » en soi, du moins celui qui croit l'être. Ce procédé de mise en scène est habituel à Paul (4).

C'est l'équivalent d'un dialogue entre le généreux et Paul :

Mais j'ai donné... jusqu'au bout... il ne me reste plus rien...

Avais-tu la charité? Non? Alors c'est comme si tu n'avais rien fait.

C'est d'autant plus dramatique qu'on ne peut manquer de rapprocher ces affirmations des paroles mêmes du Christ, et d'insister sur le contraste :

Ce que vous avez fait à l'un de ces miens frères, des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait.

(4) R. P. P. Benoit : *La loi et la Croix d'après saint Paul* (*Revue biblique*, 1938.)

Et le « généreux » mis en scène n'a-t-il pas pourtant nné plus qu'un verre d'eau?

Paul, cependant, va aller plus loin,. et semblera ettre en question la valeur même du suprême sacri-e, dont le Christ avait dit qu'il était le plus grand noignage d'amour.

...et supposé que je livre mon corps pour être brûlé...

Le généreux donne cette fois, non plus ses biens, ais sa propre vie. Il la donne volontairement. Peut-e Paul pense-t-il à des actes de bravoure ou de avade accomplis par d'autres que des chrétiens. ut-être aussi, un supplice commun, celui des trois fants dans la fournaise auquel on aurait l'héroïsme s'exposer.

...ça ne me sert de rien...

La troisième conclusion est dans la ligne des pré-lentes. Si on voulait les schématiser, on pourrait duire :

. Je n'y suis pour rien; 2. Je ne suis rien; 3. Je gagne rien.

t ce rapprochement nous met sur la voie de l'in-prétation profonde des trois versets :

. Sans la charité, les charismes sont inutiles et sans ur, non pas pour la communauté, mais *pour moi*.

e raisonnement est le suivant :

i je n'ai pas la charité : *moi*, je suis airain sonnant;
moi, je ne suis rien.
moi, je n'y gagne rien.

utrement dit, sans la charité, les dons gardent utilité sociale, mais ils ne peuvent avoir d'utilité onnelle. Ils sont une valeur pour la communauté, ont sans valeur pour moi.

eût été difficile de démêler spéculativement ume en tant qu'il exerce une activité sous la mo-de l'Esprit, et l'homme en tant qu'il est lui-même,

au-dessous de cette activité, un centre personnel à q
incombe le devoir de la sanctification dans l'Esp
En un mot, de distinguer l'œuvre et l'âme. Mais Pa
y atteint d'emblée par l'adoption du style dire
« Moi, je ne suis rien », ou alors, ce que je suis; c'
« airain bruyant », instrument employé par un au
pour une œuvre extérieure, canal inerte.

Dans « Trois grand hommes devant Dieu », Mauri
parle de l'œuvre alibi, l'œuvre excuse : « Le mon
légitime notre existence, même la pire, si elle est
jamais exprimée dans une œuvre ». C'est le cont
pied de ce jugement du monde que Paul avance i
L'œuvre ne saura jamais être, aux yeux de Dieu,
alibi, ni excuse. Il fait plus que l'avancer, il en don
la raison qui est l'absence dans le tréfonds de l'âm
de cet Esprit, qui, pourtant, comme à son insu, obti
d'elle la fonction utile à l'Eglise.

2. Puisque l'absence de la charité coïncide av
l'absence de l'Esprit dans le « moi » profond, il fa
dire que la charité c'est cet Esprit lui-même, en ta
que « moi » je le participe.

Si l'exercice des charismes peut être obtenu d'
moi sans charité, le mouvement de la pensée de sa
Paul montre qu'il devrait normalement émaner d'u
âme où la charité est présente. La répartition, la «
vision du travail » se fait normalement dans l'un
d'un même Esprit, et chacun est non pas un instrum
inerte, mais un membre en qui doit courir la vie
corps entier.

Telle est donc la place de la charité, marquée «
creux » par ces premiers versets : elle serait l'insp
tion vivante de l'Esprit-Saint à l'intérieur d'une â
vivante : « moi »; à la fois actionnante et actionn
l'œuvre se faisant non plus par « moi » sans « mo
mais par « moi » avec « moi ».

Dès lors la charité a de quoi se réconcilier
tous les charismes. Avec elle, la vie de l'Esprit tro

on peut dire, son lit naturel. L'homme n'est plus la mbale lourdement bruyante, mais l'inspiration vivi- son « moi », son centre même d'observations et de cisions libres. Il va y gagner acuité dans le regard, uplesse dans l'initiative, délicatesse dans l'action : ef. cette espèce de grâce qui est le privilège de la vie ulant de source. C'est cette grâce que les versets ivants évoquent dans la liberté de son jeu.

2. La charité présente (v. 4-7).

C'est une description psychologique plutôt qu'une alyse philosophique; l'énumération des signes de sa ésence plutôt que des notes de son essence.

Est-ce par ailleurs, comme on le dit, un « psaume », « hymne », une « prière »? Sans refuser d'y voir mouvement lyrique, il faut pourtant y voir, et y ir surtout un « portrait » (5).

Il en a la précision, la touche concrète, la finesse observation. Paul vise, comme on le verra, des cas els. S'il s'agit des mouvements que la charité réprime, que nous devinons du caractère des Corinthiens i donnait matière à accusations précises. Et s'il s'agit ceux auxquels la charité engage, Paul avait son périence à lui, et surtout l'expérience de Jésus : a fait remarquer que le texte pourrait se lire en ant « Jésus » au lieu de « charité ».

L'œuvre de Paul ne manque pas de prières et d'élé- tions lyriques : la phrase y est plus compliquée et us longue. Sans dénier ici la présence d'une émotion ofonde, il faut penser qu'elle s'accompagne de toute e maîtrise de soi, faite de bonhomie, d'une certaine lice et d'une pointe d'esprit satirique. Autant, dans versets précédents, les charismes sont massifs, volu-

---

) On peut penser aux « *Caractères* » de La Bruyère. Voir en iculier « Gnathon », l'égoïste désinvolte qui est précisément i-type de l'agapè.

mineux, autant, ici, la charité est alerte. Ils ont l'air de faire les importants, elle, elle est une servante gracieuse. Ils arrivent presque à être ridicules [illegible] » Elle, elle évite justement la raideur qui est peut-être l'essence du ridicule (6). Les charismes ont l'air de remuer d'immenses choses et ils ne sont rien. La charité met une main légère aux aspérités de la vie en commun et elle aplanit tout. L'opposition même entre l'ample phrase du premier groupe, la phrase courte et ramassée du second, l'opposition également des deux finales... je ne suis *rien*... elle espère *tout*, supporte *tout*... renforce encore cette impression. Tout cela n'est pas incompatible avec le sublime.

La division du texte ne paraît obéir à aucune loi logique. Il suffira de s'en tenir à la division élémentaire qui ressort immédiatement du texte.

1° LES DEUX CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES (7).

La charité prend patience généreusement...

La traduction fidèle serait le mot français « longanimité ». La charité est, si l'on veut, une patience, mais « une patience persévérante, sans ressentiment » (8). Une magnanimité ou, dans le sens préconisé par Descartes, une générosité, c'est-à-dire une manière de montrer que son âme est de grande race. Elle se situe au-dessus de tout ce qui logiquement pourrait être considéré comme un manquement grave, mais que sa hauteur de vues réduit à la proportion d'un détail. Elle pratique la sainteté de l'indifférence : ça ne l'irrite pas, ça ne l'atteint pas, et si elle intervient un jour, ce ne sera en aucun cas pour assouvir un ressentiment, mais pour mettre ordre à un désordre.

---

(6) C'est la thèse de BERGSON : *Le rire*.

(7) Le texte a été allongé ici des discussions helléniques et de remarques à la lecture orale. Seules ces discussions et ces remarques aboutissent à une perception plus complète.

(8) DUQUET, *Explication des qualités ou des caractères que Paul donne à la charité*, Paris, Guérin, 1727.

Il y a en elle à la fois de la sérénité, et de ce fait elle est magnanime; de l'indulgence, et de ce fait elle est patiente : enfin une sorte de surnaturelle virilité.

...la charité rayonne de bonté...

La charité est bonne comme le bon Dieu est bon. Dieu est bon parce qu'il donne : c'est la *benignitas Dei*. Il est bon parce que ce qu'il donne rassasie nos désirs : c'est la *dilectio Dei*. Il est bon à la fois parce que son geste est bienveillant et parce que ses dons sont délectables.

Pareillement la charité donne à la fois les ressources où on puise *(dulcis, suavis)* et la qualité du geste avec lequel on distribue *(benignus)*. C'est une exubérance spirituelle, analogue à la luxuriance de la nature au printemps. Cette spontanéité heureuse explique son apparent illogisme : Le bon Dieu fait lever son soleil « sur les bons et sur les méchants ».

L'attention est moins sollicitée par celui qui reçoit qu'animée par ce qui est donné, et peut-être par le fait même de donner « inclination à faire du bien, attente à obliger, désir réel et affectif de témoigner son amour par des services et des bienfaits, attention continuelle à obliger et à faire plaisir » (Duguet).

2° LES CARACTÉRISTIQUES NÉGATIVES.

Elle ne jalouse pas...

Duguet, pointilleux sur la propriété des termes, remarque la différence entre envie et jalousie : « l'envie proprement dite désire le bien qui est à un autre et voudrait qu'il ne l'eût pas; la jalousie porte à s'attrister de ce que les autres ont ce que nous avons parce que nous voudrions l'avoir seul ».

Selon la nuance adoptée — envie ou jalousie — le texte varie sensiblement : La charité n'envie pas le bien des autres; ou bien, la charité n'est pas jalouse de posséder seule.

A Corinthe, il y avait probablement l'un et l'autr
On enviait les dons qu'on n'avait pas, et ceux qui l
avaient semblent bien être devenus passablement e
combrants. C'est toujours en tout cas manifestati
d'amour-propre, désir fiévreux de posséder pour s
quitte à déposséder l'autre : ce qui est évidemme
aux antipodes de la charité.

...elle ne plastronne pas...

Il s'agit ici de la vanité, mais prise au point où el
devient socialement une gêne, à force d'être insidieu
ou méprisante. Elle commet alors des impairs : ma
ques de tact, indélicatesses, froissements. Ce ne ser
pas encore de l'arrogance. C'est de la fatuité. Spont
nément et, pour ainsi dire, avec candeur, elle encomb
les autres de sa présence. Ce que Barbey d'Aurevil
nomme « des pantalonnades ».

...elle ne s'enfle pas d'orgueil...

C'est l'attitude du Pharisien qui s'aveugle des sup
riorités qu'il s'arroge à lui-même et des infériori
qu'il prête complaisamment « au reste des hommes
Ce mensonge intérieur par lequel on se dupe soi-mê
est la bouffissure même de l'orgueil. Saint Thom
dans son commentaire de ce passage, écrit : « C'
à bon droit que l'on compare l'orgueil à de l'enflu
Car ce qui s'enfle n'a pas de grandeur réelle m
apparente. Ainsi les orgueilleux s'estiment eux-mêm
grands, alors qu'ils manquent d'une vraie grandeur

...elle n'use pas de procédés désobligeants...

La meilleure traduction du verbe grec serait
emprunter à l'argot : « faire une crasse ». Elle ne f
pas de crasses. La charité n'emploie pas des procé
qui feraient honte à son prochain. Elle ne met p
les gens mal à l'aise. Elle n'accule pas son inter
cuteur à une posture où il deviendrait objet de ri
ou de réprobation. « Elle ne mêle à sa justice auc
procédé désagréable ou blessant » (Duguet).

Elle ne revendique pas ce qui sert ses intérêts...

Déjà au chapitre X, v. 24, le précepte a été exposé :

Tout est permis, tout n'est pas préférable, tout est permis, mais tout n'est pas édifiant.

Et Paul pouvait appuyer le précepte sur son propre exemple :

Je cherche à complaire à tous, ne recherchant pas mon profit à moi, mais celui du grand nombre, afin qu'ils soient sauvés (...) je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver quelques-uns (9).

Cet exemple, par delà Paul, c'est le Christ lui-même qui le donne : *Il s'est anéanti lui-même*, songe Paul avec mélancolie (10). *Il s'humilia lui-même*, alors que tant d'autres à Philippes ou autour de lui ne songent qu'à eux-mêmes : *tous visent leur intérêt propre* (11), *recherchent leur intérêt propre* (12).

C'est donc le mouvement profond de la charité chrétienne qui est marqué : la préférence qui est donnée au bien commun sur le bien propre : « Caritas enim ubique scriptum est quod non quærit quæ sua sunt, non intelligitur quia communia propriis, non propria communibus ante ponit » (Règle de saint Augustin).

Lorsqu'on parle de « ses intérêts », on entend ce qui est à elle, en général, englobant ce qui lui appartient, ce qui lui revient, ce qui lui profite. Des intérêts à défendre, des chances à faire valoir, peut-être des droits à sauvegarder au nom de la justice. Ainsi des Corinthiens allaient plaider devant les tribunaux contre leurs frères. La charité ne se cramponne à rien de tout cela. Non seulement elle ne monopolise pas, mais elle se laisserait même dépouiller. *Pourquoi, bien plu-*

(9) *I Cor.*, 10, 33; 9, 22.
(10) *Ph.* 2, 7.
(11) *Ph.* 2, 4.
(12) *Ph.* 2, 21.

ôt. ne supportez-vous pas l'injustice? Pourquoi vous laissez-vous pas plutôt frustrer? (13).

« Va, laisse la justice où elle est. Ce n'est pas à n de l'appeler et de la faire venir. »

(Paul Claudel : *Annonce*, p. 166.

La charité cède ce que l'amour-propre exige âp ment, fût-ce au prix d'un éclat. « C'est principalem à cette disposition schismatique que l'amour-pro est reconnu. Car la charité toujours attentive aux in rêts des autres et toujours prête à s'oublier pour e aime à se répandre, à se communiquer au bonh des autres » (Duguet).

Cette mise en veilleuse de la justice, est-il nécessa de le dire, n'est possible que dans un régime où « charité » serait pratiquée par tous.

Elle ne se pique point et ne s'irrite point...

(Duguet.

Le verbe original a donné le mot : paroxysme.

Dans les Actes, on apprend que l'esprit de P « était au paroxysme » en voyant le nombre des ido De même le dissentiment qui aboutit à la séparat entre Paul et Barnabé est un « paroxysme ».

Dans ces deux cas, il s'agit bien d'un « paroxysm dont des motifs vertueux sont l'explication. Ici nuance est péjorative. Plutôt que le ressentiment sécutif à une altercation, c'est l'amertume qui l'altercation possible. C'est l'agressivité du person bilieux. Irritable et susceptible, il trouve en t occasions de quoi atteindre le paroxysme et le chaîner.

La charité évacue la dose d'amour-propre qu à la racine d'une semblable irritabilité.

Elle ne compte pas avec le mal...

Compte tenu des divergences d'exégèse, « le

(13) 1 *Cor.* 6, 7.

t probablement ici celui qui est fait à la charité
r ses adversaires. Et alors :

1. Ou bien la charité n'en garde pas rancune. Elle
tient pas compte du mal qui lui est fait;

2. Ou bien elle ne le soupçonne même pas. Elle ne
it pas la malice des procédés. La charité est ingénue :
on seulement elle ne prête pas gratuitement la mau-
ise intention, mais elle suppose toujours généreu-
ment la bonne. Elle ne compte pas avec le mal :
mal ne compte pas pour elle.

Duguet met sa finesse psychologique et son beau
ngage à développer cette idée. « Les gens de bien
nt naturellement portés à juger des autres par la
onté de leur propre cœur. Comme ils sont droits et
ncères, ils se persuadent sans peine que les autres
sont. Ils sont édifiés d'un extérieur qui convient à
vertu et ils ne soupçonnent point qu'il puisse cacher
vice. Ils se feraient violence pour attribuer à de
onnes actions des motifs injustes qu'ils n'ont point
ux-mêmes et qu'ils condamnent. Le crime leur paraît
croyable avant qu'il soit prouvé, parce que, en se
onsultant eux-mêmes, ils n'y voient aucune ressem-
ance. Et il faut, pour le leur prouver, non des con-
ctures et des signes équivoques, mais une entière
vidence fondée sur des preuves incontestables où leurs
oupçons n'ajoutent rien et que le préjugé de leur
ropre innocence leur fait examiner sévèrement. » (14).

...elle ne se réjouit pas de l'injustice...

Le sens dépend de l'interprétation d' « injustice ».
C'est évidemment le mal moral. Mais on peut l'en-
sager différemment.

A. Commis par le prochain; et alors :

a) ou bien cette injustice, indépendamment de toutes
nséquences est envisagée comme le plus grand mal

(14) Duguet, *op. cit.*, p. 191-192.

qui puisse arriver à l'autre. *Si l'un des membre souffre, tous souffrent avec lui; si l'un des membre reçoit de l'honneur, tous les autres s'en réjouissent ave lui.* La charité se solidarise donc avec le prochain dan ce malheur spirituel de son péché, au lieu d'en fair une occasion de mépris ou d'orgueil;

b) ou bien un succès a résulté pour le prochai du fait de cette injustice. Alors la charité se désol darise de sa joie, à cause de son origine vicieuse *Love cannot share the glee of successfull transgres sor* (15).

B. Commis contre le prochain, et alors :

a) ou bien la charité est sympathie générale à l'égar de ceux qui souffrent persécution pour la justice;

b) ou bien l'injustice a atteint plus précisément so adversaire. Alors, loin d'y assouvir un ressentimer personnel, la charité sait discerner l'injustice du pr cédé dont l'autre est la victime, et le réprouver au lie de la juger avec complaisance. « Je ne suis pas d ceux qui confondent leurs sentiments et pensent fai œuvre de charité chrétienne en s'abandonnant à leu haine. » (16).

Ces quatre interprétations schématisent les sugge tions des différents traducteurs. La deuxième et la qu trième sont les plus probables.

3° LA CARACTÉRISTIQUE DE TRANSITION.

Mais elle se réjouit au contraire avec la vérité

De même que « injustice » était pris dans le se large de mal moral, de même « vérité » est pris da le sens large de bien moral. D'autres textes oppos en ce sens les deux mots. Ainsi... *tous ceux qui n'o pas cru à la vérité, mais se sont complus dans l'*

(15) ROBERTSON and PLUMMER.
(16) J. RIVIÈRE.

tice (17). De même : *les hommes de discorde, rebelles à vérité et dociles à l'injustice* (18).

Ici le sens est clair. On a affaire au contraire exact la « jalousie » (19). Loin d'être mécontente de voir rtagés par d'autres des biens qu'elle voudrait être le à détenir, la charité se réjouit de l'existence du en où qu'elle le rencontre.

Jusque là, la charité était dépeinte comme éminemnt personnelle, attentive aux besoins et aux « anes » d'un chacun, assouplissant ses démarches aux gences de la vie concrète. Ici, comme dans la note écédente, elle apparaît au contraire comme intraible, et d'une certaine manière impersonnelle. Elle fait pas acception de personnes. La loi de ses éférences n'est pas celle d'une inclination sans conle. Elle est commandée par la sévérité, cet « amour la vérité », de 2 Thess. 2, 10. Et la vérité, où qu'elle trouve, lui est une raison de sympathiser, même si ui en qui on la trouve lui est par ailleurs antithique. Ce fut l'attitude de Paul à l'égard des rivaux i mettaient à profit sa captivité pour concurrencer n apostolat. *Que m'importe qu'on agisse à mon égard idieusement ou loyalement, le Christ de toute manière annoncé. Je m'en réjouis maintenant et je m'en ouirai* (20).

4° LES CARACTÉRISTIQUES POSITIVES.

...elle tient contre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout...

Ce sont les mots d'ordre de la charité militante. s quatre mots dessinent toute une stratégie, on peut ême en dicerner le mouvement général, au cours de

---

17) *2 Th.* 2, 12.
18) *Rom.* 11, 8.
19) Voir plus haut : « Elle ne jalouse pas... ».
20) *Ph.* 1, 18.

ce combat du chrétien aux prises avec le monde qu
l'entoure.

D'abord une qualité de fond : la résistance dans
un contexte d'offensive : ne pas se laisser entame
« encaisser », tenir bon. *Elle tient contre tout.*

Elle est l'armature intérieure, la carapace protec
trice.

Puis, selon la tournure prise par les événements
une suite logique d'attitudes : la foi en l'absence d'évi
dence; l'espérance, quand l'évidence est menacée
l'endurance à la résistance défensive, quand l'évidenc
semble définitivement démentie.

On se trouve en présence d'un petit drame, et sou
ce rapport le début du verset 8 : « La charité ne suc
combe jamais », forme charnière. Il y a d'abord l
lutte où il faut seulement être bien armé; quand l
victoire semblerait compromise, l'affirmation de l
foi; quand la défaite est carrément menaçante, l'opti
misme de l'espérance; et quand on est acculé, il fau
tenir quand même sous l'avalanche. Quelle que soit l
tournure du combat, la charité suffit à toutes les éven
tualités, et les plus critiques ne sont pas pour la trou
ver à court : la charité ne succombe jamais.

La présence dans cette énumération des deux verbes
croire et espérer, a conduit à se demander s'il s'agis
sait ici d'attitude sociale du chrétien devant le monde
ou d'attitude théologale du chrétien devant Dieu, S
le sens est théologal, — et il l'est quand les troi
vertus se présentent en groupe, — puisqu'elles se trou
vent rapprochées ici, il est difficile de leur refuse
quelque chose de la signification qui leur est familièr
en pareille occurrence. Par ailleurs, il s'agit bien d
vertus théologales dans le verset 13, il s'agit donc bie
d'elles au verset 7.

Voici, en effet, l'enchaînement du texte :

1. Verset 7 : la charité croit tout, elle espère tout.

(condition militante de la charité. Elle lutte, elle semble en mauvaise posture).

Pourtant :

2. Verset 8 : la charité ne succombe jamais...

3. Verset 13 : elle a beau former maintenant avec foi et espérance une triade indissoluble (réclamée par sa condition militante) ;

4. Elle est plus grande que tout cela (elle est plus grande que les conditions auxquelles son engagement dans le monde la force à se plier). Elle va *per angusta ad augusta.*

Tant il est vrai que le débat du chrétien avec le monde est indissociable de son dialogue avec Dieu.

« Le second commandement est semblable au premier. » La charité croit au monde parce que et dans la perspective où elle croit en Dieu. C'est en Dieu qu'elle puise la grâce avec laquelle elle s'adonne à ses humbles renoncements et la force avec laquelle elle triomphe des conjonctures les plus critiques. C'est parce que Dieu est présent en elle, qu'elle « réussit » cette présence dans le monde. Et si elle se donne toute à tous, et de toute manière, c'est parce que « refuser d'aimer quelqu'un », ce serait « refuser d'aimer Dieu en celui-là » (Hello). On brouille toute la perspective de Paul quand on se demande si son amour s'adresse à Dieu ou bien aux hommes. Si ce début du chapitre pouvait laisser une équivoque sur l'unité de la charité, à la fois théologale et sociale, le derniers versets ne sauraient permettre une quelconque échappatoire.

3. La charité impérissable (v. 9-13).

Ces cinq versets tirent les conclusions des deux dialectiques amorcées :

1. La plus proche, celle qui vient d'être développée : sans doute la charité vit maintenant sa condition cri-

tique et militante, mais elle ne saurait succomber. Elle est invulnérable;

2. La plus éloignée — alors que les dons si imposants ici-bas seront un jour réduits à néant, la charité si laborieuse et si humble, ne connaîtra pas de déclin.

Trois dons sont pris à partie par Paul, au nom de tous les autres : prophétie, langue, gnose. Tout cela est partiel, donc rendu inutile par ce qui est parfait. Tout cela est de l'enfant, donc rendu inutile par ce qui est de l'homme.

Les deux dialectiques convergent dans les deux phrases, conclusions du verset 8 et du verset 13.

La charité ne connaît pas de déclin, tandis que les dons seront anéantis : car ces dons représentent le stade enfantin qui disparaît quand vient la maturité.

Réponse à une objection éventuelle : il est vrai que maintenant la charité est solidaire d'une connaissance énigmatique (celle de la foi). — Mais alors, on verra face à face. Elle a donc beau être liée maintenant à la foi et à l'espérance, elle n'en est pas moins plus grande qu'elles.

Ainsi les deux raisonnements du chapitre se bouclent sur ces versets :

1° les dons ont beau paraître opulents, la charité les dépasse puisqu'ils passeront alors qu'elle reste;

2° la condition présente de la charité a beau paraître chétive, la charité n'en est pas affectée, puisqu'elle a en elle de quoi se prolonger dans une condition triomphante.

L'amour est d'une seule coulée.

fr. Henri-Charles DESROCHES, O. P.

Le levain dans la pâte

Les petites sœurs nomades du P. de Foucauld ont été fondées en 1942. Leur maison-mère est actuellement au Tubet (Aix-en-Provence) et un premier poste vient d'être institué à Touggourt. Fidèles à l'esprit et aux désirs du P. de Foucauld, les petites sœurs se proposent de continuer son œuvre en allant mener leur vie contemplative au milieu des nomades musulmans du Désert. Avant de rejoindre son poste saharien, la supérieure et fondatrice a laissé à ses petites sœurs cette sorte de testament.

Ces quelques pages ont reçu l'approbation de la hiérarchie pour être publiées dans le bulletin des petites sœurs. Nous sommes loin de penser que ces directives, appropriées à une vocation très particulière, pourraient convenir sans discernement à toutes les vies religieuses, mais nous avons pensé qu'elles pourraient intéresser nos lecteurs, et c'est pourquoi nous avons demandé l'autorisation de les leur présenter.

Je supplie tous ceux qui liront ces lignes de ne jamais y voir le moindre blâme pour d'autres formules de vie religieuse, celles qui depuis des siècles ont produit des saints dans l'Eglise.

Il s'agit tout simplement d'une formule différente, parce qu'il s'agit d'un siècle différent.

Si personne ne la condamne, j'entends de ceux qui, légitimement ont le droit de la condamner, alors je demande à toutes celles que cet idéal attire de continuer après moi,

— et c'est pourquoi j'ai appelé cela mon testament — entrer totalement dans cette formule nouvelle en soumettant toujours, très humblement, très filialement, toutes les conséquences qui en découlent à l'autorité de l'Eglise dont je veux rester plus que jamais l'enfant très aimante et très obéissante.

Mes sœurs,

Avez-vous réalisé dans toute leur profondeur, dans toute leur ampleur ce que peuvent être pour une religieuse ces formules nouvelles : l'apostolat du milieu par le milieu, le levain dans la pâte?...

On les a réservées jusqu'ici à l'apostolat laïque dans l'esprit de l'action catholique, n'osant pas encore les faire passer dans une nouvelle formule religieuse qui semblerait encore beaucoup trop hardie et sur plus d'un point en contradiction réelle avec la conception actuelle de la vie religieuse.

Et voilà que moi, la dernière et la plus petite de toutes, j'ose vous dire, au nom de toute l'autorité que me donne la mission qui m'a été confiée dans la fondation d'une Congrégation nouvelle, qui veut être une Fraternité :

Vous avez un Modèle Unique : c'est Jésus. N'en cherchez pas d'autre.

Comme Jésus, pendant sa vie humaine, faites-vous toutes à tous — arabes au milieu des arabes — mais surtout avant tout humaines au milieu des humains. Ne vous croyez pas obligées, pour sauvegarder votre dignité religieuse et votre vie d'intimité avec Dieu contre les dangers extérieurs, de mettre une barrière entre vous et le monde laïque. Ne vous mettez pas en marge de la masse humaine. Comme Jésus, faites intimement partie de cette masse humaine. « Pénétrez profondément et sanctifiez votre milieu par la conformité de vie, par l'amitié, par l'amour », par une vie « totalement livrée, comme celle de Jésus au service de tous », par une vie « tellement mêlée à tous que vous ne fassiez plus qu'un avec tous, voulant être au milieu d'eux comme le levain qui se perd dans la pâte pour la faire lever ».

Bien que je sois libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Avec les juifs, j'ai été comme juif afin de gagner les juifs. Avec ceux qui sont sous la loi, comme étant sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi, avec ceux qui sont sans loi, comme étant sans loi — encore que je fusse sous la loi de Dieu, étant sous celle du Christ — afin de gagner ceux qui sont sans loi. J'ai été faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous.

Je fais tout à cause de l'Evangile, afin d'avoir ma part de ses promesses. (I *Cor.* 9, 19-23.)

J'ose vous dire encore : Avant d'être religieuses, soyez umaines et chrétiennes dans toute la force et la profon-eur du terme. Plus vous serez parfaitement et totalement umaines, plus vous pourrez être parfaitement et totale-ent religieuses, parce que votre perfection religieuse épanouira alors dans un équilibre normal qui en assurera base.

Et si je vous le dis avec une telle assurance malgré étrangeté et la hardiesse de ces nouvelles formules reli-euses, c'est parce que j'ai toute la force et la certitude ue me donne le témoignage de l'Epître de saint Paul ux Corinthiens. C'est surtout parce que j'ai devant les eux le Modèle Unique, Jésus, Dieu fait homme, qui, au ilieu de tous les humains, a été simplement l'un d'eux, vant avec amour sa vie humaine, faisant ses délices de vre au milieu des enfants des hommes — Jésus qui n'a s hésité, lui, à voiler sa dignité divine sous l'humilité umaine, « qu'il a exaltée en se revêtant de notre huma-té ».

Et cependant, quel abîme entre Dieu et l'homme! Mais Dieu s'est incarné, n'est-ce pas pour nous servir essen-ellement de modèle? Oserions-nous dire que nous faisons ieux, en faisant autrement que le Modèle divin Jésus, sus ouvrier, Fils de Marie et Fils adoptif du charpen-r Joseph, Jésus à Bethléem, Jésus à Nazareth, Jésus sur s routes de Palestine, Jésus pendant sa vie cachée, Jésus ndant sa vie publique, Jésus pendant sa Passion accep-nt par amour de mourir sur le Calvaire, dressé en plein ilieu de la foule humaine qui le couvrait d'opprobes.

Cet idéal magnifique, il faudra savoir le défendre après oi, car il sera un signe de contradiction.

Au lieu de comprendre qu'il peut y avoir diversité d'inspirations dans l'unité d'un même amour comme il y a « diversité de membres dans l'unité d'un même corps », on le condamnera au nom de la stricte observance des règles religieuses parce que je vous aurai dit que « la fidélité à vos règles religieuses doit être subordonnée à un idéal purement évangélique », et que, avec insistance, je vous aurais suppliées de « mettre toujours la charité au-dessus de toutes les règles pour en faire la Règle suprême, le premier et plus grand Commandement de Jésus ».

En vous parlant du silence et de la clôture, qui vous garderaient bien plus intimement à Jésus, j'aurai ajouté que leur but est bien plus de vous faire grandir dans son amour que de vous séparer des humains, vos frères et ses frères et que, pour ne pas risquer de manquer d'amour, il faudra toujours subordonner ce silence et cette clôture aux devoirs plus grands de l'hospitalité et de la charité sachant rompre la douceur du silence et du recueillement pour recevoir Jésus en toute créature qui viendra frapper à la porte de vos Fraternités, si ingrate, si importune soit-elle.

Je vous aurai dit : Ne vivez pas à l'écart du monde sous prétexte de réserve religieuse. Regardez toujours Jésus, l'exemple parfait de toute vie humaine. Comme lui, quand il le faudra, mangez avec les humains, réjouissez-vous avec les humains, vos frères. Acceptez l'hospitalité, même des familles indigènes, vivant fraternellement au milieu d'elles votre vie chrétienne et votre vie religieuse pour leur en révéler la beauté et la grandeur.

Et alors, on vous reprochera, comme au Christ, de manger avec les publicains et les pécheurs, de vous laisser approcher de trop près par la foule, toucher par des pécheresses, bousculer par les petits enfants. On vous reprochera de manquer de dignité. Qu'importe tout ce qu'on pourra dire ou plutôt quel honneur pour vous d'être jugée et calomniée comme le Maître : « Le disciple n'est pas au-dessus de son Maître, mais il est parfait s'il est semblable à son Maître ».

En vous parlant des vertus religieuses, j'aurai eu l'audace de vous dire qu'elles seraient anormales et contre nature si elles n'étaient pas essentiellement greffées sur

des vertus humaines qu'il fallait « développer en perfection pour l'honneur et la gloire du Christ Jésus, le Fils de Dieu fait homme. Et je vous aurai parlé de bon sens, de jugement humain et de prudence humaine, de justice humaine dont les exigences devaient passer avant celles de la charité, et j'aurai eu constamment sur les lèvres les mots laïques de : sens de la responsabilité, devoir d'état, conscience professionnelle.

En vous parlant d'effacement, de petitesse, d'abjection, j'aurai ajouté que tout cela serait mal compris si cela vous empêchait de faire honneur au Christ Jésus par votre grandeur d'âme et votre esprit large et je vous aurai suppliées de vous garder de toute étroitesse, de toute mesquinerie et de tout scrupule et de ne pas vous scandaliser facilement. Je vous aurai aussi parlé d'audace, de vaillance, de virilité, en vous demandant de développer ces qualités qui vous donneraient un grand ascendant sur la race arabe, et de fuir toute pusillanimité et toute timidité. Je n'aurai pas cherché à écarter de votre route toutes les difficultés, tous les dangers, toutes les tentations. Je vous aurai dit, au contraire, que tout cela fait partie de votre vocation de défricheuses.

Je vous aurai mises en garde contre le danger subtil d'une résignation trop passive, d'un abandon trop facile à la Providence dans le sens d'abdication beaucoup trop rapide de la volonté humaine et je vous aurai demandé, au contraire, de développer cette volonté au maximum pour pouvoir expérimenter jusqu'où peuvent aller sa force et sa puissance lorsqu'elle est en plein accord avec la volonté divine et qu'elle a alors le droit de compter sur la toute-puissance de Jésus, maître de l'impossible : cette toute-puissance qui supprime tout obstacle, toute impossibilité et fait que les mots d'inquiétude, de crainte, de péril n'ont plus aucun sens. « Ce qui est folie aux yeux des hommes devient alors sagesse divine. »

Je vous aurai aussi parlé de patience et de persévérance, vous disant que, à moins que la volonté de Jésus ne vous arrête en chemin, lorsque vous serez parties pour faire quelque chose, vous ne deviez pas revenir sans l'avoir faite.

A d'autres, on demandera, au nom de la modestie religieuse de vivre les yeux baissés et ce sera certainement pour elles une méthode de perfection, mais je vous aurai demandé de les ouvrir très grands pour bien voir à côté de vous toutes les misères et même toutes les beautés de la vie humaine et de l'univers tout entier; j'aurai condamné les airs austères et distants au même titre que les susceptibilités et les froissements, en vous demandant de vous montrer toujours très souriantes et très aimables, pleines de bonne humeur et d'entrain pour que votre joie extérieure rende témoignage à Celui qui est l'Auteur de toute joie, la source de toute béatitude, pour l'amour duquel vous saurez cacher sous le voile du sourire vos fatigues et vos contrariétés.

Je ne vous aurai jamais demandé, au nom de l'amour du Christ, de vous détacher de l'amour de tous les vôtres et de détruire vos amitiés humaines. Je vous aurai affirmé, au contraire, au nom de l'amour du Christ que le quatrième Commandement est de droit naturel comme de droit divin et qu'aucune règle religieuse ne pouvant ni le remplacer, ni l'abolir, vous devez garder à vos parents une affection très tendre. Je vous aurai dit aussi que l'amitié humaine est trop belle pour être détruite ou même diminuée et qu'il fallait, au contraire, la faire grandir dans l'amour du Christ qui a incarné tout l'idéal de l'amitié et, en son nom, je vous aurai parlé de l'apostolat par l'amitié, des visites d'amitié, du grand désir d'amitié qu'on doit avoir envers tous, allant à eux simplement parce qu'on les aime et qu'on voudrait le leur témoigner.

Sous prétexte de vous garder dans l'humilité, je n'aurai pas essayé de détruire votre jugement, d'étouffer votre personnalité, de nier ou de dissimuler vos talents mais je vous aurai dit : l'humilité, c'est la vérité et surtout un talent est un don de Dieu qu'il vous a donné pour le faire fructifier. Il n'est pas à vous. Comment pourriez-vous vous en glorifier? Alors, ne faites pas à Dieu l'injure de mépriser un de ses dons, d'enfouir un de ses talents, mais faites-les fructifier cent pour cent pour l'Amour et la Gloire du Seigneur Jésus. Cultivez votre jugement et soumettez-le totalement, mais intelligemment à l'obéissance religieuse.

Développez au maximum votre personnalité, mais uniquement pour la mettre au service du Christ. Vous n'avez pas toutes les mêmes lumières, les mêmes grâces, la même vocation : ne cherchez pas à entrer dans le même moule, mais essayez de découvrir votre vocation personnelle pour qu'elle puisse s'épanouir dans le cadre de la vocation commune des petites sœurs.

Je vous aurai appris surtout que votre vocation religieuse, que vos vœux, loin de faire de vous des êtres d'exception, des séparées, vous consacrent à tous les membres du Corps du Christ, à tous les humains, vos frères et sœurs, et qu'ils ne doivent jamais et sous aucun prétexte constituer un obstacle à l'amour fraternel. Et je vous aurai surtout répété que si l'on veut donner sa vie au maximum, il ne faut pas prétendre faire mieux en faisant autrement que le modèle unique, Jésus dans l'Evangile, Jésus qui a essentiellement pratiqué l'apostolat du milieu par le milieu en étant le ferment divin dans la pâte humaine.

Alors, si vous voulez suivre cette voie, qui est sa voie, on vous traitera peut-être — comme on m'a traitée moi-même, comme on l'a traité lui-même, de « révolutionnaires » et ce sera très dur de tenir. Ce sera très dur parce que cette voie est, plus que tout autre, pleine de difficultés et de dangers. Ne la prenez pas si elle vous effraie et vous déconcerte, parce qu'alors vous seriez faite plutôt pour une vie très encadrée et très régulière, bien à l'abri de toutes les tentations. Cette voie est pleine de difficultés et de dangers parce que vous n'y trouverez pas à chacun de ses tournants, au bord de tous ses précipices, une barrière, un garde-fou, qui vous donneraient toute sécurité. Il faudra, pour les remplacer, une formation totale de l'intelligence, du jugement, de la volonté, du cœur. Il faudra surtout un immense amour.

Et vous aurez comme garde-fou, comme frein, tout ce que peut représenter l'idéal magnifique du Père de Foucauld et, à sa lumière, votre désir de la dernière place et les exigences intérieures de votre vie contemplative et surtout celles de votre vocation à l'amour.

Et vous tiendrez les yeux fixés sur le modèle unique : Jésus, Jésus l'exemplaire parfait de l'humain et du divin!

La formation des petits Séminaristes

(d'après la vie et les écrits du P. Chevrier)

Pour comprendre ces quelques pages, il faut avoir devan les yeux la « manière » du P. Chevrier. Le P. Chevrie n'est pas un réformateur; il a en horreur l'esprit critiqu et ne peut souffrir les « démolisseurs » (1); mais fidèl à ce qu'il croit être sa mission, il veut réaliser la forma tion des futurs prêtres, en puisant dans l'Evangile ses prin cipes pédagogiques. Chez lui, aucune prétention à l'ori ginalité, aucun désir de faire du nouveau, aucun souc d'être à la page, mais une volonté très décidée d'être plei nement fidèle au Christ Jésus. Voici d'ailleurs commen il s'exprime :

« Je me trouve si pauvre, si incapable, si petit, qu j'ai bien honte, et si je ne savais que je dois tout trouve dans le Saint-Evangile et les épîtres de saint Paul, je n'os rais pas commencer ce travail, car je suis bien ignoran J'ai peu lu, je ne connais pas les auteurs qui ont trait les grandes questions de la vie sacerdotale et religieuse

(1) V. D., p. 205.

Pour les références, nous nous servirons des abréviations si vantes: V. D. : *Le véritable disciple de Notre Seigneur Jésus-Chri* V. N. : *La vie nouvelle du vénérable Père Chevrier*, par le Ch noine Chambost; E. V. : *L'esprit et les vertus du vénérable Anto Chevrier*; L. : *Les lettres du vénérable Antoine Chevrier*; S. O. : *L sujets d'oraison*, extraits des écrits du vénérable Antoine Chevrie Ms. : manuscrits.

ais avec le Saint-Evangile, il me semble que je suis
us fort, que je puis espérer, car, après tout, ce n'est pas
oi, c'est Jésus-Christ, et avec lui on ne se trompe pas;
ec lui on a l'autorité, et personne n'a rien à dire. C'est
nc sur lui que je m'appuierai, et en lui que j'espé-
rai. » (2).

Par conséquent, on se tromperait grandement si on
erchait dans le P. Chevrier une « technique » pédago-
que, son unique préoccupation a été de vivifier l'éduca-
n des clercs par l'esprit de l'Evangile. Le P. Chevrier
donc regardé Jésus et, en lui, il a trouvé les grandes
gles de la pédagogie évangélique :

« Jésus choisit d'abord ses apôtres; pendant les trois
s qu'il a passés avec eux pour les former à la vie évan-
ique et apostolique, nous ne le voyons pas du tout
pliquer à leur donner des formes extérieures et régu-
res, disciplinaires; ils vivaient selon le temps, comme
pouvaient. Mais nous le voyons s'occuper constamment
la formation intérieure de ses apôtres. Il les instrui-
sans cesse; en même temps qu'il leur donnait les
nds principes de la vie évangélique et parfaite, il la
r faisait pratiquer en les mettant à l'action. Il ne leur
ne pas d'autre règlement que celui-ci : *suis-moi*, je
ton règlement, ta vie, la forme extérieure que tu dois
ter.

Il y en a qui commencent par des règlements exté-
rs, font beaucoup de règles : tout cela n'est rien; le
table règlement qu'il faut imposer aux autres, c'est
i-ci : suis-moi, fais comme moi. Je ne te demande
des choses plus difficiles que celles que je fais moi-
ne. Suis-moi, voilà le grand règlement.

Il les reprenait à chaque instant, il les mettait à tout,
formait à tout. Instruire, reprendre et mettre en action,
agir; voilà la grande méthode pour former les gens
eur donner la vie intérieure : *Instruire, reprendre, mettre en action, faire agir* : voilà la vie, la sève et le
en de la communiquer. » (3).

(2) V. N., p. 346.
(3) V. D., pp. 187-188.

Le P. Chevrier n'a inventé aucune technique spécia
et on ne citera probablement jamais son nom dans l
grandes revues pédagogiques. On se tromperait si
voulait établir un rapport entre sa pédagogie et les m
thodes actives contemporaines. La pédagogie évangéliq
n'appartient à aucun temps et à aucun pays; comme
Christ, elle est d'hier et d'aujourd'hui; elle est déjà
demain.

Cependant, elle n'exclut aucunement les méthodes no
velles, elle rejette seulement ce qui, en elles, serait oppo
à l'esprit du Christ. Celui qui puise à la source de l'Eva
gile doit travailler activement à tous les progrès techniq
et il doit vivifier, par le dedans, toutes les méthodes p
ticulières.

Parce qu'elle est avant tout un esprit, la pédago
évangélique échappe à toute définition. Nous tâcher
à travers les écrits et la vie du P. Chevrier, d'en pren
conscience d'une façon aussi exacte que possible. C
étude sera une série de tableaux avec des titres.

1. - But et organisation des petits séminaires.

« Je me souviens encore du ton de sa voix quan
nous disait, peu de temps après notre entrée au Pra
« Ce n'est pas pour être avocats, médecins ou profes
que vous êtes ici : c'est pour être prêtres » (4). Da
pensée du P. Chevrier, toute la formation des petits
naristes doit être orientée vers ce but, non seulement
façon théorique et par le simple effet d'une intention
joutée, mais d'une façon réelle, c'est-à-dire par le
et la mise en œuvre de moyens adaptés. Former des
prêtres par les moyens qui servent à former les
bourgeois ou petits bourgeois, c'est risquer de les lie
ou moins à une classe sociale déterminée et les
impropres à l'apostolat des pauvres. Il ne faut do
avoir peur d'être original : le sacerdoce n'est pa
carrière libérale, le sacerdoce n'appartient à aucune

(4) E. V., p. 437.

ciale, le sacerdoce est à part, c'est ce qui lui permet pénétrer partout. Former un futur prêtre, c'est former homme qui adhèrera totalement au Christ et qui se vouera, comme lui et avec lui, à ses frères, afin de r donner la vie.

2. - L'éducation évangélique.

En étudiant, dans l'Evangile, la formation des apôtres, P. Chevrier a fixé d'abord son regard sur le Christ. Il nettement au premier plan. Sans lui, rien!

Ainsi, pour la formation des séminaristes, il faut un re Christ qui soit au premier plan : le prêtre éduca- r. Qu'il soit supérieur, directeur spirituel, surveillant professeur, l'éducateur des futurs prêtres doit se rap- er que la réussite dépendra, avant tout, de son union Christ. Il doit s'appliquer à lui-même ces paroles que P. Chevrier disait du supérieur : « Il faut bien se rap- r qu'il n'y a, dans le ciel et sur la terre, qu'un seul tre et Supérieur, qui est Jésus-Christ, à qui Dieu a né toute puissance et toute autorité dans le monde. conséquent, un supérieur quelconque n'est que le repré- ant de Jésus-Christ, et il ne doit agir et parler qu'en n avec Jésus-Christ. Si Notre-Seigneur dit qu'il ne rien de lui-même, à plus forte raison, un supérieur oit rien dire ou faire de lui-même, mais il doit tout et tout faire par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, union avec Jésus-Christ. Il doit tellement être uni sus-Christ, le seul et véritable Maître, qu'il puisse avec vérité : ce n'est pas moi qui parle et commande, Jésus-Christ qui parle et commande en moi. C'est emière vérité dont il faut bien se pénétrer pour deve- n bon supérieur. » (5).

ducateur évangélique, en effet, n'est pas un homme itaire qui impose l'obéissance par force, qui fait les volontés rebelles, qui sait « visser » jusqu'à ce marche; il n'est pas un maître utopique qui, plein nfiance dans la bonté native de la nature humaine, et purement et simplement au service des jeunes

(5) V. D., p. 194.

pour les aider à faire ce qu'ils veulent ; il n'est pas, no
plus, du moins en premier lieu, le pédagogue expériment
qui opère, en douceur, le dressage (6) de son client, e
provoquant à l'action ses diverses tendances ; enfin,
n'est pas le chef qui entraîne, en se basant exclusivemer
sur son prestige personnel et sur son habileté à fai
vibrer les tendances les plus dynamiques.

Sans rien négliger tout ce qu'il peut y avoir de bo
dans ces diverses attitudes, l'éducateur évangélique
met d'abord à sa véritable place. Il est instrument d
Saint-Esprit pour aider les jeunes à réaliser le plan
Dieu sur eux. Le reste, quelle que soit son utilité, e
de l'accessoire.

Cette attitude demande à l'éducateur un renonceme
total à son esprit et à sa volonté. Il n'a aucun droit d'i
poser sa mentalité propre et sa volonté propre, quel
que soient sa valeur humaine, sa science pédagogique
son expérience. Il doit se faire serviteur non pas pour
plier à l'arbitraire des jeunes ou pour leur faire plais
mais pour les aider à faire la volonté de Dieu. « Ne ch
cher que le salut des âmes dans les ordres que l'on p
donner ; il ne faut pas chercher ce qui leur plaît, ce
leur va, il faut chercher leur bien spirituel. » (7). « N
pas obéir, mais servir », dit-il aussi (8).

Par conséquent, ce qui doit passer avant tout, ce n'
pas « la science, ni l'habileté, ni le talent, mais la cha
forte et éclairée ». Ceux qu'il faut choisir comme é
cateurs, ce ne sont pas « les savants ni les beaux parle
mais les humbles, les charitables » (9).

---

(6) Quand on parle de « dressage », on pense surtout à une
cation dominée par la crainte ; en réalité on « dresse » chaque
qu'on fait appel à la spontanéité des tendances sans qu'intervi
l'effort libre ; on dresse un chien avec du sucre comme avec un b
L'éducation humaine comporte normalement un mélange de dre
et d'éducation proprement dite, mais le dressage doit progressive
laisser la place à l'éducation proprement dite qui fait appel
effort librement consenti. Certaines méthodes, dites actives, font
tout appel à la spontanéité ; elles sont donc, en réalité, des mét
de dressage et non d'éducation. On n'a pas assez distingué sp
néité et liberté.

(7) V. D., p. 194.

(8) V. D., p. 361.

(9) V. D., p. 195.

Certes, il est désirable que l'éducateur évangélique
it une grande valeur humaine, qu'il soit très instruit, très
ompetent au point de vue pédagogique, mais la valeur
pirituelle, à un certain degre, peut suppleer à certaines defi-
ences; au contraire, aucune valeur scientifique ne pourra
uppléer à la déficience spirituelle. Parfois même, ceux
ui sont très bien doués et très instruits, aboutissent, mal-
é des succès apparents, à un échec reel, parce qu'ils se
nt appuyés sur eux-mêmes. On peut former des inge-
ieurs, des avocats, des professeurs sans avoir l'esprit de
ieu. On ne peut former un prêtre si on n'a pas l'esprit
t Dieu, car seul le Saint-Esprit fait les prêtres.

3. - L'attitude du disciple

Pour réussir l'œuvre qui lui est confiée, l'éducateur doit
oir en face de lui des jeunes réellement appelés par
ieu et coopérant vraiment à l'action divine.

L'appel divin est une condition absolue de réussite.
ais comment le découvrir? Le P. Chevrier ne se basait
s seulement sur les bonnes intentions de celui qui vou-
devenir prêtre, il était spécialement attentif à ses
itudes et à la force de sa volonté manifestée par les
ultats obtenus.

Certes, il ne mettait pas en doute le pouvoir infini de
grâce de Dieu, mais il savait que certaines dispositions
t normalement requises pour recevoir avec assez d'abon-
ce la grâce de Dieu. Ces dispositions seront, peut-être,
s-mêmes, le fruit de la grâce, mais il faut qu'elles
tent. — Lui qui était si large pour recevoir les enfants
Œuvre de la Première Communion, devenait très sé-
e pour le recrutement de l'école cléricale —. Il disait :
l faut considérer les âmes qui sont capables de recevoir
z de grâces pour remplir les devoirs du ministère...
faut une once de sagesse pour remplir telle vocation
telle autre, il en faudra cent pour remplir celle du
stère. Il y a des âmes qui ne sont pas assez grandes,
n'ont pas assez de capacité : charité, humilité, zèle,
uement, etc. » (10).

) V. D., pp. 528-529.

Le P. Chevrier n'oubliait pas la valeur intellectuelle, il exigeait un certificat de l'instituteur en plus du certificat du curé, et il avait établi un examen d'entrée très sérieux, mais il disait : « Ce n'est pas la science seule qu'on doit considérer, il y a des esprits qui sont capables de plus de science qu'il ne faut, *mais c'est l'ensemble,* grâce de prières surtout. » (11).

L'examen des aptitudes intellectuelles est relativement facile mais quand il s'agit d'un ensemble, c'est autre chose. Le P. Chevrier poursuivait, pendant la première ou les deux premières années, une sorte d'examen d'orientation professionnelle.

Il y avait d'abord les contre-indications : « Il ne faut garder que ceux qui sont capables de recevoir l'esprit de Dieu qui seul peut former les prêtres. Les esprits légers, les hypocrites, les concentrés, les menteurs, les bornés, les vicieux, les orgueilleux, *quand ces vices sont à un certain degré,* sont incapables de recevoir une quantité de grâce suffisante pour devenir de bons prêtres. » (12). Mais les contre-indications ne suffisent pas; des signes positifs, des « marques de vocation » doivent apparaître. Ces signes positifs résulteront à la fois de la grâce de Dieu, des dispositions naturelles et de l'effort de l'enfant. En effet « pour une vocation, il ne suffit pas du bon désir, il faut une *force de volonté.* » (13). Nous n'avons pas, malheureusement, une étude complète de ces « marques de vocation; quelques titres seulement. Ce sont des mots qui se suivent, mais le choix et l'ordre dans lequel ils sont placés invitent à réfléchir. Ainsi le P. Chevrier lie le silence à la piété; l'obéissance est à part. Il y a deux notes distinctes pour l'intelligence et le travail. Il y a des notes spéciales pour le catéchisme, pour le bon esprit, pour la franchise et l'ouverture. La charité est unie au zèle. Une note est intitulée : Aumône de ce que l'on a de trop. Un seul titre est développé, celui qui concerne les emplois, c'est-à-dire le travail matériel que les élèves devaient accomplir dans la maison : « Le travail de sa

(11) V. D., p. 529.
(12) Ms., X, p. 430.
(13) Ms., X, p. 708.

emploi *avec soin et propreté* ». Deux titres ont été répé-tés (involontairement sans doute, mais cela signifie quel-que chose) : zèle, donner l'aumône de ce que l'on a de rop. (14).

Il appartient à l'éducateur de découvrir les signes de l'appel divin; seul le jeune peut y répondre. Cette réponse . l'appel de Dieu s'exprime dans une offrande complète le soi-même. De même que le Christ Jésus, entrant en ce monde, s'est établi lui-même, par amour, dans une atti-ude définitive d'obéissance totale, ainsi le futur prêtre oit faire de l'obéissance sa vertu principale (15).

Mais l'obéissance voulue par le P. Chevrier n'est pas u tout une passivité qui résulterait de la contrainte; lle n'est pas non plus l'adhésion aimante à un maître ui a su capter la confiance de l'enfant; elle est une ocilité active vis-à-vis de la volonté de Dieu et cette ocilité est un don de soi, un engagement personnel éner-que et indéfiniment renouvelé.

Le P. Chevrier, en effet, rejetait toute soumission d'es-lave (16), toute obéissance qui ferait agir « par crainte u par force, de peur d'être puni » (17 ; il ne voulait ême pas qu'on conseillât trop et il disait : « Ce qui t trop fortement conseillé n'a pas une base solide et urable; *il faut laisser les âmes vouloir elles-mêmes*, alors peut compter sur leur constance » (18). Par consé-ent, pour le P. Chevrier, l'obéissance parfaite était équivalent d'une volonté vraiment personnelle. Il aurait né l'expression du P. de Grandmaison : « La force de béissance vient d'en bas », c'est-à-dire de celui qui s'est cidé à obéir.

Et cette décision est basée sur la foi : on obéit à Dieu -même. Le P. Chevrier veut donc une soumission inté-ure, prompte et entière; il veut une docilité toute péné-e d'amour. Il avait dit, en parlant du vrai disciple de us : « C'est l'amour qui le guide et pas autre

4) Ms., X, p. 447.
5) V. D., p. 234.
6) V. D., p. 224.
7) V. D., p. 231.
8) E. V., p. 249.

chose » (19); il disait aussi dans son règlement de l'école cléricale : « Esprit de l'école : sainte liberté » (20).

Pour faire réaliser aux élèves une telle attitude, le prestige humain de l'éducateur compte peu; il peut même devenir un obstacle, car l'enfant risque d'obéir à cause de ce prestige. Son obéissance serait alors une soumission indigne de la grandeur humaine. Par conséquent, ce qui compte par dessus tout, c'est la valeur spirituelle de l'éducateur, simple intermédiaire entre Dieu et l'enfant, simple agent de transmission de la volonté divine. Seule l'obéissance à Dieu dans la foi et dans l'amour permet une véritable éducation. Or le futur prêtre doit être le mieux élevé de tous les hommes.

Une telle conception de l'obéissance est très exigeante : elle demande au disciple une générosité totale, une pleine coopération à la grâce de Dieu. Le P. Chevrier le disait explicitement : « Il faut une grande énergie de volonté... il ne faut pas des gens mous, efféminés. » (21).

4. - Le règlement

On ne conçoit pas de séminaire sans règlement. Cependant, le P. Chevrier avait remarqué que Jésus ne s'appliquait pas à donner à ses apôtres « des formes extérieures et régulières, disciplinaires: ils vivaient selon le temps comme ils pouvaient » (22). Par ailleurs, il avait trop de bon sens pour ne pas apercevoir l'impossibilité d'appliquer telle quelle la méthode du Christ. Un séminaire sans règlement est impossible.

Mais il y a une question d'esprit. — Dans les premiers règlements qu'il a écrits, pour les frères et les sœurs du Prado, le P. Chevrier a mis, sous forme de préliminaires, ces deux phrases : « *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat.* Une once de charité vaut mieux que cent livres de règles. » (23) —. D'autre part, il y a dans le

(19) V. D., p. 93.
(20) Ms., X, p. 447.
(21) V. D., p. 94.
(22) V. D., p. 187.
(23) Ms., X, p. 349.

Véritable disciple une critique très poussée du formalisme (pp. 184 à 190). Voici quelques expressions : « L'esprit de Dieu n'est pas dans la régularité extérieure (p. 184). Il y en a qui commencent par des règlements extérieurs. font beaucoup de règles : tout cela n'est rien (p. 188.. ..Commencer par l'extérieur. c'est bâtir en l'air, sans fondement, c'est faire des machines, des girouettes, des hypocrites. » (p. 187). Aussi il n'acceptait pas qu'on jugeât les enfants d'après la régularité extérieure : « On dira que l'extérieur est l'indice de l'intérieur. Pas toujours; il y a des gens qui peuvent mieux se contenir extérieurement que d'autres, et qui sont moins agréables à Dieu que d'autres qui ont moins d'extérieur et plus d'intérieur, qui ont plus de bonne volonté, font plus d'efforts pour être sages que ceux qui le paraissent. Ne jugez pas selon les apparences, selon le visage, dit Notre-Seigneur » (p. 186).

Devant de telles expressions et une telle critique de la règle, on pourrait être inquiet : que va-t-il rester de l'obéissance? Elle restera totale, mais jamais elle ne s'attachera à la règle, en tant que telle.

Le rejet du formalisme ne permet pas d'en prendre son aise avec le règlement. Bien au contraire. L'obéissance par amour est extrêmement exigeante : en effet, la délicatesse et la force de l'amour se montrent par le souci des détails. Voici les maximes du P. Chevrier : « Nous devons soumettre entièrement notre volonté à celle de Dieu et de nos supérieurs. Nous devons obéir sans raisonner. Nous ne devons point chercher à faire ce qui nous plaît, mais ce qui plaît à Dieu et à nos supérieurs. Nous devons être obéissants jusque dans les petites choses. Nous devons être obéissants jusqu'à faire des choses commandées à l'heure et au moment indiqués par la règle. » (24).

Ces maximes de l'obéissance parfaite, le P. Chevrier les avait lues dans la vie de Notre-Seigneur. Il ne s'agit plus de formalisme mais d'amour. La mesure de l'obéissance sera toujours la mesure de l'amour. Aussi le P. Chevrier tenait-il fortement à l'observation de la règle, et prévenant la désobéissance, quel qu'en fût le motif, il réa-

(24) V. D., pp. 227-228.

gissait fortement (25). Un des trois points sur lesquels devait porter obligatoirement la direction spirituelle hebdomadaire était l'obéissance au règlement. Quand ses enfants entrent au Grand Séminaire, il leur rappelle son enseignement : « Commencez à devenir de petits saints à Allix, en accomplissant bien votre règlement, en gardant bien exactement le silence... Obéissance dans toutes les plus petites choses, vous rappelant que notre Maître a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix. » (26).

Cependant, cette conception, toute chrétienne, de l'obéissance au règlement introduit une certaine souplesse. Voici par exemple un commentaire sur le silence en étude : « En étude, disait le Père à ses enfants, il faut garder le silence, mais si vous avez besoin de quelque chose demandez-le sans bruit à votre voisin qui devra charitablement vous rendre le service réclamé. » (27). Voici maintenant le texte du règlement sur les promenades : « Le mercredi qui est ordinairement le jour fixé pour aller en promenade, devient un jour de travail pour tous ou pour quelques-uns, quand le travail est nécessaire... Il serait même très bon de ne pas donner des promenades régulières, mais de les donner seulement de temps en temps, quand on le juge nécessaire ou raisonnable, quand le temps le permet ou le besoin s'en fait sentir. Alors c'est réellement la raison, le besoin qui fait agir. » (28). Ceux qui ont l'expérience de l'éducation comprendront aisément que la solution présentée par le P. Chevrier n'est pas une solution de facilité ni pour les éducateurs ni pour les élèves. Tout au contraire. On s'habitue à une règle, on ne s'habitue jamais à une obéissance par amour; elle exige un renouvellement perpétuel d'effort. Une règle qui devient souple par l'influence de la charité est bien plus exigeante. Mais la souplesse due à l'amour est toute différente de la souplesse due à l'arbitraire, car l'arbitraire chez l'éducateur ou le disciple, est toujours fruit de l'égoïsme. Il engendre les solutions de moindre effort et de facilité. Il n'est jamais formateur.

---

(25) E. V., pp. 335 et 363.
(26) L., p. 96.
(27) E. V., p. 360.
(28) Ms., pp. 443-444.

L'obéissance chrétienne à la règle comporte donc deux aspects complémentaires qui doivent être hiérarchisés. Voici, à ce sujet, un texte du *Véritable Disciple* qui est un essai de synthèse : « Ce n'est pas à dire qu'il faille négliger l'extérieur et ne rien exiger de ce côté là. Non, il faut de l'ordre et de la régularité. Mais il faut poser comme fondement principal l'intérieur, la sève spirituelle qui doit donner la vie à l'extérieur, autrement on ne fait rien de solide, de vrai, de durable. *Haec oportuit facere et illa non omittere*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ aux Pharisiens, en parlant des deux préceptes intérieur et extérieur. » (29).

Et s'il fallait opter? La réponse arrive, nette et tranchante : « Mieux vaut charité sans extérieur, qu'extérieur sans charité; mieux vaut le désordre avec l'amour, que l'ordre sans amour. » (30).

Le témoignage d'un ancien de l'école cléricale nous fera vivre un instant dans l'atmosphère créée par la doctrine du Père : « Il formait notre volonté à la pratique du sacrifice et de l'abnégation personnelle, qui sont les bases de l'obéissance. Il cherchait à nous inculquer l'habitude d'agir par conscience et esprit de foi et non par contrainte et parce qu'on est vu. Souvent nous n'avions pour tout surveillant que l'un de nous qui était nommé censeur. Le Père Jacquier qui aimait pousser les choses au comique, fit mettre quelques fois sa barette à la place du surveillant pour représenter l'autorité. Je ne crois pas que nous ayons abusé de ce régime et que nous nous fussions conduits autrements que si nous avions eu des maîtres pour nous surveiller. Qu'il suffise de dire que les censeurs ont toujours été très aimés de leurs condisciples. D'ailleurs, c'étaient des clercs, et les clercs étaient nommés après consultation des élèves. Le P. Chevrier nous disait souvent qu'il ne fallait pas être des « serviteurs à l'œil », *non ad oculum servientes* (31).

Il faut lire ce texte en profondeur : il révèle toute une pédagogie. Formation de la volonté... Formation de la

---

29) V. D., p. 187.
30) V. D., p. 189.
31) E. V., p. 360.

conscience et de l'esprit de foi... Résultat obtenu... Le censeur aimé de ses camarades et jusqu'à la barette du Père Jacquier qui exclut toute impression de contrainte. C'est l'explication de la grande doctrine : « Mettez l'intérieur dans les âmes, l'extérieur viendra toujours. Mettez l'extérieur, vous n'avez rien fait. » (32).

Sur deux colonnes parallèles, dans un règlement, on lit les consignes suivantes : « Professeurs : surveillance, paternité. Éviter ce qui sent la force et la contrainte... peu de punitions, sainte liberté. Qui ne veut pas marcher volontairement n'est pas digne de Dieu. Ni caserne, ni prison, ni collège, ni école. » — Pour les élèves : « Obéissance, silence, exactitude, franchise... Sainte liberté. Ni caserne, ni école, ni prison, ni collège. » (33).

5. - Vie réelle et orientée vers l'apostolat.

Le P. Chevrier préparait ses enfants à l'apostolat des pauvres, il a donc organisé leur vie d'une façon pauvre. Pas de domestiques, faire soi-même tout le travail de la maison. Voici le témoignage d'un ancien : « On n'apprenait pas aux élèves à mener une vie bourgeoise et à se faire servir par des domestiques. Ils faisaient eux-mêmes tout le travail de la maison. En quittant le porte-plume, il prenaient le balai et entretenaient la propreté, non seulement à la chapelle, mais encore dans les pièces à leur usage et dans les cours. Ainsi que les pauvres et les ouvriers, ils apprenaient à se servir eux-mêmes, comme ils étaient appelés à le faire pendant toute leur vie. C'était chaque jour après le déjeuner, et le samedi après-midi que se faisaient les emplois avec entrain, activité et en silence. La promenade était fixée au mercredi, mais c

(32) V. D., p. 186.
(33) Ms., X, p. 447.
Dans la mesure où l'éducateur n'a pas les aptitudes naturelles la valeur spirituelle requises pour l'exercice de l'autorité selon mode évangélique et dans la mesure où les élèves manquent d'aptudes ou de volonté pour obéir librement, on est amené à utili d'autres méthodes pour obtenir la régularité nécessaire au fonctinement normal d'une maison. C'est un pis-aller, mais il peut indispensable d'y faire appel, car aucune éducation n'est possi dans l'arbitraire et le désordre qui en est la conséquence.

n'y allait que lorsque tout était en ordre dans la maison et qu'il n'y avait pas de travail à faire. » (34). Il disait lui-même : « Nous n'avons point de domestiques et nous devons faire notre ouvrage, voilà notre travail : être menuisier, maçon, plâtrier, balayeur, laveur, raccommodeur. » (35). Il disait aussi : « Mes enfants, il faut aimer le travail. Quand j'étais petit, je raccommodais mon pantalon; ma mère me menait avec elle à la « platte » et je lavais mes bas. Il faut savoir tout faire dans la vie. Les missionnaires qui sont dans les pays étrangers, il faut bien qu'ils s'entretiennent, qu'ils se raccommodent. » (36).

On voit par ces textes que la pauvreté voulue par le P. Chevrier n'est pas du tout une pauvreté formaliste, plus ou moins pénétrée de « snobisme » : c'est une pauvreté réelle, c'est une pauvreté humble, c'est la pauvreté des pauvres.

Le P. Chevrier voulait aussi préparer ses enfants à devenir les serviteurs des pauvres : « Chaque fois que l'était utile, il nous envoyait dans le quartier pour rendre service, déménager, emménager, écrire des lettres, faire quelques courses, aider le long des routes à porter le paquet de quelque voyageur fatigué, en un mot nous devions toujours nous tenir à la disposition des pauvres et il nous répétait souvent la parole de Notre-Seigneur : Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. C'est dans ce même but qu'il prenait de temps en temps l'un de nous pour aller ensevelir un mort du voisinage. D'autres fois, il désignait un d'entre nous pour aller veiller un malade ou même un mort pendant la nuit. » (37) Le P. Chevrier avait dit, au sujet des pauvres : « Nous sommes leurs humbles serviteurs, ils peuvent disposer de nous et de tout ce qui est à notre usage; notre temps, notre santé, notre vie leur appartiennent. » (38).

Enfin le P. Chevrier ne se contentait pas d'inculquer à ses enfants la nécessité de prier et d'offrir ses souffrances

(34) E. V., p. 421.
(35) E. V., p. 421.
(36) E. V., p. 420.
(37) E. V., p. 206.
(38) E. V., p. 205.

pour le salut des pécheurs, il voulait, comme Jésus, leur confier des missions temporaires. Il ne regardait pas leur travail apostolique comme une diversion ou une occasion de détente mais, au contraire, comme un moyen très apte à leur faire vivre, d'une façon plus intense, leur vie de séminaristes.

Le règlement de l'école prévoyait que les élèves devaient s'occuper des enfants, chaque jeudi, dans l'après-midi et tous les jours, pendant les vacances. « Il nous envoyait, dit un ancien de l'école, à travers les rues chercher les petits enfants et les réunir : on les faisait jouer, chanter et on les conduisait à la chapelle du Sépulcre; l'un d'entre nous les surveillait, un autre les évangélisait, leur montrant les tableaux, les statues; leur expliquant le symbolisme ou le sens de chaque chose; leur faisant produire de petits actes d'amour de Dieu, et on récitait une prière tous ensemble avant de se retirer. Le bonheur du Père était de venir nous surprendre dans l'exercice de ce ministère, d'assister quelquefois à nos petits entretiens et la joie rayonnait sur son front quand nous paraissions nous en tirer à peu près. Si les enfants étaient trop nombreux, nous les divisions en plusieurs groupes, et chaque section venait à son tour au Sépulcre; le conférencier et le surveillant intervertissaient alors leur rôle. Nous étions parfois bien las, mais toujours bien contents. » (39).

Cet apostolat du jeudi et des vacances était pour les futurs prêtres, un apprentissage : il était pour l'éducateur un moyen d'apprécier les candidats au sacerdoce : « Cette œuvre des petits enfants, disait-il à ses élèves, vous fournit une excellente occasion d'exercer votre zèle dans le silence et dans l'humilité, de faire l'apprentissage de votre mission d'apôtres, de votre ministère futur. A l'ouvrage on connaît l'ouvrier, c'est là que je connaîtrai votre zèle, votre dévouement, vos aptitudes. » (40).

*
**

Si on voulait présenter, d'une façon complète, la pédagogie évangélique telle que le P. Chevrier l'a puisée dans

(39) E. V., pp. 167-168.
(40) E. V., p. 167.

l'Evangile et l'a fait réaliser par ses enfants de l'école cléricale, il faudrait préciser davantage le rôle de l'éducateur et du disciple, il faudrait exposer sa méthode d'oraison toute orientée vers la transformation progressive de ses enfants en d'autres Christ, il faudrait parler de la vie de famille qu'il avait su établir au Prado et qui a laissé chez tous ses anciens un si profond souvenir. Ce que nous avons dit peut suffire pour caractériser la « manière » du P. Chevrier. Dans un sens, elle n'a rien d'original. C'est tout simplement l'Evangile. Mais la pratique réelle de l'Evangile n'est pas tellement chose ordinaire (41).

A. Ancel,
Supérieur des prêtres du Prado.

(41) On peut trouver des renseignements complémentaires sur la pédagogie évangélique dans le premier appendice de la *Pauvreté du prêtre*, p. 275 à 335, (Vitte, Lyon). Une étude assez complète sur la formation des petits séminaristes, d'après le Père Chevrier, est en préparation.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

Le bienheureux Grignion au Séminaire

Depuis le jour fleuri du printemps 1257 où Robert de Sorbon, confesseur de saint Louis, reçut de son souverain une maison de la rue Coupe-Gueule et y installa un collège pour loger seize pauvres maîtres ès arts aspirants au doctorat en théologie, le renom de la Sorbonne avait prodigieusement grandi. Dès le XIII^e^ siècle, attirés par la science de ses professeurs et par le bruit de ses controverses, des milliers d'étudiants, issus de tous les cantons d'Europe, sont venus chercher à son moulin leur subsistance intellectuelle. Près de l'illustre école et de sa chapelle corinthienne que Richelieu vient de rebâtir, sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève d'où l'on découvre les moulins de Montmartre et son couvent de Bénédictines (1), d'innombrables établissements ont surgi annexés aux couvents, entretenus par les diocèses et les paroisses, alimentés par des libéralités nobles et bourgeoises; riches et pauvres, ils fournissent le vivre et le couvert à cette jeunesse turbulente qui dévale chaque matin à travers les anciens chemins de vignes, bordés maintenant de pignons et de tourelles, encombrés d'enseignes, de tavernes et de boutiques, et qui mènent au cours de la docte Université.

Depuis l'abbaye de Sainte-Geneviève dont l'enclos joux

(1) Remplacé par l'église Saint-Pierre.

Saint-Etienne du Mont, la place de Fourcy et le carrefour sinistre où se donne encore l'estrapade, jusqu'à la place Maubert où logent les Carmes et à la rue Saint-Jacques d'où viennent les pèlerins de Compostelle, presque chaque maison a son collège : collège de l'Ave Maria, aristocratique collège de Navarre, collège de la Marche, collège Sainte-Barbe, collège de Reims et de Coquerel près de l'église Saint-Hilaire, collège des Lombards et collège de Beauvais qui occupent l'emplacement du clos Bruneau, collèges de Léman, de Laigle et de Marmoutier vers la rue Saint-Jacques, collège de Cluny, entre la Sorbonne et les Jacobins, collège d'Harcourt vers la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, collèges de Sées, de Bayeux, de Narbonne, d'Autun, le long de la rue de la Harpe qui conduit de la place (2) au pont Saint-Michel par Saint-André-des-Arts, collèges des Prémontrés et de Bourgogne le long du couvent et de la rue des Cordeliers qui se dirige vers Saint-Germain-des-Prés.

Dans la maison de Saint-Sulpice, que M. Olier a fondée, face à l'église dont il fut curé, on loge aussi des étudiants en Sorbonne, dont on perfectionne l'enseignement par des lectures, des répétitions et des conférences. Mais l'éminent disciple de saint Vincent de Paul et de Bérulle, préoccupé comme eux d'une réforme du clergé, a donné à son association un but précis : elle vise à la formation des prêtres, par un entraînement moral et religieux et par une initiation progressive à la liturgie, aux services du culte et au ministère paroissial. Ouvert depuis 1642, ce premier séminaire de France bénéficie déjà d'une haute réputation de sagesse et de vertu. C'est à cette source que Grignion de Montfort comptait se désaltérer. C'est à cette école d'apôtres que Mademoiselle de Montigny le destine, dès qu'elle a pris connaissance de sa vocation.

Réfugié dans son « petit trou d'écurie » le futur clerc fut nourri, nous dit-on, par la Providence, comme les oiseaux du ciel. Pourtant il fallut bien en sortir. Durant sa vie, il sera plusieurs fois tenté de s'abandonner ainsi aux charmes de la solitude érémitique. Mais chaque fois l'appel des pauvres âmes le tire au dehors.

(2) Aujourd'hui carrefour Médicis.

Ce n'est pas Saint-Sulpice qui va l'accueillir. Mademoiselle de Montigny a-t-elle jugé sa tenue trop excentrique pour plaire à cette compagnie policée; a-t-elle reculé, en présence de son dénuement, plus complet qu'elle ne l'avait supposé, devant la charge d'une pension trop onéreuse? Toujours est-il qu'en septembre 1693, le jeune Louis Grignion, contrevenant au destin tracé, entrait à la communauté de M. de la Barmondière. Organisée sur le modèle de sa grande aînée, elle en suivait les méthodes et en épousait l'esprit. Elle avait avec elle des relations de parente, mais de parente misérable. En même temps que d'instruction, son œuvre était de charité. Elle recevait des clercs indigents et les préparait à leurs fonctions ecclésiastiques moyennant une redevance fort modeste complétée par des services divers. Les cellules y étaient étroites et les rations assez maigres. Dans l'intervalle des cours de Sorbonne et des exercices de piété, les élèves s'employaient à la cuisine et au réfectoire, balayaient les parquets, sciaient le bois, soignaient les malades à l'infirmerie et couraient en ville faire les commissions de M. le Supérieur.

Cette existence besogneuse n'était pas pour déplaire à notre petit campagnard. Elle répondait à son besoin d'austérité. Il s'en accommodait d'autant mieux que les règlements de la maison s'accordaient à merveille avec ses aspirations et ses goûts. M. de la Barmondière, homme d'oraison, prévenu contre les dangers de la vie mondaine, avait choisi pour constant modèle à présenter à ses disciples la pauvreté et les humiliations de Notre-Seigneur Jésus-Christ durant les trente années de sa vie cachée qui le préparaient en secret à sa mission de Prêtre suprême. Il recommandait d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait sentir l'air du monde, de s'en éloigner par la mise, par la conversation et par les manières, en adoptant de préférence les actions qui passent pour les plus viles et les plus méprisables aux yeux du commun, de ne faire des visites qu'aussi rarement qu'il serait possible, de pratiquer la simplicité et la douceur, et grande dévotion enfin à la sainte Vierge Marie, honorée comme dame et maîtresse de la demeure.

Le jeune homme n'est pas seulement prêt à l'obéi

nce, il est disposé à renchérir sur la rigueur des comman-ements. Son directeur, qui a tout de suite reconnu en i une âme portée à la sainteté, est obligé d'intervenir our modérer cette fringale de tourments qui le hante; lui fait rompre le vœu de silence qu'il s'est imposé pen-nt les récréations, mais il n'a pas vu la haire et la disci-ine que Louis Grignion tient cachées sous son matelas our ne pas céder à l'ostentation du sacrifice.

D'ailleurs, tout se conjugue pour aggraver les difficultés rdinaires de la maison. On aborde alors les années les us sombres du règne de Louis XIV. Les guerres inces-ntes, avec leur cortège de réquisitions, de surtaxes et de llages, ont mis les campagnes aux abois. Les éléments en sont mêlés. La récolte de 1692, nettement déficitaire, été suivie d'une autre plus lamentable encore. Fénelon, ns une remontrance au Roi Soleil l'avertit que ses peu-es meurent de faim; il lui montre les terres à l'abandon, s villes et les campagnes dépeuplées, la France entière reille à un grand hôpital désolé et sans provisions. Le rrible hiver qui suit l'arrivée de Louis Grignion à Paris chaîne une épouvantable famine. Le pain noir lui-même ent à manquer dans la capitale. Dans les collèges, on nourrit d'un peu de bouillon d'herbes. Les gens hes, à court d'aumônes, barricadent leurs demeures pour pas entendre les cris des bandes faméliques qui les siègent. Le printemps lui-même ajoute à la désolation r une sécheresse générale contre laquelle on tente de ter en promenant en grande procession, le 27 mai 1694, châsse de sainte Geneviève.

Dans ces conjonctures désastreuses, pour soulager ses marades plus fragiles, Louis Grignion, mêlé à la horde s va-nu-pieds, va faire la queue à l'entrée des hôpitaux ourables, aux Convalescents de la rue du Bac ou aux urables de la rue de Sèvres, dans les couvents et les reaux de bienfaisance, ou à ces Bouillons qui distri-nt de la viande et des vêtements aux pauvres honteux. se présente aussi, avec trois de ses condisciples, pour r veiller les morts de la paroisse, au profit de la com-nauté. C'est une terrible épreuve de fatigue qu'il ne sent pas à atténuer. Elle témoigne d'une résistance sique incroyable et d'une surhumaine volonté. Trois ou

quatre fois par semaine, au cours de ces nuits lugubr
il ne s'accorde que deux heures de sommeil, partageant
reste entre la lecture spirituelle et l'oraison, qu'il f
toujours à genoux, mains jointes et le corps immobi
Il refuse même la modeste collation qu'on a l'habitu
d'offrir aux gardiens pour soutenir leurs forces épuisées.

Ce tête-à-tête avec la mort, ce colloque farouche av
l'éternité, c'est une occupation digne de lui, un entret
à sa taille. Entre les yeux creux du cadavre et le reg
du voyant, il a dû s'établir un échange singulier d'int
rogations solennelles. L'un et l'autre s'affrontent et
mesurent, celui qui devine dans le silence de son co
celui qui derrière la porte entend maintenant résonner
parole imprescriptible; finalement ils se comprennent
se rejoignent dans la même adorable vérité. Louis Grign
ne redoute pas ces conversations funèbres. Il y puise
salubres leçons qui le fortifient à jamais contre la frivo
des hommes. Un de ses compagnons rapporte qu'il se p
sait à découvrir la face des cadavres pour y contem
à nu l'envers de nos vanités.

.....

Le naïf M. Blain, son condisciple, situe assez bien
gnion de Montfort par rapport aux normes de la so
bourgeoise. Il l'a vu reconduire un pauvre homme,
peau bas, avec toutes les marques de la déférence. I
est tout interdit. Le visiteur, avoue-t-il, lui avait
« peu de chose » et sa personne ne semblait pas ap
tant d'honneur. Comment faire comprendre à cet ho
de bonne compagnie que l'honneur ne se mesure pa
rang et à la richesse; comment expliquer à ce Phi
si ménager des conventions sociales, que l'Evangil
rien à voir avec les bienséances?

.....

Les camarades de Louis-Marie, quoique de cond
plus relevées que ceux de Rennes (bon nombre d
eux deviendront des prêtres honorables) ne sont
exempts de ces accès de bassesse qui secouent parfo
multitudes. Lorsque certains d'entre eux, dans la co
récréation, se plaisent à le souffleter, à le frapper à
de gaules d'osier par dérision pour ses pénitences,
sont pas là des jeux innocents. Je discerne dans leu

nades l'obscure jalousie qui pousse les foules à l'immo-
ation des élites. Je crois entendre un écho des cris du
Prétoire et la ruée des bourreaux contre le Christ aux
outrages.

Grignion de Montfort ne se prend pas pour le Christ.
Mais comme il ne cesse de penser à son grand modèle et
le se comparer à lui, il juge que les tourments qui lui
viennent d'autrui, ceux que par surcroît il s'impose, ne
eront jamais à la hauteur de ses fautes et ne compen-
eront pas son indignité. Il ne résiste pas aux méchants,
parce que son Maître lui a dit de tendre l'autre joue, et
ussi parce qu'il voit dans les souffrances toujours méri-
ées une libération et un rachat. L'assurance d'être tou-
ours en retard sur sa dette, il la formule avec une sainte
nodestie, dans ses lettres à l'oncle de Vizeule : « Que Dieu
'entre point en jugement avec moi, écrit-il, car je ne fais
oint de profit de ses grâces; je ne fais que l'offenser
ous les jours ».

On remarque beaucoup ses « absences » mais on se con-
nte d'en sourire, sans se demander ce qu'il en fait. Un
mi l'ayant conduit chez un religieux d'importance, futur
rélat, l'étrange visiteur est resté muet, les yeux à terre.
ui nous en dira les raisons? Peut-être le douillet chanoine,
algré son lustre, n'avait-il rien à communiquer à son
umble confrère qui valût la peine de le déranger de son
raison. Grignion l'a jugé implicitement. Il a pris congé
ns bouger de sa compagnie inutile. Il s'est évadé par le
dans.

Lorsqu'il arrive en Sorbonne, dans la salle des confé-
nces, il a coutume de s'agenouiller et de se mettre en
ière, sans prendre garde aux quolibets : c'est sa prépa-
tion au travail; il se maintient ainsi à un niveau au-
uel les paroles des docteurs seront obligées de monter.

. . . . . .

Au milieu des affronts et des amertumes, il ne se départ
s d'une quiétude invulnérable. Il sent partout la mor-
re du péché — le sien et celui des autres — mais
connaît le remède, qui se trouve dans le sacrifice, tou-
urs à notre portée. Il goûte ainsi, dès cette terre, un sen-
ment qui ressemble aux douleurs du Purgatoire, trans-
urées en joie par l'espérance.

Sa confiance est si sereine dans le secours assuré d
la Providence qu'elle semble à certains moments force
sa sollicitude. On raconte qu'ayant besoin d'un vêtemen
neuf et ne possédant que trente sols, il envoya son voisi
de cellule chez le tailleur muni de cette somme dérisoire
« Allez, dit-il au jeune garçon qui se récriait, ne vou
mettez pas en peine, et si le marchand veut vous vendr
le vêtement plus cher, adressez-vous à la Providence »
Ainsi fut fait. Et comme l'obéissant commissionnaire s'e
revenait au logis, congédié par le marchand qui demanda
deux pistoles et qui le prenait pour un mystificateur,
rencontra notre futur thaumaturge qui l'accueillit en sou
riant : « Voyez, lui dit-il, durant que vous étiez à prie
Dieu, une personne m'a fait don de ces deux pistoles
Retournez, je vous prie, et cette fois, on vous remettr
l'habit ».

Quand on observe la vie extérieure du bienheureux, o
est frappé par un certain caractère extraordinaire des évé
nements qui la composent. Ils ont presque toujours l'ai
d'avoir été disposés à son intention, soit qu'ils lui apporten
l'aide matérielle dont il a besoin, soit qu'ils sollicitent
point nommé sa démarche. Tantôt une pauvresse l'abord
et lui conte ses misères : il lui faut trente sols pour
tirer d'embarras, et c'est justement la somme qu'il a dan
sa poche. Tantôt c'est un prêtre indigent qui se présent
à lui au moment précis où il vient de recevoir de sa mèr
la soutane qu'il va lui donner. La fréquence de ces occa
sions ne permet pas de les attribuer au hasard. Si elle
semblent ainsi servies à propos, si bien emboîtées qu'elle
rendent pour ainsi dire lisible le canevas de son destin
n'est-ce pas à dire que les âmes prédestinées jouissen
d'un instinct supérieur qui les dirige et d'une force q
attire à elles les objets mêmes de leur sanctification?

D'avoir solidement établi son centre de gravité lui co
fère une stabilité imperturbable. Derrière toutes les co
jonctures il reconnaît la main de Dieu; il sait de scien
assurée que le dessein qui la guide est toujours misér
cordieux; même quand il ne discerne pas le but imm
diat il connaît la raison suprême qui n'est jamais aut
que l'amour.

Le 18 septembre 1694, M. de la Barmondière est enle

à ses obligés par une mort foudroyante. L'émotion est considérable. On le révère et on le pleure comme un saint. On réclame des reliques. Tout son troupeau désemparé sent planer sur lui les malheurs que sa présence semblait conjurer. Seul, Louis-Marie, pourtant plus menacé que quiconque par l'avenir, ne se trouble pas, et beaucoup de ses compagnons s'en indignent. L'un d'eux, plus clairvoyant que les autres, le désigne par ce mot profond : « Monsieur Grignion, vous êtes un grand saint ou un grand ingrat ». De vrai, une telle attitude ne peut s'expliquer que par des qualités extrêmes. Se trompant sur les apparences, on pourra supposer chez Grignion les pires noirceurs, on ne pourra jamais l'accuser de tiédeur et de médiocrité.

Pour lui, très simplement, il s'avoue dans cette lettre : « Monsieur et très cher oncle, M. de la Barmondière, mon directeur et supérieur, est mort et fut inhumé dimanche dernier avec le regret de toute la paroisse de Saint-Sulpice et de tous ceux qui l'ont connu. Il a vécu en saint et il est mort de même. C'est lui qui a fondé le séminaire où je suis et qui m'y a reçu pour rien et m'a fait tant de bien. Je ne sais pas encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou si j'en sortirai. Quoi qu'il arrive, je ne m'en embarrasse pas. J'ai un Père dans les cieux qui ne manque jamais; il m'a conduit ici et m'y a conservé jusqu'à présent; il le fera encore avec ses miséricordes ordinaires... »

La Providence, répondant à ses vœux secrets, l'achemine par les voies douloureuses qu'il a désormais choisies. La mort de leur directeur disperse les étudiants de M. de la Barmondière. Les plus fortunés vont grossir les rangs des élèves de Saint-Sulpice. Grignion de Montfort qui ne dispose d'aucun moyen est entraîné à descendre d'une marche l'escalier de la chère humilité. Il trouve asile dans la pension de M. Boucher, sise au collège Montaigu, sur le chemin qui va de Sainte-Geneviève à Saint-Etienne des Grès. On la nomme « communauté des Robertins, ou des Pauvres Ecoliers ». Les études et les directions y sont excellentes. Mais la misère y est extrême. Les pauvres clercs y sont astreints aux besognes les plus obsédantes. La nourriture de rebut qu'ils préparent eux-mêmes : viande de des grands jours, plat de navets ou riz à l'eau des jours ordinaires, ne parvient pas à les soutenir.

Louis-Marie, miné par la fatigue, les privations, le austérités, tombe gravement malade. Une nouvelle étape l conduit à l'Hôtel-Dieu. On y est soigné avec zèle par le sœurs de Saint-Augustin; on y reçoit les visites des bonne Dames de la Charité, dont la règle, établie par saint Vin cent de Paul, prescrit d'agrémenter le menu des pauvre malades et « de les consoler et esjouir doucement ». Tout à l'honneur « d'être dans la maison de Dieu », i semble indifférent à ses cruelles souffrances. Pourtant, so état est alarmant. La saignée, brutalement pratiquée, l mène aux portes de la mort. On prépare un linceul pou l'ensevelir. Mais, averti par un pressentiment, le mor bond annonce sa guérison prochaine. Dieu le forge et l reforge avec amour pour les prochaines batailles. Le voil à nouveau brandi, vaillant et clair comme une épée.

***

Sortant des courants imprévus, Louis-Marie, à ce poi de son histoire, se trouve entraîné vers le lieu même qu s'était d'abord assigné pour retraite. Un vent favorab le pousse tout à coup jusqu'au port de Saint-Sulpice, qu jugeait inaccessible et dont il s'était cru définitivemen écarté. En dépit de l'effacement du jeune homme, célèbre maison pensait à lui. Elle le suivait des yeux p le truchement de M. Bauyn. C'était un homme, dit-o plein de vertu et qui pratiquait la mortification jusqu un degré héroïque. A diverses reprises, M. de la Ba mondière lui avait confié la conscience de son élève il se trouvait être, en outre, de concert avec M. Brenis directeur du Petit Séminaire. Ayant remarqué les pr cieuses qualités du jeune clerc, il souhaitait l'avoir po disciple. Il s'en ouvrit à l'une de ses pénitent Mme d'Allègre, celle-là même dont Saint-Simon a esquis le portrait et qu'il a montrée, ivre de la lecture des Pèr du désert, allant seule « de son pied » chercher la Th baïde tandis qu'on la cherchait à Paris. Cette dévote p banale consentit à reporter sur la tête de son proté la pension maintenant inemployée dont elle dotait l'é blissement de M. de la Barmondière. M. Bauyn, d'au part, y fit ajouter, toujours à l'insu de l'intéressé, le bé

re d'une chapellenie de Notre-Dame, fondée et desservie l'église paroissiale de Saint-Julien de Concelles, à deux ues de Nantes. Par le concours de tant de volontés ssemblées, Louis Grignion se trouva inopinément pour- des 300 livres annuelles exigées pour l'inscription au tit Séminaire de Saint-Sulpice.

L'enseignement y était le même qu'au Grand Séminaire, tribué par les mêmes méthodes, dans un esprit identique, sous la surveillance générale de M. Tronson, successeur M. Olier. Mais les bâtiments et la clientèle étaient plus destes. Louis Grignion y bénéficia d'un régime très ouci. Dispensé des servitudes ménagères, il put se livrer s complètement à sa préparation spirituelle. Les confé- ces et les répétitions de M. Brenier remplacèrent avan- eusement pour lui les cours de l'Université qu'il put ndonner, ne briguant pas des diplômes trop onéreux ur sa bourse et inutiles à son futur apostolat. D'ailleurs, rédit de la Sorbonne subissait à ce moment même une aine éclipse. La science de ses Maîtres portait mal un auditoire trop nombreux et habitué à l'indiscipline : routine des cahiers dictés ôtait aux séances leur ani- tion ; enfin, s'il faut en croire le témoignage de Fénelon, octrine de la maison commençait à être sérieusement rée par le jansénisme.

Saint-Sulpice, le règlement comportait, en dehors exercices scolaires, l'attribution à chaque étudiant iverses fonctions administratives. M. Brenier confia ouveau venu deux emplois qui lui convenaient à mer- e, parce qu'ils favorisaient la dévotion toute particu- qu'il avait vouée à la sainte Vierge. Il le chargea l'entretien de l'autel de Marie dans l'église de Saint- lice et le nomma bibliothécaire de la communauté. là, de toute évidence, qu'il s'est familiarisé avec la e des Pères et qu'il a meublé sa mémoire de leurs ons. Il y épuisa, dit-il, tous les ouvrages qui traitaient ulte marial. Parmi eux figuraient sans doute en bonne les livres de Bérulle et de l'école de l'Oratoire, ceux ourgoing, de Condren, de Surin, de M. Olier, *la Voie Croix* et *le Saint-Esclavage de l'Admirable Mère* de de M. Boudon, dont il semble avoir fait depuis lors ourriture habituelle. Un projet de son adolescence,

éclos à Rennes sur les bancs des Jésuites et qui ne
jamais quitté, prend une forme nouvelle, encore provisoi
il fonde parmi ses condisciples, avec approbation de
supérieur, une Société de l'Esclavage de la Très Sa
Vierge.

Un penchant aussi nettement affirmé ne manqua pas
faire impression sur M. Brenier qui l'encouragea
d'autres moyens. Chaque samedi, depuis plus de
siècles, les étudiants de tous les collèges envoyaien
Notre-Dame une délégation pour prier la vierge M
M. Brenier restait fidèle à cette coutume et Louis
gnion fut l'un des deux ou trois élèves qu'il choisit
l'accompagner. Cette cérémonie l'enchantait. Passé
Seine sur le Petit Pont bordé de boutiques, on longea
marché aux fruits et aux vol illes, ce jour-là en pl
animation, pour déboucher, à travers le désordre
ruelles, des maisons basses, des vingt petites églises d
Cité, sur le parvis étroit où s'entassaient les échopes
marchands de cierges et de médailles. Le jeune hor
ne pénétrait jamais sans émotion sous le grand portail
dominent la galerie des rois et la rose flamboyante
assistait, le cœur chantant, aux offices somptueux,
ruisselants d'encens, tout rutilants de chanoines.
dans la chapelle dédiée à sa Patronne, il allait vén
ses saintes reliques : un pan de son voile, quelques gou
de son lait, qu'on gardait pieusement serrées dans une
d'argent massif.

Un autre pèlerinage, plus merveilleux encore, l'atti
C'était celui que faisait à Chartres, une fois l'an, la
munauté, en souvenir de M. Olier qui pour la prem
fois l'accomplit après l'achèvement de son séminaire
1699, Grignion de Montfort fut désigné pour cette
sion avec l'un de ses condisciples. Ce long voyage à
cette détente au grand air, après six ans de claustr
citadine, ravivait en lui un instinct profond qu'il t
du celte et du campagnard. Notre-Dame de Paris
pour avoir été construite sur l'emplacement d'une
vieille église dédiée à la Vierge. La cathédrale de Char
plus ancienne encore, recèle dans sa crypte « la V
noire qui doit enfanter », à qui les druides, héritiers
mêmes d'une tradition jamais rompue, rendaient déj

ystérieux hommage. Au fil de la route droite, parcourue
te fois sous la brûlure de l'été, avant de voir s'élever
-dessus des blés « la flèche inimitable », notre marcheur
ise des groupes de faucheurs et ne peut se retenir d'aller
ux. Plus qu'à Paris avec les commerçants et les valets,
e sent ici de plain-pied avec la population rurale. Il
rde les passants sans contrainte, cause avec eux de
s travaux, partage familièrement leur repas sur le
sant d'un talus, à l'ombre d'un arbre, près d'une fon-
e, et quand les pauvres gens, par habitude, psalmo-
nt leur plainte éternelle, l'esprit d'amour fait monter
s lèvres les paroles qui compatissent et qui rassurent.
entretiens improvisés, jaillis du cœur en présence de
ie, il en a vu les effets, il a compris que c'était là les
profitables des sermons.

es cellules du séminaire, il a élu par vocation la moins
ortable. Elle n'a point de feu, même au plus rude de
er. Pourtant notre ascète ne jugeant pas sa pénitence
rigoureuse, invente de curieuses mortifications. Il
fuse tout vêtement chaud et imagine de couper la
ge de ses bas pour imiter François d'Assis. A l'aide
travail intense de méditation et de lectures, fortifié
es retraites annuelles qu'il va faire à l'ancienne lépro-
de Saint-Lazare, chez les prêtres de la Mission, il se
re à l'ordination dont il franchit les degrés successifs
venu prêtre, il célèbre au cours du mois de juin 1700
emière messe dans la chapelle bien-aimée où depuis
ans il va chaque jour converser avec la madone.

si mûrissait, dans les longues heures de recueillement,
it de la vie intérieure. Fort judicieusement, la Com-
nté de Saint-Sulpice, soucieuse de donner aux futurs
s qu'elle recevait la formation complète qui convient
r ministère, associait à l'action des livres et de la
la pratique des œuvres extérieures et cette science
mportement des âmes qui ne s'acquiert que par le
t des choses et par l'expérience des réalités hu-
s. Grignion de Montfort enseigna le catéchisme aux
s de la paroisse. Malgré les progrès accomplis par
er, c'était encore la plus pauvre et la plus dégradée
capitale. On y rencontrait à chaque pas le spec-
e la licence et de l'impiété. La rue de Tournon est

alors le lieu de prédilection des dueillistes, sourds aux édits du cardinal. Toute proche, de l'autre côté de la rue des Aveugles et de celle du Petit-Bourbon, se tient la foire Saint-Germain dont le singulier voisinage empoisonne les abords du sanctuaire. Peu d'années auparavant, on signale des vendeurs d'amulettes et de talismans jusqu'à la porte de l'église. A l'intérieur de l'enceinte on trouve des farceurs et des joueurs de marionnettes, des montreurs d'animaux sauvages, des boutiques de changeurs, de regrattiers, de barbiers et de tavernicrs. On y mène grand bruit. On y boit beaucoup de vin et de cervoise.

Le libertinage de la foire ne sévit que deux fois par an, à la Chandeleur et aux Rameaux; le scandale du Pont-Neuf est en permanence. C'est le plus beau pont de Paris et sa promenade la plus populaire. Portant, à la pointe de la Cité, sur la place Dauphine qui a remplacé la treille du Roi, il franchit la Seine en deux enjambées et découvre de ses parapets le plus somptueux panorama de la capitale, du pont Royal au collège des Nations, de la Sainte-Chapelle aux galeries du nouveau Louvre et des Tuileries. Son pittoresque séduit les amoureux d'art et ses attractions allèchent la curiosité des badauds. Leur troupe naïve s'accroche aux étalages en plein air où l'on débite la poudre d'orvietan, les onguents et les élixirs de longue vie, bayes devant les tréteaux bariolés où opèrent les arracheurs de dents au son de la vielle et du rebec. La Fontaine, il n'y a guère de temps, y venait admirer les tours du singe Fagotin : Molière y rencontrait Jodelet et Scaramouche habillé de noir et pinceur de guitare, dont il reçut, dit-on, sa première leçon de comédie.

La liesse populaire ne va pas sans quelques écarts. Le vulgaire, quand il folâtre et s'esbaudit, ne met guère de choix ni de frein dans ses divertissements. Il passe sans s'en apercevoir de la saine gaîté à la bassesse crapuleuse et accueille tous les plaisirs avec la même indulgence. Il n'en est pas de même de l'homme de Dieu, instruit des commandements du Seigneur et qui a pris, pour ainsi dire, à sa charge, le salut de ses créatures. Dans le boniment du bateleur, le couplet graveleux et la gravure obscène qu'on distribue, il discerne l'appât qui caresse et déchaîne en nous la bête endormie. Il pense aux âmes

oisives, si imprudemment ouvertes à la corruption, à cette mort qui, dit Jérémie, entre par nos fenêtres.

Comme le dompteur dans le cirque, il tombe dans cette foule en folie. Du trottoir, il interpelle l'imposteur, couvre sa voix et les rires de l'assistance qui, d'abord interloquée, s'attache à sa parole de flamme. Le prodige qui devait se renouveler si souvent, s'accomplit. La foule est prompte aux revirements. Criblée par ses invectives qui pénètrent comme des flèches au vif des consciences, elle chancelle, oscille et finalement s'écarte et se disperse, tandis que le victorieux, sous le regard du charlatan ébahi déchire les livres impurs et les chansons blasphématoires.

Ailleurs, des jeunes gens échauffés s'apprêtent à vider eur querelle à la pointe de l'épée. Grignion se précipite. Il lève contre les armes de mort son crucifix, arme d'amour. Il adjure les adversaires de sauver leur âme, en danger de péché mortel. Les forcenés s'apaisent, remettent la lame au fourreau, se réconcilient. L'un d'eux, plus tard, se fera prêtre, en souvenir de cette journée.

Dès ce moment, nous sentons cet athlète de Dieu en pleine possession de sa puissance et décidé à en user avec la dernière énergie. Il y a deux faces dans son caractère, nullement contradictoires. Livré à la vie intérieure, il plonge facilement jusqu'à l'extase mystique. Aux prises avec le monde ennemi, il se sent l'audace d'un combattant. Autant il verse de douceur et d'onction sur les pauvres, les innocents, les repentis, autant sa violence s'emporte contre le mal. Jamais il ne plie ni ne se résigne. Il ne baisse pas les yeux, il regarde l'agresseur en face et lui fait front. Il donnera plus tard cette consigne à ses disciples de ne jamais tolérer qu'on fasse offense devant eux, à la morale du Christ. De Jésus et de Marie il s'est fait le chevalier servant, l'homme-lige, il porte au tournoi leur blason et leur couleurs et ne reculera pas d'un pouce dans la guerre sainte (3).

Raymond CHRISTOFLOUR.

(3) Ce texte a été extrait d'un livre qui paraitra prochainement la Colombe, éditions du Vieux Colombier.

Sainte Catherine de Sienne et l'amour du prochain

Plus un sentiment est profond, plus il est personnel. Un grand amour, parce qu'il prend toutes les puissances de l'âme, a un caractère incommunicable. Les visages des hommes sont moins différents que leurs âmes et leur manière d'aimer. La charité *répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* étouffe moins la personnalité qu'elle n'en fait éclater les richesses les plus intimes et les originalités les plus neuves. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir la vie des saints, à condition pourtant de la regarder du dedans. C'est le même amour qui tourmente Antoine le Grand dans son désert ou Jean de la Croix dans sa cellule et qui anime Vincent de Paul au service des pauvres; C'est le même amour qui emmure la recluse et fait errer Benoît Labre comme un vagabond; c'est le même amour qui inspire les délicatesses de Gertrude et les folies de François d'Assise. La charité deviendra pour Jeanne d'Arc amour de sa patrie et dévouement à son roi comme elle s'était faite en Pierre Célestin abdication des plus hautes fonctions au service de l'Eglise.

Etudier cette variété dans l'unité est la vraie manière d'envisager le mystère de l'Eglise, puisque cette Eglise n'est pas autre chose que cette unique Charité se réfractant dans la multitude des âmes et les sanctifiant pour former le corps mystique du Seigneur; ce pourrait être aussi pour nous une lumière et une joie en nous faisant découvrir cette action de l'Esprit qui opère tout en tous.

A ce point de vue, sainte Catherine de Sienne offre un ntérêt tout particulier tant à cause de son exception- nelle personnalité que de sa prodigieuse mission dans la chrétienté. Encore se bornera-t-on à n'envisager en elle que sa charité sous la forme d'amour du prochain. On e sait en effet, l'amour fraternel est un élément essentiel de cette vertu de charité qui nous fait aimer Dieu pour ui-même et le prochain pour Dieu. Inutile de revenir à-dessus : la chose a été trop souvent répétée au cours de ces études.

La plupart des mystiques n'ont guère parlé du prochain et souvent même, quand ils font mention de lui, c'est pour l'écarter. En se l'appropriant, l'auteur de l'Imitation a vulgarisé la pensée du Sage païen « revenant moins homme de son contact avec les hommes »; mais une telle formule ne peut-elle être facilement prise dans un sens plus misanthropique que chrétien? Le grand Docteur mystique a des maximes admirables comme celles-ci : « Ne donnez rien aux créatures si vous voulez garder la face de Dieu présente, claire et pure en votre âme... » (1). « Vivez comme si Dieu et votre âme étaient tout seuls au monde; votre cœur n'en sera arrêté par aucune chose humaine (2). » Le saint guide son disciple vers les sommets du pur amour et il ne veut pas qu'il en détourne les yeux, mais il serait faux de les interpréter dans un sens absolu. Toute la vie de saint Jean de la Croix si dévoué aux siens, si tendre pour ses frères et si délicat avec ses fils spirituels protesterait contre une telle falsification, mais il n'en reste pas moins vrai qu'on pourrait affirmer avec la même vérité la nécessité de porter le fardeau de ses frères, de s'en soucier, de les aimer et de les servir pour pouvoir atteindre Dieu : le saint le proclamera fortement lui-même dans cette recommandation : « A l'endroit de toutes les personnes, ayez le même amour, ayez le même oubli » (3).

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, messagère de la charité à notre temps insistera avec profondeur et délicatesse

(1) Saint Jean de La Croix, *Avis et Maximes*, 103.
(2) Ibid. (Ed. Dom Chevallier), 265.
(3) Ibid., 8.

sur l'amour du prochain elle se prononcera pour les âmes souffrantes : pour ne rechercher qu'elle pour plus vite et souvent mourir les armes à la main mais les occasions qu'elle aura d'exercer la charité sous sa forme suprême de service du prochain resteront bornées par les limites étroites d'une vie de religieuse cloîtrée.

Sainte Catherine de Sienne au contraire, a le même désir de Dieu la même connaissance de ses exigences mais pour elle le contact avec Dieu n'achève un tourment de la douleur : elle l'attend à la racine de la vie surnaturelle y descend : s'allume au sein des âmes et leur apporte à la possession face à face de son Dieu mais en même temps elle rêve de « construire avec son sang une pierre de la sainte Église » Elle a le sens de l'Amour miséricordieux et elle se livre à lui pour qu'il se répande par elle mais en même temps elle a des occasions magnifiques de servir l'Église et d'évangéliser des âmes pécheresses. Enfin vivant dans un temps où la réforme de l'Église est d'une urgente nécessité et où le schisme étend ses ravages elle sent jusqu'au fond de l'âme le rôle et les besoins de l'Église Ce sont là les traits essentiels qui présente en elle l'amour du prochain

Le prochain est entré dans la vie de Catherine par l'ordre exprès de son Maître. La chose est assez connue mais elle est trop importante ne pas être rappelée Brusquement après trois années de silence de réclusion et d'extase le Maître remonte sa servante à la vie parmi les siens : « Voici l'heure du dîner les gens de la maison vont aller à table va avec eux tu reviendras ensuite vers moi ». A ces mots Catherine bouleversée d'éclater en sanglots et de donner l'ordre insensé « Laissez-moi faire ô ma très douce fille reprend le Maître c'est ainsi qu'il te faut accomplir toute justice et permettre à ma grâce de porter ses fruits non seulement en toi mais dans les autres. Je n'ai nullement l'intention de te séparer de moi d'aucune façon mais je veux me servir de l'amour du prochain pour t'unir plus fortement à moi. Tu sais qu'il est double mon précepte d'amour : amour de moi amour du prochain ; dans ce double précepte sont contenus je l'atteste, la loi et les prophètes. Je veux que tu accomplisses la justice de ces deux préceptes que tu marches

on pas avec un seul pied mais avec les deux, que tu aies eux ailes pour voler au ciel » (4).

Pour peu qu'on prenne la peine d'y réfléchir, cette ène que nous rapporte le bienheureux Raymond de apoue, confident de la sainte, nous révèle la plupart des nits qu'aura l'amour du prochain en l'âme de Catherine. e qui frappe d'abord, c'est son caractère de nécessité; tertiaire quitte à contre cœur sa chère solitude, mais est dans la logique de l'amour. L'amour du prochain rme avec l'amour de Dieu comme la mystérieuse paire ailes qui, du même élan, porte l'âme vers son Dieu. De fait, le service du prochain devient le moyen d'une us étroite union avec Dieu. Jamais on insistera assez r ces paroles quand on voudra pénétrer la doctrine therinienne : « Je veux me servir de l'amour du pro- ain pour m'unir plus fortement à toi ».

Il est à remarquer aussi qu'est nettement indiquée la rme apostolique que prendra chez la sainte Catherine n amour du prochain. Sa vocation est toute différente e celle de Louise de Marillac ou d'un saint Jean de ieu. Mais si, dès ce premier jour, les horizons les plus rges sont ouverts, si les réconciliations de cités, le retour Rome et les missions d'Eglise sont à prévoir, il est à uligner que ce sont là comme les dimensions visibles la charité qui presse intérieurement l'âme de la sainte : charité trouvera ces tâches qui l'exprimeront comme chef-d'œuvre incarne le génie de l'artiste, Il y a conti- uité entre ce geste si banal de la jeune fille « s'asseyant à table de famille » et les missions diplomatiques, les omphes et les entreprises héroïques de sa vie publique; y a continuité entre les regrets qui l'arrachent à sa cel- le et les grandes immolations qui épuiseront sa vie jusqu'à la dernière goutte » au service de l'Eglise. De s jours où sévit trop souvent « l'hérésie des œuvres », fiction que ne vivifie pas la charité et où se construisent ans l'abstrait les plans les plus vastes pour le salut du nde, il est à souligner que le Maître divin a voulu un

(4) Bbx Raymond de Capoue, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, Hugueny, p. 124.

point d'appui réel et tout humain à son action miraculeusement spirituelle...

Pour aujourd'hui Catherine « s'est mise à table » et le divin dont elle est toute chargée va bientôt exploser : sa vie redevenue normale va répandre la miséricorde dont elle est toute pleine. Les pauvres et les malades sont là les premiers; leurs misères matérielles se laissent plus facilement approcher, bien plus, elles mendient un secours. La sainte Siennoise s'y dépense sans compter; mais en soulageant les corps, elle atteint les âmes. De grandes grâces extraordinaires dont elle est alors favorisée approfondissent sa charité et lui donnent, si l'on peut dire, de voir les êtres avec les yeux de Dieu. « Père, disait-elle au Frère Raymond, si vous aviez vu la beauté de l'âme raisonnable, je ne doute pas que, pour le salut d'une seule âme, vous ne soyez prêt à subir cent fois la mort corporelle si c'était possible. Rien dans ce monde n'est comparable à cette beauté » (5).

Bientôt, sa réputation se répandant et la mentalité du Moyen-Age s'y prêtant, la mission de la Tertiaire va devenir nettement spirituelle et apostolique. Les préoccupations d'ordre politique ou ecclésiastique n'y changeront rien; partout et toujours Catherine pense aux âmes, se préoccupe du drame des consciences. Près des malheureux qu'on supplicie et qui blasphèment, elle s'affole à la vue du gouffre infernal qui va les engloutir; elle ne « veut » pas qu'il en soit ainsi et sa prière se fait impérative : « Io voglio ». A la cour d'Avignon, elle détourne son visage d'une grande dame, suffoquée « par l'odeur du péché ». Au cours de tel de ses voyages, les pécheurs accourent littéralement à elle et les confesseurs qui la suivent n'en peuvent plus tant les pénitents les donnent l'assaut. A quoi bon insister, toute la vie de sainte Catherine est émaillée de ces récits de conversion et de ce sens des âmes.

Pourtant, le plus extraordinaire dans l'activité charitable de sainte Catherine de Sienne, c'est son rôle politique et sa mission d'Eglise. A ce point de vue, elle est absolument

(5) Ibid., p. 163.

nique parmi les saints et parmi les mystiques. Ce n'est as le lieu de redire ici sa carrière diplomatique et son nfluence politique parmi les cités italiennes, ni même de appeler son influence dans le retour du Saint Père à Rome et surtout son action quand éclate le grand schisme 'Occident qui se répand violent et menaçant comme un ncendie de forêt. Ce qu'il nous faut voir maintenant, 'est l'âme qui anime tout cela, ou, si l'on veut, la doctrine qui formule cet esprit.

Sainte Catherine est une mystique, une grande mystique, c'est-à-dire que rien ne l'intéresse hors du point le vue de Dieu et de l'union avec lui. Selon la promesse livine, le prochain n'est entré dans sa vie que comme moyen d'union avec son Dieu et comme occasion de répondre à son amour : « Dieu nous demande de l'aimer comme il nous a aimés lui-même, d'un amour pur; mais si nous ne pouvons pas le lui donner à lui, comment feronsnous ce qu'il nous demande? Voici : nous userons du moyen qu'il nous a donné pour l'aimer librement et sans aucune considération de notre avantage : je veux dire, nous serons utiles non pas à lui, puisque nous ne le pouvons, mais à notre prochain » (6). Elle dit encore : « C'est par le moyen du prochain que nous devons aimer Dieu et que nous montrerons que nous l'aimons » (7). Elle finira par trouver cette formule qui éclate dans le dialogue où, l'on s'en souvient, c'est Dieu qui parle : « Le prochain avec moi c'est une seule et même chose » (8).

A cette lumière, tout progrès dans la charité se manifestera par un progrès d'amour fraternel. Plus on aime Dieu et plus on s'attache à ce qui lui tient tant à cœur : « La loi de l'amour, dit-elle, est d'aimer celui qu'on aime » (9). « Le cœur, une fois rempli de l'amour et du désir de Dieu, s'élargit pour aimer le prochain avec une

(6) *Les plus belles lettres de sainte Catherine de Sienne*, tr. P.-H. Michel, p. 14.
(7) Sainte Catherine de Sienne, *Lettres*, tr. Cartier, III, 384.
(8) Sainte Catherine de Sienne, *Dialogue*, I, 26.
(9) Gallarati Scotti, *Les plus belles pages de sainte Catherine de Sienne*, p. 7.

charité fraternelle et non pas par amour propre. » (10). Aussi bien, quand l'âme deviendra parfaite, quand, selon l'admirable définition recueillie des lèvres divines, elle sera devenue « un autre lui-même par union d'amour », il s'en suivra, par une nécessité inéluctable, qu'elle aimera ce que Dieu aime et comme il l'aime : à l'exemple du Christ, assise à la table de la très sainte Croix, elle se nourrira du salut des âmes (11).

Jusqu'ici, le fond de la doctrine est assez connu parmi les chrétiens; l'accent seul est personnel et encore malgré sa ferveur reste-t-il au-dessous de la grande affirmation : *Mon commandement est que vous vous aimiez comme moi-même je vous ai aimés.* Mais il y a certains aspects qui semblent uniques dans la grande et si riche tradition des mystiques : c'est le sens de la solidarité humaine : « Qu'il le veuille ou non l'homme est lié à son semblable. S'il se détache par un sentiment opposé à la charité il lui reste lié par la nécessité » (12). Les âmes sont encore plus profondément liées que les corps et l corps mystique les resserre plus étroitement que les conditions sociales : « Chaque créature raisonnable a sa vigne immédiatement attenante à celle du prochain. L'une et l'autre sont tellement conjointes, que nul ne peut se faire du bien ou se nuire à soi-même qu'en même temps il ne fasse du bien ou ne nuise au prochain. Tous ensemble vous ne formez qu'une vigne universelle, qui est la société des chrétiens unie à la vigne du corps mystique de l'Eglise dont vous tirez la vie » (13). La sainte étudie longuement et avec une complaisance visible comment toute vertu et tout vice s'exercent à l'égard du prochain (14). Cette remarque nous introduit directement dans ce qu'il y a sans doute de plus personnel en l'amour fraternel de sainte Catherine de Sienne, son sens de l'Eglise.

Sainte Catherine de Sienne est la passionnée de l'Eglise; ce n'est pas par hasard qu'elle partage avec saint Pierre le

(10) *Lettres*, I, 324.
(11) *Dialogue*, II, 203.
(12) *Dialogue*, II, 219.
(13) *Dialogue*, I, 83.
(14) *Dialogue*, I, ch. 5.

patronage de la Ville éternelle. Elle sait que ce prochain tant aimé ne peut vivre et grandir que dans le corps mystique. Malgré le caractère fastidieux de trop nombreuses citations, ne vaut-il pas mieux pourtant lui céder la parole? Pour connaître la pensée de quelqu'un, le mieux n'est-il pas de l'écouter parler? Toute la lettre serait à citer, la sainte s'y montre — parlant d'elle à la troisième personne sous un anonymat facile à percer — accablée de l'amour de Dieu, désireuse de lui rendre amour pour amour par le moyen du prochain : « Elle cherchait en quel jardin et sur quelle table elle pouvait se satisfaire. Alors Notre Sauveur lui apparut et lui dit : Ma fille bien aimée, c'est dans le jardin de mon épouse et sur la table de la très sainte Croix que tu peux le faire, par tes peines, par l'angoisse du désir, par les veilles, les prières, et par d'actifs et persévérants efforts. Apprends que tu ne peux rien désirer pour le salut des âmes que tu ne le désires pour la sainte Eglise, car elle est le corps universel de tous ceux qui participent à la lumière de la sainte foi, et nul ne peut avoir la vie s'il n'est soumis à mon Epouse... Maintenant, je te le dis, je veux que tu ressentes un désir et une faim particulière, et que tu sois prête, s'il le faut, à donner ta vie pour le corps mystique de la sainte Eglise, pour la réforme de mon Epouse, car de cette réforme dépend le bien du monde entier » (15). C'est le lumineux secret qui éclairera toute la vie de Catherine et lui donne son nom et son éclat parmi les siens : elle porte le reflet de la gloire de celui qui a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle.

Pour comprendre les caractères de l'amour du prochain en notre sainte, il ne suffit pas, comme nous venons de l'esquisser, d'étudier les perspectives dans lesquelles il se meut; il faut encore voir la forme qu'il prend en elle. Un mot pourrait l'exprimer : la miséricorde, mais la miséricorde spirituelle. Ce qui tourmente Catherine, ce qui la tue, c'est la pensée des âmes qui se perdent, c'est la détresse du monde. Aussi bien l'expression qui revient sans cesse sur ses lèvres est celle de « salut des âmes »;

(15) *Lettres*, IT, 39.

son souci est d'obtenir de Dieu « miséricorde ». Elle parlera assez peu des nuances et des délicatesses de l'amour fraternel, du support, de la compréhension nécessaire. Ces détails retiennent peu son attention, elle ne connaît pas les analyses concrètes d'un saint François de Sales ou d'une sainte Thérèse de Lisieux; elle se meut habituellement dans une autre lumière.

De ce fait, il y a une double raison. D'abord sainte Catherine dépend totalement des plus hautes lumières de la foi. Ses oraisons n'envisagent guère que les mystères révélés, elle revient sans se lasser jamais aux thèmes de la chute et de la rédemption, c'est le drame qui se continue dans le monde et elle a conscience de la coopération qu'elle doit apporter.

Ensuite, elle est constamment en contact avec le péché; c'est pour elle la douloureuse réalité dont elle expérimente les ravages et dont une lumière d'en-haut lui donne un sens suraigu. A la lecture du Dialogue, certains s'étonnent sans doute que les péchés du monde puissent tenir tant de place et être en une lumière si crue dans ces entretiens sublimes entre le Très-Haut et sa confidente de choix. On repense alors aux voix de notre Jeanne d'Arc; pour attiser ses désirs, Dieu lui parle de la grande pitié qu'il y a au royaume des âmes et il lui montre la lèpre qui défigure le visage de l'Epouse. Cette détresse du monde, cette corruption de l'Eglise et cet envahissement du péché l'atteignent en plein cœur; c'est vraiment sa douleur personnelle, elle ne peut en parler avec cette impassibilité qu'ont ceux pour qui les âmes et le péché sont des réalités abstraites ou lointaines.

A de telles lumières, rien d'étonnant à ce que cet amour qui veut être rédempteur avec le Christ ne soit un amour de sang. Sainte Catherine le dit souvent et elle ne se lasse pas de parler de cette « table de la Croix » où il faut s'asseoir pour se nourrir des âmes. Elle poursuit sa métaphore avec une insistance qui nous gêne un peu et nous montre l'âme broyant amertumes et fatigues pour préparer cette nourriture. Elle conclut enfin : « Ceux-là courent avec ardeur dans la voie du Christ crucifié; ils suivent sa doctrine et rien ne peut ralentir leur course ni les injures ni les persécutions, ni les plaisirs que l

monde leur offre ou qu'il voudrait leur donner. Ils passent par-dessus tout cela avec une force inébranlable, une persévérance que rien ne trouble, le cœur tout transformé par la charité, goûtant et savourant cette nourriture du salut des âmes, prêts à tout supporter pour elle. Voilà qui prouve à n'en pouvoir douter que l'âme aime son Dieu à la perfection et sans aucun intérêt » (16). Aux maux du monde « il y a un remède, ce sont les serviteurs de Dieu s'ils ont assez de zèle pour lui faire violence par leurs larmes et l'enchaîner par les liens de leur désir » (17). La chose lui paraît si naturelle qu'elle écrira tout simplement à l'un de ses correspondants : « Je désire tellement voir grandir en vous cette faim du salut des âmes, que de cette faim vous mourriez » (18). Plus d'ailleurs que ces paroles, la vie de Catherine porte ce caractère d'effort et d'immolation. Son tourment intérieur l'avait rendue « comme une morte se traînant vers saint Pierre » et il tirera de son cœur jusqu'à la dernière goutte de vie. On peut dire d'elle qu'elle aima son prochain jusqu'à en mourir : « Si je meurs maintenant, disait-elle, sachez, mes très chers fils, que j'ai donné ma vie pour la sainte Eglise » (19).

Enfin, pour ne pas laisser trop inachevée cette étude, il faut remarquer que cet amour du prochain, parce qu'il se place dans la plus haute lumière de Dieu, sait devenir fraternité et amitié spirituelle. La sainte était pour ses disciples la « Dolce Mamma », ce nom suffit à dire la tendresse profonde et l'efficacité de son dévouement. Elle veut qu'un grand amour unisse sa famille, mais elle n'y veut rien de naturel ou d'égoïste : cette préoccupation fait le sujet de bon nombre de ses lettres; elle a peur d'être l'objet d'un attachement qui ne serait pas tout pour Dieu et elle redoute les infiltrations malfaisantes qui peuvent décimenter l'union. Une de ses dernières recommandations sera cette forme de fraternité en une mission et un idéal communs : « Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous, votre amour sera ma gloire » (20).

(16) *Dialogue*, I, 260.
(17) *Dialogue*, I, 63.
(18) Op. cit., *Les plus belles pages*, p. 7.
(19) Op. cit., *Vie...*, p. 401.
(20) Ibid., p. 401.

Au moment de conclure cet article, est-il besoin de dire qu'il reste fort au-dessous de l'idéal proposé. L'amour du prochain en sainte Catherine de Sienne reste après des siècles un des plus beaux joyaux de l'Eglise, du moins aurait-on atteint son but si le lecteur allait s'abreuver à la source car il y trouverait de l'eau vive puisqu'un jour le Christ avait fait à la sainte don de son propre cœur.

fr. J.-M. PERRIN, O.P.

A propos de la formation des Séminaristes

Vers un Séminaire paroissial?

Autrefois la formation des futurs prêtres était laissée au soin immédiat des évêques, des doyens ou des curés. Cette formation, trop expérimentale, montra bien des lacunes auxquelles remédia précisément l'institution des séminaires. Mais ceux-ci ne risquent-ils pas maintenant de donner une formation trop coupée de la vie réelle du prêtre dans sa paroisse? La jonction organique du séminaire avec une paroisse ne serait-elle pas le remède à ce double risque?

Un directeur de séminaire nous communique à ce propos cette note :

Je pense au retour à la tradition première des séminaires qui serait la fusion du séminaire et d'une paroisse (au moins une). Non pas la juxtaposition (le séminaire chargé d'une paroisse), mais le séminaire et une ou deux paroisses ne formant qu'un seul organisme où tout est fonction l'un de l'autre. Le clergé de la paroisse c'est tout le séminaire. Le séminaire est chargé de la paroisse, tel est le principe. Bien des détails ne peuvent être précisés que par l'expérience de plusieurs années. On peut « imaginer » cependant quelques-unes de ces précisions.

Le curé de la paroisse serait un directeur du séminaire (peut-être chargé de la pastorale). Il aurait un vicaire ou deux qui le déchargeraient, dans la mesure nécessaire, des fonctions paroissiales. Chaque directeur pourrait avoir une fonction dans la paroisse, au moins celle de confesser les veilles de grande fête; le professeur de liturgie veillerait aux cérémonies, un autre dirigerait les catéchismes, le patro...

Les élèves de dernière année (en faisant peut-être leurs « repasses ») iraient exercer leurs fonctions en paroisse : cohabition assidue avec le *curé* qui les *forme* (ce sera une de ses fonctions essentielles) *à la collaboration* : initiation aux mouvements d'A. C., à la marche d'une section. Toutes les fonctions possibles du prêtre seraient remplies dans la paroisse avant de recevoir des ordres, et l'on redonnerait un sens réel et efficace à la parole de l'évêque qui demande l'avis des fidèles sur l'ordination de leurs prêtres. Tous seraient sacristains, chantres, lecteurs, prédicateurs, catéchistes, apprendraient les cérémonies à l'occasion de sacrements à donner, la visite des pauvres et malades, initiation très surnaturelle à la portée même des jeunes... Et tout se ferait sous la surveillance d'un maître. Encore que catéchismes et patronages occuperaient un assez grand nombre de séminaristes, on sauvegardera ainsi la nécessité du travail intellectuel et du recueillement dans le séminaire, car non seulement la part prise aux œuvres sera commandée par la situation du *séminariste dans la hiérarchie cléricale*, mais tout autre apostolat qui ne sera pas ainsi dirigé surveillé et apprécié, sera interdit dans les autres paroisses de la ville. Car ceci s'est révélé un mal.

Ce qu'il faut comprendre, c'est à quel point la présence d la paroisse, sa vie, ses joies, ses misères, les insuccès, la participation de tous à cette vie au moins par la lecture spirituelle du Supérieur et les entretiens du curé de la paroiss changeraient l'atmosphère du séminaire — et si l'on repren une à une les critiques faites ici ou là au séminaire, on verr que toutes y trouvent un élément de réponse, depuis les étud négligées jusqu'à la piété poussée hors de la vie, et jusqu'a insuffisances reprochées aux directeurs : ceux-ci ne pourrai plus donner un enseignement trop séparé de la vie — et cepe dant, la science sacerdotale loin d'être méprisée se trouver bien plus appréciée et exigée, car il est bien entendu que travail intellectuel et le recueillement du séminaire ne doive

pas souffrir de cette liaison avec une paroisse, mais au contraire en tirer une raison d'être plus profonde.

Bien entendu cette paroisse ne serait pas coupée des autres. Mais elle devrait être la paroisse modèle (comme dans les écoles d'agriculture, il y a des fermes modèles) — où le jeune prêtre aimerait à revenir comme à son premier poste — où il serait assuré de trouver des renseignements et conseils compétents — et où il en apporterait lui-même bientôt.

***

Nous sommes heureux de publier le rapport des diacres d'un séminaire qui semble frayer la voie dans ce sens. Ce n'est pas encore la paroisse, mais déjà les séminaristes ont une activité apostolique dans le quartier que dessert leur chapelle. Après avoir décrit très exactement l'état religieux de leur « paroisse », les diacres s'expriment ainsi :

« Le quartier Saint-L... n'est ni une paroisse, ni une chapelle de secours. La chapelle Saint-L... n'a pas primitivement été ouverte pour assurer la vie religieuse du quartier. Il s'agissait tout simplement d'établir des contacts entre le séminaire, imposante et moderne construction dotée de vastes jardins, et les gens de ce quartier qui est une enclave ouvrière et prolétaire isolée dans une grande paroisse de commerçants, d'ouvriers et de petits bourgeois. Les habitants de ces six rues forment un groupe d'environ neuf cents personnes réparties sur deux cent trente familles.

Les activités actuelles dans le quartier.

« L'administration est confiée, sous le contrôle d'un directeur du séminaire, à un diacre qui visite à domicile, ce qui ne se faisait pas avant la guerre.

« Un tiers des habitants le reçoivent avec sympathie et joie. L'accueil chez les autres est toujours correct et personne ne refuse une conversation. Les contacts avec les militants communistes se révèlent instructifs. Le diacre compte avoir fini de visiter ses paroissiens à la fin d'avril (au moment où il devra passer ses fonctions à son successeur).

« Il organise le culte dans l'enceinte du séminaire dans une

chapelle réservée aux gens du quartier. Un prêtre se tient à leur disposition pour les confessions. Des livrets de traduction de la messe sont distribués. Durant la messe, un sermon est fait par un séminariste de quatrième année de théologie. Ce sermon est donné le jeudi précédent, au cours de prédication. Les critiques des confrères sont exprimées librement et serrent le texte de très près. Mais nous sommes encore incapables de remanier nos sermons d'après les critiques de fond.

Les catéchismes occupent deux diacres. L'un pour neuf garçons de douze à quatorze ans dont certains ont « peut-être » déjà communié et qui *acceptent* de se préparer à la communion solennelle. L'autre pour sept filles de même âge. Les enfants viennent au catéchisme « parce que cela leur plaît ». Les parents ne secondent nullement les catéchistes. Ils laissent en général leurs enfants tout à fait libres. Ceux-ci croient en général que l'Eglise « c'est pour les riches ». On constate donc qu'ils sont nettement en retard par rapport à l'ensemble des enfants de la région qui font leur communion solennelle entre dix et onze ans. Il faut ajouter qu'une quinzaine d'enfants fréquentent les catéchismes de la grande paroisse, à l'âge régulier. Deux abbés s'occupent du patronage. On compte actuellement une trentaine de garçons qui viennent jouer le jeudi, entrer en contact avec les deux abbés, recevoir l'enseignement religieux par un film sur la vie de Jésus. Les séminaristes ont été frappés de l'attrait prodigieux qu'exerce sur les âmes d'enfants la découverte (car c'est pour eux une découverte) de la vie de Jésus. Ces garçons sont groupés par rues de façon à maintenir leur groupement en bandes durant la semaine, si possible.

Le gros problème est le rattachement à leur paroisse canonique avec laquelle ils n'ont aucun lien. Car pendant les grandes vacances, le séminaire est dispersé. Ce problème sera sans doute mis au point cette année avec les vicaires, mais nous n'entrevoyons pas maintenant la solution.

Ce qui semble atteindre le plus les adultes, ce sont les activités paraliturgiques où l'élément religieux s'appuie fortement sur la vie des familles.

En 1945, la fête des mères a obtenu un succès marqué à cause du lien mis entre l'exercice religieux et la vie concrète familiale. De même la veillée des morts du 1er novembre

amené une assistance relativement plus nombreuse parce que les parents venaient écouter leurs enfants chanter et prier et que des tracts avaient présenté cette veillée comme une prise de contact avec les morts du quartier. La fête de Noël attira les habitants parce que l'humain fut mêlé étroitement à l'élément religieux.

Actuellement, pour les vingt-cinq femmes qui assistent régulièrement à la messe, cette messe se présente comme une réintégration de leur vie religieuse au centre de leurs activités courantes.

Comme nous avons affaire à un quartier sans tradition et sans fêtes de quartier, perdu dans une grande ville, nous essayons de découvrir leur vie de quartier et d'y introduire comme centre d'intérêt effectif la vie religieuse. Pour cela, il faudra découvrir les points d'accrochage. Mais ces deux cent trente familles constituent une masse inorganique. C'est pour cette raison que la création d'une cellule « Mouvement Populaire des Familles » est envisagée actuellement, afin de lier les habitants entre eux et de créer une communauté religieuse. Une collecte pour les vieux ménages pauvres faite par un militant du quartier a rencontré la sympathie générale.

Telle qu'elle vient d'être esquissée, notre action nous pose un problème : le quartier Saint-L... est-il et sera-t-il une paroisse?

Les enfants fréquentant les catéchismes ne représentent qu'une partie très réduite de l'enfance dans le quartier : un dixième. Les sept dixièmes de ceux qui restent ne fréquentent pas les catéchismes des grandes paroisses. Donc ils ne sont pas atteints ni par la grande paroisse, ni par notre groupe de catéchisme. Leur christianisation, même si on tient compte de l'augmentation possible dans le recrutement des enfants, ne se fera que par une christianisation de leurs familles. Nous avons découvert la nécessité de baser l'action religieuse sur la cellule familiale. Mais, pratiquement, tout reste à faire. De même les enfants touchés par le patronage ne représentent pas un quart des effectifs. La conquête des trois quarts qui restent par un groupement de l'enfance nécessite une organisation que la situation actuelle ne peut fournir. Comment assurer la stabilité à un groupe d'enfants démunis de directives pendant trois mois consécutifs (grandes vacances) et dix jours après Noël, dix jours après Pâques?

D'autre part, ces mêmes enfants devenus apprentis ou jeunes ouvriers ne se trouvent pas orientés vers les sections d'action catholique puisque dans la mesure où ils ont fréquenté la vie religieuse au séminaire, ils ont été coupés de la grande paroisse.

Pour les adultes, les problèmes sont encore plus complexes. D'abord, un jeune abbé, diacre, ne peut avoir sur les ménages l'influence suffisante pour amener une transformation et un retour au christianisme. Des adultes, même chrétiens, et à plus forte raison des gens mariés, vivant sans pratique religieuse, ne confieront pas le secret de leur vie à de jeunes abbés.

Voilà où nous mène la trop rapide enquête entreprise sur le quartier Saint-L... Elle nous permet de mesurer les efforts déployés et les tâches qu'il reste encore à remplir. La solution se trouve-t-elle dans la création d'une véritable paroisse confiée au séminaire? Le problème semble se dégager lui-même des remarques qui précèdent, pour incomplètes qu'elles soient. S'il s'agit de donner aux séminaristes diacres une idée des tâches qu'ils auront à aborder, quand ils seront vicaires, l'organisation actuelle suffit : elle nous a menés au pied du mur et nous a fait toucher du doigt le plafond. N'y a-t-il pas à faire davantage? Mais alors il sera difficile de faire tenir ensemble les programmes d'études théologiques et les activités multiples d'un travail paroissial authentique, à moins d'un remaniement des programmes ou d'un allongement des temps de formation au séminaire.

Quoi qu'il arrive, pour nous les bénéfices acquis sont les suivants :

1° Notre cours de prédication prend vie parce que le sermon des jeudis n'est plus un exercice factice, mais la mise au point en commun de l'enseignement réel du dimanche suivant;

2° Les visites à domicile du diacre responsable renseignent avec exactitude sur les obstacles que représentent pour la vie religieuse un quartier d'allure communiste, la vie en taudis, la crise du logement et l'indifférence religieuse; alors qu'en général nous serons dans un an au milieu de paroisses organisées et pourvues d'œuvres, ici, nous touchons un milieu paganisé et sans la moindre tradition chrétienne. C'est un

invitation à ne pas oublier la masse quand nous serons absorbés par l'administration des œuvres;

3° Le peu de succès rencontré par les manifestations religieuses (à peine dix hommes pour neuf cents habitants) nous a fait comprendre qu'au-dessus et avant la préparation extérieure, il y a l'action de l'Esprit-Saint;

4° Les catéchismes et le patronage permettent à ceux qui en ont la charge de saisir le total abandon où se trouvent les enfants du milieu populaire, dépourvus de toute éducation religieuse, le danger qui les menace (déjà à douze ans ils sont convaincus que la religion n'est pas pour leur monde), l'urgence d'une formation chrétienne pour ces déshérités, les obstacles qui freinent toute action religieuse (la famille n'est plus chrétienne et tous les cadres ont disparu);

5° Enfin et surtout, le travail en commun nous met en contact les uns avec les autres et crée entre les diacres ces échanges d'âme à âme, qui sont ce qu'il y a de moins exprimable dans les fruits du travail pour ce quartier, et pourtant ce qu'il y a de plus fécond, semble-t-il, pour notre formation sacerdotale.

L'Église est missionnaire

Prêchez l'évangile
à toute la création.
Mc. 16, 15.

Ce sont des événements récents qui nous engagent à rappeler cette doctrine.

On nous apprenait dernièrement que la Chine a été soustraite au régime des pays de mission. Qu'est-ce que cela signifie?

Canoniquement, cela veut dire que les vicaires ou préfets apostoliques de Chine vont être remplacés par les évêques des nouveaux diocèses érigés par le Saint Siège. Mais cette disposition juridique est elle-même le signe de quelque chose de plus profond. Après avoir dispensé à la Chine des missionnaires et prédicateurs étrangers, après avoir soutenu et conduit l'Eglise de Chine pendant des siècles, le Saint Siège estime que cette Eglise est assez nombreuse et assez fervente pour se conduire elle-même, aidée des prêtres étrangers dont elle dispose encore, et continuer elle-même sa mission intérieure. Ainsi se prolonge l'assomption par l'Eglise de toute l'humanité pour la faire devenir Epouse du Christ, et Corps du Christ. Les richesses de grâces que l'Epouse du Christ apporte à cette portion nouvelle de l'humanité consacrent les valeurs culturelles religieuses, que Dieu y a créées ou suscitées pour les faire aboutir un jour à ce terme auquel elles étaient aussi prédestinées. Bien que tout fût déjà contenu en notre Tête, Jésus Christ, les chrétiens de Chine ajoutent ce qui manquait encore au Christ, en son Corps qui est l'Eglise. La figure de l'Eglise — *circumdata varietate* — nous apparaît plus riche et plus féconde.

La nomination des Cardinaux des nouvelles Eglises comporte
re signification analogue. Comme toute communauté vivante
rme elle-même ses propres élites, le saint Père tint à faire
ticiper les nouvelles églises orientales, non seulement
leur propre gouvernement, mais aussi à celui de l'Eglise
iverselle.

Nos frères de l'Eglise orthodoxe ont poussé plus loin l'éman-
ation des Eglises de leurs pays de mission. Les 40.000 fi-
es que depuis 1861 ils ont convertis au Japon ont aujour-
hui une Bible et une Liturgie en japonais. Privilège enviable!
clare le P. de Régis (1); les Eglises d'Orient peuvent ainsi
lapter pleinement à la langue et aux mœurs des pays évan-
isés. Mais les missionnaires de ces pays ne sont pas unis
Rome. Alors, s'ils le deviennent un jour, faudra-t-il « leur
oser, à eux et à leurs ouailles, d'embrasser le rite latin,
nsidéré comme seul vraiment catholique? »

Certainement pas », répond le P. de Régis, rappelant ainsi,
licitement, l'enseignement formel de nos derniers papes :
n XIII, Benoît XV, Pie XI et Pie XII, qui interdisent de
sférer au rite latin des chrétiens de rites orientaux, dans
s missions (2). Le P. de Régis poursuit en disant : « Ne
rait-on aller plus loin et envisager comme possible, dès
ntenant, la propagation de la foi catholique sous une
me qui ne serait pas nécessairement latine? Des prêtres
ntaux unis à Rome, par exemple, ne pourraient-ils, tout
si bien que leurs frères d'Occident, fonder des missions en
ême-Orient ou en Afrique? Nous ne pensons pas qu'il
t voir en cette supposition une impiété ou une inconve-
nce. Nous la considérons, bien au contraire, comme étant
la ligne authentique de l'Eglise universelle, qui proclame
alité de tous les rites et donc, n'entend pas réserver à un
le privilège ou le devoir du zèle missionnaire ». L'Eglise
pays n'atteint sa majorité que lorsque, possédant sa hié-
chie propre, elle est devenue elle-même, à son tour, mission-
. Et qui nous assurera que dans le courant de paganisation
envahit certains pays occidentaux à notre époque, nous

(1) *Avec nous ou contre nous ?* dans MISSIONNAIRES, Déc. 1945.
(2) Le rite catholique syro-malabar offrirait un précédent
ssant dans le cas de conversion de ces Japonais ortho-

n'aurons pas besoin un jour d'être évangélisés par les Orie
taux? Si inouï qu'il paraisse, le fait ne serait pas nouvea
Tant de diocèses — Hippone, Carthage, l'Egypte, la Syri
la Cappadoce, etc. —, si vivants autrefois, sont redevenus,
sont parfois encore, des pays de mission.

Ce n'est pas tout.

Après le magnifique souffle de foi qui souleva le zèle apo
tolique de tant de chrétiens et de chrétiennes de France q
partirent au cours du siècle dernier évangéliser les pays loi
tains, c'est aujourd'hui vers l'intérieur de notre pays que
tourne la flamme missionnaire. Et l'un et l'autre mouvemen
manifestent toutes les dimensions de la foi qui demeure da
l'Eglise de France. Sans nommer ces groupes qui, un p
partout et sous diverses étiquettes, cherchent encore leurs stru
tures et leurs méthodes, nous voudrions apporter le témoigna
de quelques faits.

Dans la banlieue de nos grandes villes ou dans certains qua
tiers ouvriers, ou même dans certains bourgs de campagn
déchristianisés, un ou plusieurs groupes de fidèles se sont ir
tallés, entièrement donnés à la cause de l'Eglise dans le qu
tier. Ici, par exemple, c'est un groupe de trois jeunes fill
quatre au maximum, vivant dans un très pauvre logeme
ouvrier. Venues des milieux de la J. O. C. ou de la bourgeois
elles n'ont d'autre lien entre elles que celui de la foi, de
charité fraternelle et de l'ardeur apostolique. Riches ou pa
vres, elles ont tout donné pour vivre ensemble en chrétienn
comme des ouvrières, au milieu des ouvriers et des ouvriè
du quartier. Chaque matin, deux — ou trois — vont à l'usine
font les huit heures de travail, dans des conditions parf
extrêmement dures, mais partageant intégralement, et s
chercher de ménagements, la vie du milieu. La dernière
restée dans le petit logement de la communauté, qui n
paraît même pas une, et prépare les repas, s'occupe des so
du ménage. La porte de l'appartement reste toujours ouve
jour et nuit, même lorsqu'il n'y a personne. Et ainsi, pe
peu, la petite communauté des « trois » attire à elle, par
chaude amitié, toute simple, les gens du quartier. Une pe
communauté d'amis, puis de catéchumènes, enfin de chréti
va bientôt cristalliser autour de ce premier noyau très vi
de jeunes chrétiennes missionnaires. Un prêtre, puis un at
viendront s'installer tout près et former la petite communi

cerdotale. Ils instruiront les premiers catéchumènes, feront
s premières communions. Voici que l'Eglise, peu à peu, a
is pied dans le quartier. Elle ne l'a pas contraint à changer
n visage, à monter d'abord vers elle, mais, comme le Christ
n Epoux, elle a pris la forme humaine que connaissent ces
mmes, elle est descendue vers eux et quelques-uns au moins
t, par elle, reçu le Christ.

Sans doute, la paroisse paraît encore bien étrangère à cette
mière communauté chrétienne. Mais ne forçons pas les
pes. Il y a aujourd'hui encore trop d'éléments, bien secon-
res et souvent étrangers à la pure tradition de l'Eglise, qui
ssent — ou qui n'unissent pas — les fidèles de cette pa-
se : une certaine fortune, ou, ce qui est pire, l'apparence
la fortune, une mentalité et des habitudes de vie bour-
ises, la prédication, le manque de simplicité ou le luxe
ndiloquent de l'ornementation, la manière de présenter le
e qui n'est pas entièrement biblique ou traditionnelle. Il
dra que, peu à peu, la communauté paroissiale se défasse
out ce masque qui lui cache son vrai visage. Il faudra aussi
la communauté ouvrière reçoive une foi plus étendue et
profonde et une vraie charité. Car l'Eglise ne veut pas
e chose pour réunir ses enfants que l'unité de leur foi et
ur charité, exprimée extérieurement mais d'une façon très
, sans mélange de cultures ou de mentalités qui lui soient
ngères, dans l'unité des mêmes sacrements de la foi, d'une
e adoration et d'un même culte. Alors les deux commu-
és s'appelleront l'une l'autre et la communauté ouvrière
une aide, une sorte de tête de pont de la paroisse en quar-
ouvrier.

Enfin, un dernier fait : Nous apprenons la création en cer-
immeubles de « chrétientés de maison ». Dans un des
tements, un foyer a pris l'initiative de réunions pério-
s. Qui ne voit ici encore le secours que peuvent apporter
paroisse, débordée par sa population, ces foyers mission-
d'avant-garde?

Concluons : la vie de l'Eglise se signale par sa ferveur mis-
aire. Il faut que tous, hiérarchie et fidèles, soient mission-
, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur. La mission
e suscite des missionnaires d'une autre vocation qui s'en
à l'étranger porter la Parole vivante de Dieu. Et inver-

sement, la mission externe, en stimulant les âmes généreu
fait à son tour de nouveaux appels à la mission.

La mission n'est pas une qualité accidentelle de l'Egl
Elle fait partie de sa vocation, de sa condition terrestre.
assure la perpétuité de la prédication à tous les païens, q
soient étrangers ou qu'ils soient du pays, qu'ils soient anc
« fidèles » ou qu'ils soient simplement les enfants, m
baptisés, auxquels il faut présenter la Parole de Dieu afi
les éduquer peu à peu dans la foi et de les rendre capa
d'accéder personnellement aux sacrements de la foi.

La mission n'est pas non plus la tâche de quelques-
seulement, le luxe d'une vocation exceptionnelle. Tous
chrétiens sont appelés à y participer, bien que de façon
verse : les prédicateurs par l'enseignement, à temps et à co
temps de la Parole de Dieu; les contemplatifs par la pr
et la pénitence aux intentions missionnaires de l'Eglise;
même par la fondation, en pays de mission, de foyers cont
platifs; ceux qui se sont donnés aux œuvres de miséricorde t
porelle, par l'exemple d'une vie sainte, toute consacrée au
gneur dans ses membres; les parents par l'instruction
l'éducation chrétiennes de leurs enfants; tous les laïcs pa
témoignage de leur foi dans leur état.

L'Eglise est missionnaire. Une Eglise qui renoncerait à
mission serait condamnée à mourir avant même le temps d'
génération.

A.-M. Henry, O.

A travers les revues

« Un athéisme pieux? »

Dans la NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE (Nov.-Déc. 45), le de Coninck, S. J., nous rapporte quelques *conversations* 2.500 prêtres internés au camp de Dachau. Leur première station fut l'anti-intellectualisme de notre génération : Notre civilisation vit toute entière de produits fabriqués série... Dans le monde des idées, elle vit aussi du produit riqué d'usage courant sans caractère personnel ». Elle vit slogans et les prêtres, qui sont de leur époque, sont gagnés cet esprit :

> Le nombre des penseurs personnels est-il très considérable parmi les prêtres terrassés chaque soir après toutes les réunions qu'ils ont présidées ? Où sont-ils ceux qui aiment à se retirer dans la solitude et le silence pour réfléchir, soit sur les données de leur expérience personnelle, soit sur leurs lectures ? Beaucoup d'activité extérieure, beaucoup d'initiatives de toutes sortes..., mais bien peu qui aient la conviction intime, pratique, que l'essentiel pour un apôtre moderne est d'être uni solidement à Dieu.

la vient-il aussi du peu de goût que l'on garde pour la logie apprise autrefois?

Nous avions, dans les conférences faites aux prêtres, le double résultat : d'une part un bouleversement presque scandalisé : « On ne nous a jamais dit une chose pareille au séminaire », d'autre part, un joyeux étonnement, une sorte d'impression de délivrance d'une angoisse : « Ah, si c'est cela !... ».

Il faudrait, continue l'auteur, sortir les prêtres de la hantise de toucher les 20.000 ou 30.000 fidèles de leur paroisse!

> Les milliers ne sont pas à toucher chez vous, par vous. Mais vous avez comme tâche d'allumer dans les esprits et dans les cœurs de vos fidèles une flamme telle, qu'ils aillent *in omnem terram* présenter le Christ. C'est ainsi que la hiérarchie et les laïcs rendent l'Eglise féconde.

Le *P. Humbert*, O. P., fait des remarques analogues dans la MAISON-DIEU, n. 5, p. 123 (*La vie liturgique dans les camps de concentration*).

La même carence de pensée et de vie contemplative est constatée par le *P. de Ménasce* (REVUE DE THÉOLOGIE MISSIONNAIRE, 4e cahier, 1945) et par le *P. Daniélou* (Bull. du CERCLE SAINT-JEAN-BAPTISTE, Fév. 46).

> Il y a eu des missionnaires, remarquait le P. de Menasce, qui se sont lassés de se considérer comme des porteurs de valeurs supérieures; prenant conscience des valeurs religieuses des peuples qu'ils évangélisaient, ils en sont venus peu à peu à évacuer la notion de prédication chrétienne. Danger donc de ne plus connaître la véritable transcendance de sa foi.
>
> Danger aussi de mettre tellement l'accent sur les préparations culturelles et l'ensemble des techniques humaines des pays orientaux que l'aspect de la prédication de l'Evangile dans sa nudité passe au second plan. Tout le bagage de technique et d'invention nécessaire en sous-main pour servir de moyens, d'instruments, finit souvent par alourdir l'esprit, par l'empâter, par absorber le missionnaire au point qu'il ne discerne plus la véritable hiérarchie des valeurs. Nous ne visons pas l'activisme, mais aussi un certain pragmatisme dans la théorie même.

N'est-ce pas encore le même mal que dénonce un article de RÉFORME reproduit en partie par LES CAHIERS DU CLERGÉ RURAL (Nov.-Déc. 45) à propos des cérémonies d'enterrements de nos églises. L'article est intitulé : *Supplique pour les vivants.*

> Est-il présomptueux de demander aux prêtres de la principale Eglise de France de ne pas officier seulement pour le défunt et pour les catholiques convaincus, mais de songer à tous ceux qui remplissent peut-être occasionnellement leur église ?
>
> Aussi longtemps que les hommes mourront, les prêtres et les pasteurs pourront toujours annoncer aux foules la résurrection du Christ. Qu'ils ne laissent pas les cœurs brisés pleurer en vain : qu'un service funèbre ne ressemble jamais à l'ensevelissement d'un mort par des morts : mais qu'on annonce avec liberté la bonne nouvelle à ceux qui pleurent.

Ce même besoin de compréhension d'une part, d'enseignement vrai d'autre part, transparaît dans les belles revendications de *B. Loison* pour la *concélébration* (MAISON-DIEU, n. 5).

La négligence avec laquelle trop souvent les ministres les plus zélés pour le Royaume enseignent la Parole de Dieu, cette ignorance généralisée des fidèles, aboutissent à un affaiblissement de la foi, qui n'est même plus la foi. C'est presque cet *athéisme pieux* dont nous parle *N. Vakar*, à propos des chrétiens (protestants) d'Amérique (CAHIERS DE LA NOUVELLE ÉPOQUE, 1945, n. 2). L'auteur fait d'abord un tableau idyllique de la vie chrétienne en Amérique :

> Nulle part ailleurs l'Eglise ne joue un rôle culturel aussi important. Les sectes américaines incarnent la conscience morale du pays. La vie spirituelle d'une ville moyenne est concentrée autour de deux ou trois paroisses et le pasteur et sa femme constituent le centre de l'activité intellectuelle et sociale de la cité. Même dans les villes aussi importantes et apparemment aussi impies que New-York, Chicago, San Francisco, les journaux du lundi donnent des comptes rendus détaillés des sermons prononcés la veille.

Mais d'où vient cette impression qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans cet état très chrétien? Mme *Seabury* a établi un questionnaire d'enquête afin de contrôler le niveau de connaissance et la profondeur de la conscience chrétienne de la jeunesse universitaire. Voici quelques réponses : A la question posée : Qu'estimez-vous essentiel dans l'enseignement de Jésus, un tiers répondit : Les dix Commandements; d'autres : l'importance de la personne humaine. A la question : Quel est le but que poursuit l'Eglise, certains répondirent : L'Eglise relève le niveau social de la communauté; d'autres : L'Eglise m'est nécessaire car je suis inspirée par la musique, la beauté, la paix, etc...

Dans une conférence, Mme S. évoqua les paroles que Gandhi lui adressa un jour : « Vous autres chrétiens, vous me révoltez. Vous avez en votre possession un document chargé de dynamite d'une telle puissance qu'il suffirait à bouleverser de fond en comble toute la civillisation moderne et vous n'y voyez qu'une belle œuvre littéraire ». Des étudiants l'accostèrent pour la prier de les aider à trouver où était la dynamite...

Sans vouloir généraliser, ne pouvons-nous pas dire que « l'athéisme pieux » est aussi un danger qui nous menace? Quelle place fait-on à l'enseignement de la doctrine chrétienne dans les conférences de Carême éditées dans nos grandes villes? Comme le remarque le chroniqueur de la VIE INTELLECTUELLE (Mars 46), « si quelque tentation menace notre génération, ce ne sera guère celle d'hérésie formelle, personne ne connaissant assez sa foi pour s'offrir ce luxe dangereux ». Hélas, l'unité du Corps en est-elle, pour autant, plus solide?

Mystique et liturgie.

Dans DIEU VIVANT, n. 4, *M. L. Massignon* étudie le cas de *Al Hallaj*, martyr mystique de l'Islam. On sait que Hallaj, qui avait osé prétendre à une union mystique consommée avec Dieu, le *Allah* inaccessible des Musulmans, après avoir été sujet de contradiction pour ses pairs, fut finalement condamné, « flagellé, intercis, exhibé, encore vivant, sur un gibet ». Le soir arriva l'autorisation khalifale pour le coup de grâce. « Hallaj a réalisé pour l'Islam le mythe du Calvaire » a-t-on dit. Et M. M. remarque en effet que « le Calvaire n'est qu'un mythe pour le chrétien qui ne participe pas par amour à la crucifixion ». Mais inversement, à beaucoup de musulmans, le martyr de Bagdad (857-922) fait comprendre qu'il faut souffrir pour être sauvé, que la croix est rédemption et sainteté. Hallaj n'est-il pas une pierre d'attente, et comme une préfiguration du Christ, introduite malgré l'Islam au milieu de lui. Epinglons simplement quelques belles maximes :

> Celui qui considère ses œuvres perd de vue Celui-là pour qui il les œuvrait; et celui qui considère Celui-là pour qui il les œuvrait perd de vue ses œuvres. — Le parfum de ton approche suffit à me faire mépriser toute la création, et l'enfer n'est rien au prix de mon vide quand tu me désertes. — Jamais ne mourra celui-là dont le cœur vit d'aimer.

Le même numéro de DIEU VIVANT publie une étude de *Dom Casel* intitulée : *Le Bain nuptial de l'Eglise*. « L'usage du monde antique inaugurait les noces par un bain des futurs époux ». Cette remarque jette un jour lumineux sur le passage de saint Paul : Eph. 5, 25 ss, et fait comprendre bien des pièces liturgiques. Ainsi l'Epiphanie se présente tout naturellement

par la descente du Christ dans le Jourdain, comme la fête des noces royales du Christ. L'époux s'est abaissé à descendre le premier dans les eaux pour leur communiquer la vertu lustrale et sanctificatrice, grâce à laquelle l'Eglise « se tient devant lui » (ce qui signifie pour le fiancé : « s'unir comme épouse »), glorieuse et éclatante de pureté. Aussitôt, les vassaux (mages) arrivent pour offrir leurs présents; les convives sont réjouis par les délices d'un vin exceptionnel (Cana). En ce jour, l'Eglise orientale confère le baptême qui, en tant que bain nuptial, prépare de façon immédiate aux épousailles avec le Christ-Roi. Les noces de Cana symbolisent ces noces mystiques.

Encore à propos de liturgie, signalons la *prière familiale* que propose L'ANNEAU D'OR, n. 6. La référence à la liturgie du temps, la place faite à la louange, le désir que la prière soit commune (examen de conscience décliné en « nous »), sont remarquables. Instructive aussi pour l'enquête de la VIE SPIRITUELLE, l'absence totale de prière psalmique.

Anniversaires, congrès et pèlerinages.

ECCLESIA (26 Janv. 46) publie un premier exposé de la prochaine encyclique de Pie XII pour le 350e anniversaire du retour de l'Eglise ruthène à l'unité romaine (23 Déc. 1595). Le Saint Père termine par un appel à la miséricorde de Dieu, une exhortation au courage et une demande générale de prières pour la liberté de l'Eglise ruthène. Mentionnons aussi, en passant, l'[illegible] encyclique (6 Janv. 46) sur le devoir actuel de s'occuper des enfants indigents (LA CROIX, 15 Janv. 46).

A propos de la *Croisade de la pureté* des jeunes filles de l'A. C. de Rome, le Saint Père dénonce la mentalité selon laquelle on s'imagine une vie humaine à la fois pure et vive, sans vigilance et sans combat : « La grâce sanctifiante en nous sanctifiant... n'en a pas moins laissé en nous le triste héritage d'Adam, ce déséquilibre intérieur, cette lutte qu'éprouvait saint Paul lui-même ». Et le Pape s'en prend au manque de pudeur qui s'acquièrent peu à peu, par l'instinct de la mode, les jeunes filles (REVUE DES COMM. REL., Sept.-Déc. 45).

Est-il permis de rapprocher de ce discours le texte que

H. Guyon, dans L'ANNEAU D'OR, n. 6, adresse *aux lectrices* et d'où se dégage une spiritualité du vêtement :

> Le vêtement n'est pas seulement une protection contre les intempéries, il n'est pas seulement une parure; il est aussi, il est peut-être essentiellement un voile destiné à cacher aux regards étrangers les secrets de notre corps. Telle est la signification la plus haute de ces voiles et de ces longs vêtements que vous avez revêtus au jour de votre baptême, de votre première communion, de votre mariage. Immaculés, ils étaient le symbole de votre innocence; amples et longs, ils vous recouvraient toute entière, protection d'un corps protégé par le sacrement.

Le pèlerinage de la Vierge de Boulogne suscite toujours de nouvelles initiatives. A Paris, certains foyers se sont procuré une maquette au moment de son passage à la paroisse. Une invitation collective est placée sous la voûte d'entrée de l'im meuble, indiquant que la porte de l'appartement restera ouverte et que chacun peut participer à la prière du soir, à 21 heures

> Songe-t-on, écrit FAMILLE ET CHRÉTIENTÉ (janvier-fév 1946), à ce qu'atteint, en tant qu'union des âmes, l'arrivé d'un cortège sortant d'un foyer d'ouvriers portant encor les vêtements de travail dans un appartement de luxe ? Songe-t-on que pendant ces chapelets se côtoient famille et les bonnes du 8e, que souvent celles-ci so revenues en groupe continuer le rosaire la nuit ?...

Mais ce qu'il y a peut-être de plus émouvant, c'est de savo que des chefs de famille se sont vus sollicités pour organis périodiquement des assemblées de prière semblables — bi que sans la Vierge. Nul doute que ces nouvelles *communau chrétiennes de maison* ne soient chargées de merveilleuses p messes.

Le 7e centenaire de la fête du Saint Sacrement cette ann à Liége, le *Congrès de la J. I. C. F.* les 23, 24 et 25 Avril le *Pèlerinage de l'Extension* (malades et infirmes des gui de France) à Pâques, le 4e centenaire de la mort de Luth font l'objet d'articles ou notes dans la REVUE DES COM. R Sept.-Déc. 45, le BULL. DE L'A. C. I., Fév. 46, FEUX DE FRA Fév. 46 et RAZÓN Y FE, Fév. 46.

A.-M. H

Les Livres

JEAN DE JESUS MARIE ARVALLES, *Instruction des Novices*, traduite et présentée par le R. P. FRANÇOIS DE SAINTE MARIE (Coll. « La Vigne du Carmel »), Ed. du Seuil; 156 pages.

La très attrayante collection « La Vigne du Carmel » publie sous la direction du R. P. François de Sainte Marie, des documents et des études intéressant immédiatement la spiritualité carmélitaine, et, par elle et au delà d'elle, la spiritualité chrétienne.

Ici, il s'agit de la réédition d'une « Instruction des Novices », composée et publiée sur l'ordre du Chapitre général des Carmes déchaussés, au moment où la Réforme a conquis son assiette. Le premier « imprimatur » est de janvier 1591, saint Jean de la Croix, qui mourra le 14 décembre de cette même année, est conseiller à la Consulta et approuve l'ouvrage. L'auteur est entré dans l'Ordre avec la Réforme; il a été remarqué par sainte Thérèse, formé, comme novice, par saint Jean de la Croix, institué lui-même maître des novices, et choisi par ses supérieurs et ses frères pour ce travail d'unification extérieure et intérieure des noviciats et, par eux, de l'Institut.

Ce livre est donc, en premier lieu, un témoin de la grande époque. Il a un goût de source. Et, comme la source nourrit toujours le fleuve, il garde une valeur permanente que l'influence des circonstances où il est né ne diminue pas; la double ferveur du temps des origines et du temps de noviciat font que soulignent des traits qui demeurent essentiels à tous les temps et à tous les couvents. Quelques modalités d'application pourront passer; les principes demeurent, et leur relief accentué n'en est que plus apparent. L'auteur, du reste, en grand esprit contemplatif et en homme fait, se dégage de quelque sorte des contingences immédiates et les domine : il ne perd jamais de vue le but, et ne note rien qui ne s'y réfère; ainsi agrandit-il tout ce qu'il touche, et respecte-t-il l'instinct l'ordre interne des valeurs : critère, on le sait, pour saint Thomas, de l'excellence d'une règle religieuse. Même les critiques âpretés ou les quelques singularités (toujours de bon aloi) qui sont la trace de l'Espagne, de l'époque, de l'élan d'une Réforme et du terrible Nicolas Doria, ne faussent nullement la perspective essentielle. La physionomie du Carmel est là, devant nos yeux, dans un équilibre qui frappe comme la première marque du livre, calqué sur l'idéal et sur la vie.

Cette unité est due à un primat de charité, partout apparent. L'axe vivant du livre est la recherche du Dieu qui est amour. Les directives de détail baignent dans cette atmosphère et sont poussées par cet élan; elles gardent ainsi leur place et leur authentique dynamisme. La discrétion de la charité demeure au sein de sa démesure; la souplesse, respectueuse des personnes, ne quitte pas la virilité des institutions.

Insistons sur le deuxième chapitre qui passe en revue la journée, le mois, l'année du novice. Peut-être pourrait-on dire qu'on étudie plutôt la « lettre », mais l' « esprit » ne cesse de le hanter. C'est une sagesse de guider le novice dans les méandres de ses occupations; mais c'en est une plus grande de le faire selon l'esprit qui règne ici. On y apprend d'abord que les choses n'ont de taille que celle du cœur qu'on y met. On y étudie l'unité intérieure sous l'unité extérieure qui la manifeste et la stimule. On allège l'esprit en créant certains automatismes du corps. Surtout on évite le risque — plus dangereux dans une vie plus contemplative et plus érémitique — de l'illusion spirituelle : ce ne sont pas ceux qui « disent » : Seigneur, Seigneur, qui entrent dans le royaume des cieux, mais ceux qui « font la volonté du Père; or, les extases de l'esprit peuvent donner le change; si la lettre, sans l'esprit, tue, l'esprit sans la lettre en nous autres hommes, n'est qu'une apparence de vie; il faut qu'il s' « incarne »; si la contemplation et la vie contemplative sont essentiellement affaire d'intelligence, la vie contemplatif authentique est essentiellement conformité effective à la volonté divine. Ce deuxième chapitre de l' « Instruction des Novices », lourd de toute l'authentique expérience des vrais mystiques, n'a garde de l'oublier. On retrouve la doctrine que Cajetan soulignera en ces termes : « que les directeurs spirituels notent bien ceci, et qu'ils veillent soigneusement à ce que leurs disciples s'exercent d'abord dans la vie active (lisez : dans l'action sur eux-mêmes), avant de leur proposer les sommets de la vie contemplative. Il faut, en effet, dompter ses passions par des habitudes de douceur, de patience, de libéralité, d'humilité, etc., afin de pouvoir, une fois apaisé, s'élever à la vie contemplative. Faute de cette ascèse préalable, beaucoup qui croient aller, non seulement marchant, mais courant, dans la voie de Dieu, se retrouvent, après un long temps consacré à la contemplation, vides de toute vertu : impatients, colères, orgueilleux, pour peu qu'on les mette à l'épreuve; de telles personnes n'ont eu ni la vie active, ni la vie contemplative, ni la vie mixte; elles ont édifié sur le sable; et plût à Dieu que ce défaut fût rare ! ». L'auteur de l' « Instruction des Novices » édifie sur le roc. Il montre sans cesse sur l'horizon la vie contemplative, où l'âme du jeune Carme reconnaît son idéal; ainsi le rassure-t-il et le stimule-t-il; mais il lui rappelle sans cesse aussi le sain réalisme d'une marche sûre et ferme.

Cette visée de l'idéal maintient le primat de la fin; le moyen n'est pas cherché pour lui-même; et par là s'introduisent une grande souplesse et une grande liberté. Il n'est pas rare, dans ces pages, d'en trouver l'exigence, aussi nette que l'

gence non déguisée de la loi : « ... que le novice ne soit pas trop surchargé par les exercices de début... »; « quand Notre-Seigneur lui en inspirera la dévotion... »; « le Maître fera bien l'abréger ce temps (de l'oraison) dans la mesure où il le jugera opportun... »; « ceux-ci (les défis et les résolutions) seront rédigés en termes simples, sentis, vrais, jaillis du cœur, sans invoquer les autorités ni recourir aux exercices de rhétorique... », etc ; et ce principe de la « Ire aux Corinthiens », mis en exergue du chapitre troisième : « chacun reçoit de Dieu son don particulier : l'un d'une manière, l'autre d'une autre... ».

Notons encore quelques traits, au milieu de ces vraies richesses :

L'oraison est le thème de prédilection; son idée, présente tout l'ouvrage, est condensée, dans le troisième chapitre, en quelques pages saines et belles. On y trouve toujours le souci pédagogique, mais on sent la discrétion du maître plus délicate que jamais. Il sait, en effet, que, dans ce domaine surtout, la confusion ruineuse est possible chez des débutants, probable chez des gens appelés à la contemplation et doués d'une nature non médiocre requise par leur haute vocation elle-même, entre le « service de Dieu » et la « jolie contrôlable du service de Dieu »; et il adapte pour les mettre en garde, la grande doctrine des « nuits ». Mais on sait aussi, qu'en ce domaine surtout, l'Esprit est libre; il n'oublie pas qu'une âme contemplative, même à ses débuts et toute jeunette encore, tend vers une vision du monde, à elle, originale, irremplaçable, personnelle... Aussi donnera-t-on des indications de méthode, nécessaires pour guider et assurer les premiers pas; mais on les donnera assez abondantes pour que le choix demeure possible, assez suggestives pour qu'elles fassent vite figure d'exemples jamais figure de « gabarit ». On replacera sans cesse sous les yeux du novice la fin de l'oraison, qui n'est pas elle-même, mais « de conformer notre volonté à celle de Dieu ». Liberté exigence.

L'éditeur exprime quelque scrupule au sujet de l'actualité de cette œuvre. Il nous semble que cette actualité est réelle : non seulement à cause des valeurs permanentes de la doctrine, mais à cause de son caractère traditionnel : s'il nous faut adapter pour vivre — et aujourd'hui, comme toujours, et plus douloureusement peut-être, il faut vivre hardiment — il est essentiel de se rappeler qu'il existe une adaptation-fin et une adaptation-moyen : la première est l'adaptation à Dieu, et Dieu ne change pas; il faut monter vers lui, et qu'il nous tire; la seconde est l'adaptation aux hommes que nous sommes, et que le Verbe est venu chercher en s'incarnant; mais, selon le mot de saint Grégoire, « il n'est pas tombé pour rester à terre; il a condescendu pour relever ». Nous ne saurions, au plus, avancer hardiment vers une vie qui « est devant », selon saint Paul, que si nos arrières sont fortement assurés : la défensive « en doigt de gant » n'est permise que si les lignes sont fermes, et assurées les lignes de communication, de ravitaillement, éventuellement, de repli. L'époque actuelle doit

s'en souvenir. La tradition — que nous risquons de méconnaître — est le vrai nom de notre vitalité. Elle n'est pas une nostalgie attardée du passé, mais elle ne permet pas son oubli. Gardienne soigneuse des richesses acquises, tournée déjà vers les promesses à conquérir; incluant dans un geste présent la double grandeur des choses anciennes et des choses nouvelles; également inquiète des routines et des aventures, les dominant dans un équilibre supérieur, elle est, comme la vie, économe et hardie, l'esprit de conquête ranimant en elle l'esprit de conservation avec d'autant plus d'intrépidité qu'il y trouve ses contrôles et ses appuis. Saint Paul en donne la formule complète : « J'ai reçu, dit-il, ce que je vous transmets ». Et le P. Danzas avait raison de penser qu'une famille, une race, un peuple, un Ordre religieux, va vers la mort s'il oublie son histoire.

Merci donc au R. P. François de Sainte Marie, de n'avoir pas oublié l'histoire de son Ordre et de nous en confier les leçons.

Abbé Thellier de Poncheville, *L'Histoire sacerdotale de Jésus*. Ed. Spès; 588 pages, 225 frs.

M. l'Abbé Thellier de Poncheville a, lui aussi, le sens de cette valeur centrale du sacerdoce du Christ. Des brochures : « La place du prêtre dans notre vie »; « L'appel au sacerdoce »; « Le prêtre en face du sans-dieuisme », disent déjà son souci. Mais surtout, deux livres plus importants : « L'enfance sacerdotale de Jésus » et « L'histoire sacerdotale de Jésus », forment, avec « Le Christ à l'œuvre », une trilogie nettement orientée vers l'étude méditée de ces questions : « Comment Jésus a-t-il vécu en prêtre au milieu de ses contemporains ? Comment a-t-il éveillé chez une douzaine d'entre eux le désir de mener une vie semblable à la sienne ? Par quelles leçons délicatement graduées les a-t-il rendus capables de s'élever si haut ? ». Peut-être pourrait-on regretter simplement quelques expressions anachroniques.

B.-M. Nielly.

Abbé G. Lemaitre, *Notre sacerdoce*, Desclée, 1945, 260 p., 90 frs.

Alors que tant de prêtres désirent mieux connaître leur sacerdoce et en utiliser au maximum la grâce, le livre de M. l'Abbé G. Lemaitre vient à son heure. L'auteur ne prétend pas avoir écrit un traité complet du sacerdoce; il veut offrir un recueil de questions s'y rapportant; en fait, rien n'est omis qui soit essentiel. La première partie du livre nous conduit aussitôt auprès du Christ-prêtre, dont il convient, avant toute autre recherche, de scruter les grandeurs; puis on en vient à considérer le Sacerdoce tel qu'il est sorti de la pensée et du cœur du Sauveur, tel qu'il fut transmis aux apôtres, puis aux évêques et aux prêtres; enfin on s'émerveille de la grâce de choix apportée par le sacrement de l'Ordre à ceux que le Christ

élève au rang des consécrateurs de l'Eucharistie. Cette grâce du sacerdoce, la seconde partie de notre ouvrage veut aider le prêtre à en user avec plénitude. Voici d'abord rappelée la sainteté nécessaire au prêtre. Quels en sont les éléments ? Charité, religion, observance des conseils évangéliques, sans oublier une grande abnégation de soi même, voilà aux yeux de M. G. L. le fond de la sainteté sacerdotale.

C'est une doctrine bien équilibrée qu'on nous offre; l'auteur insiste — on ne saurait le faire assez — sur le regroupement nécessaire des prêtres autour de leur évêque, qui est, en droit, la source et le modèle de leur perfection; mais il se garde d'éliminer comme moyen de sanctification les associations interdiocésaines et se refuse, à juste titre, à n'y voir que des moyens de suppléance destinés un jour à disparaître. Nous pensons avec lui qu'il n'y a pas lieu de comparer ni de réduire les uns aux autres des éléments aussi disparates que le sacerdoce et les vœux.

M. G. L. n'a pas la prétention d'innover; il veut rénover une doctrine traditionnelle puisée aux sources les plus authentiques : Ecriture Sainte, tradition, liturgie, enseignement des papes. Ne lui advient-il pas cependant de faire confiance à des sources moins pures ? On s'étonnera de voir le caractère mis au nombre des grâces *gratis data*. L'auteur doit aussi à des devanciers mal inspirés les lignes confuses consacrées au sacerdoce royal du Christ; il ne semble pas heureux d'ordonner la royauté au sacerdoce; le rapport inverse paraît s'imposer du seul fait que le Christ est prêtre selon sa nature humaine et non selon sa nature divine, mais est roi selon une et l'autre nature. Mais ces remarques seraient malfaisantes si elles éloignaient de lire un livre écrit avec ferveur et où beaucoup apprendront à aimer le prêtre, cet être qui relie le ciel et la terre, qui réconcilie l'homme à Dieu par des échanges émouvants où s'affirment la transcendance divine et le néant de la créature devant son Dieu.

J.-A. R.

Son Exc. Mgr Auvity, *A mes prêtres, L'âme sacerdotale. Retraites et méditations*, Rodez, Carrère, 1944; 520 pages.

Après avoir offert une explication du Pontifical à ses séminaristes, Mgr Auvity offre à ses prêtres un livre de méditation. La première partie est constituée par une retraite sacerdotale de 18 entretiens. La seconde groupe 58 méditations sur les thèmes essentiels de la vie sacerdotale du prêtre : foi, humilité, charité fraternelle, obéissance, mortification, pureté d'intention, recueillement, étude, fidélité aux exercices de piété, patience, etc...; d'autres revêtent un caractère plus pratique encore ; l'anémie spirituelle, l'obéissance aux lois et règlements ecclésiastiques; un certain nombre sont consacrées aux fêtes et à l'année liturgique.

L'ouvrage, très riche de substance, est nourri de textes d'Ecriture Sainte et parcouru par un souci ardent de faire du bien aux âmes sacerdotales.

S. D.

P. LIPPERT, *Et Job dit à Dieu*, version française par Y. BECKER Aubier 1945; 190 pages.

Le P. Becker a rendu un service précieux à la spiritualité en traduisant de l'allemand l'ouvrage du R. P. Lippert. Ces belles élévations, toutes pleines de lyrisme, sont d'une richesse de pensée qui ne manquera pas de nourrir tous ceux qui cherchent un aliment du dialogue du cœur humain avec son Dieu. Le Job du P. Lippert n'est pas tout à fait celui de l'Ecriture, dont la méditation se centre sur le problème de cette douleur qui s'est abattue sur lui. C'est l'homme qui a reconnu un Dieu ami et qui fait appel à toutes les lumières — comme à toutes les ombres — de la création et de l'existence humaine pour aller au mystère de cet ami et s'abîmer amoureusement dans ce mystère. La beauté de ces élévations est souvent admirable, et il semble que la traduction du P. Becker rende bien la richesse d'expression du texte original. De toute manière, il s'agit là d'une œuvre spirituelle de premier ordre.

D. DUBARLE.

G. BARDY, *La théologie de l'Eglise, de saint Clément de Rome à saint Irenée* (Coll. « Unam Sanctam » 13), Le Cerf, 1945; 248 pp., 120 frs.

Il y a des noms qui sont chargés de promesses en tête d'un livre nouveau. Le nom de M. Bardy est de ceux-là et les promesses qu'il porte il les tient. Dans cet ouvrage, l'auteur avec une maîtrise et une aisance qui feront la joie des spécialistes sans doute, peint « par l'intérieur » un tableau de l'Eglise primitive infiniment précieux pour les profanes curieux de l'âme catholique aux premiers âges et soucieux de rafraîchir à cette source de jeunesse leur vie spirituelle.

Quatre chapitres, pleins de larges aperçus et de textes savoureux, retracent la vie des églises locales, de l'Eglise universelle, de l'Eglise spirituelle, de l'Eglise à la fin du IIe siècle. Deux traits fondamentaux sont à relever : la fraternité et l'unité.

L'organisation ecclésiastique repose sur l'église locale. Il n'y a qu'une église par ville. Cellule complexe fortement constituée, consciente de ses origines, elle lutte à l'intérieur contre le schisme et l'hérésie et fait face à l'extérieur aux persécutions. Elle mène le combat en rangs serrés autour de l'évêque. L'évêque, c'est à ce moment-là, un Clément de Rome, un Ignace d'Antioche, un Irénée de Lyon. C'est lui qui est l'âme

de l'église locale, la source, le gardien de l'amour fraternel, car « une église est un amour », comme il semble que ce soit le mot d'Ignace.

La cellule de l'église locale n'est pas fermée sur elle-même. Au IIe siècle le chrétien sait regarder au-delà de son clocher et se souvient qu'il appartient à la « Catholica ». Sentiment puissant d'unité fraternelle entretenu par les voyages, l'hospitalité, la correspondance, par les symboles de foi et la liturgie, et par-dessus tout par l'exceptionnelle autorité dont jouit déjà l'évêque de Rome dans l'univers chrétien. C'est par lui que se maintiennent et l'unité et la fraternité chrétiennes. L'église de Rome est, comme dit encore Ignace, celle « qui préside à la charité ».

Peinture attachante. Elle ne nous cache pas cependant les maladies qui menacent la communauté primitive. Ce n'est pas seulement l'anarchie du schisme et de l'hérésie, c'est, mal plus profond et plus insidieux, l'individualisme né de la vie de Dieu dans les âmes. En face de la hiérarchie, les charismatiques et les gnostiques élèvent leurs inquiétantes prétentions au nom de l'Esprit. Esprit et Autorité : conflit permanent. L'Eglise en revendique la solution au bénéfice de l'Autorité, dépositaire autorisée de l'Esprit. Elle reconnaît le prophétisme, mais en réclame le contrôle. Elle admet la gnose, mais condamne la science infidèle à la Tradition et l'aristocratisme de l'intelligence. Qu'il s'agisse de pensée ou de vie religieuses, elles ne peuvent être authentiques que dans la communion aux frères sous l'égide de l'Autorité.

On ne ferme pas sans mélancolie cette histoire de l'Eglise naissante, sans la nostalgie des premiers printemps de la Chrétienté. Certes, l'Eglise est toujours jeune, mais nous sommes vieux et nos cœurs endurcis. « Une église est un amour ». Il semble que nous l'ayons oublié. Pourtant cette définition magnifique, vécue par nos frères d'autrefois, victorieuse des hostilités d'un monde persécuteur et des ferments internes de divisions, n'est-elle pas pour les chrétiens de cette terre déchirée un gage de salut? Ainsi, c'est sur un message d'espoir que nous laissent ces pages émouvantes de notre histoire.

M. MELLET.

MAURICE VILLAIN, *S. M., Pour l'unité chrétienne* (Coll. *Ad Unitatem*, I), Grenoble, Arthaud, 200 pages.

Le R. P. Villain a rassemblé cinq conférences dont les sujets intéressent l'unité des chrétiens A côté des chapitres sur la Bible, sur « prière catholique » (le Bréviaire romain), sur saint François d'Assise ou l'esprit de réconciliation », deux autres vont plus formellement au cœur du problème. Le premier, « Emulation spirituelle », apporte le témoignage émouvant de vies offertes pour l'Unité et nous presse de nous livrer à l'amour qui rassemble. L'autre dit comment l'Eucha-

ristie prépare et engage les chrétiens à réaliser l'unité de l'Eglise. Ce petit volume (qui inaugure une collection où l'Eglise anglicane semble devoir occuper une place de choix) aidera prêtres et fidèles à affiner leur sens « œcuménique », éveillera leur sympathie pour la cause de l'Unité et pour ceux qui s'y dévouent.

L.-M. DEWAILLY.

CHANOINE PIERRE TIBERGHIEN, *L'Action catholique : expériences passées; vues d'avenir*, Ed. Comprendre, 1945; 18/14 cm. 255 pp., 90 frs.

Au seuil d'une ère nouvelle, l'A. C. riche de l'expérience d'un demi-siècle, se tourne à la fois vers le passé, pour en tirer les leçons de ses conquêtes et de ses échecs, et vers l'avenir, pour rectifier ses méthodes et orienter sa direction dans les perspectives ouvertes par un monde en révolution. Placée à la croisée des chemins, elle hésite et s'interroge sur la voie à suivre, de sorte que tout ce qui, dans l'Eglise, sa doctrine théologique, sa liturgie, ses institutions, ses méthodes apostoliques, n'est pas strictement essentiel, immuable et définitivement acquis, est soumis à un travail de révision. Rien d'étonnant que de cette fermentation naisse, en même temps que des initiatives audacieuses et variées dans l'ordre de l'action, le besoin d'une œuvre de synthèse théologique et pastorale ramenant à leur objet formel les divers problèmes soulevés par l'A. C., afin de leur donner des solutions éclairées par une doctrine vraiment organique.

C'est à ce besoin que répond le présent ouvrage de M. Tiberghien. Nul ne pouvait être plus qualifié que lui pour réussir dans une entreprise aussi délicate. M. Tiberghien est un des rares théologiens qui ont eu le privilège et le mérite de tenir en quelque sorte l'A. C. sur les fonts baptismaux, puis de la suivre et de l'assister dans sa croissance, jusqu'à l'âge adulte qu'elle vient d'atteindre.

L'expérience qu'il nous livre dans ces pages, on la sent ouverte et tendue vers l'avenir, car il nous la présente moins comme la matière d'un aperçu rétrospectif que comme une donnée d'un problème actuel, destinée à mûrir dans des principes et des méthodes d'action conçus pour des temps nouveaux. C'est donc très justement que l'auteur a donné à son livre les deux sous-titres suivants : *expériences passées, vues d'avenir.*

Procédant méthodiquement, il base son exposé sur une définition théologique de l'A.C.; puis, à sa lumière, il passe en revue les principales questions actuellement débattues : élite ou masse? l'A.C. et les milieux de vie; les méthodes d'A.C.; l'A.C. et le temporel; l'A.C. et la paroisse; l'A.C. et le prêtre; la spiritualité de l'A.C. Le seul énoncé des titres donnés aux divers chapitres montre toute la richesse du contenu, son actualité, l'intérêt qui s'y attache.

Il est malheureusement impossible, dans un simple compte-rendu bibliographique, de donner aux lecteurs ne fût-ce qu'un aperçu des thèses soutenues par l'auteur, encore moins d'en entreprendre un examen critique. Nous croyons que plusieurs d'entre elles, parce qu'elles sont en réaction contre les tendances manifestées dans certains mouvements récents, feront choc et provoqueront des remous. Il en sera ainsi, sans doute, du chapitre intitulé « l'A.C. et le temporel », dans lequel l'auteur souligne fortement la distinction et l'autonomie des deux ordres, ainsi que la nécessité pour l'A.C. de maintenir ou de recouvrer, dans toute sa pureté, selon la loi de son institution originelle, sa transcendance et sa liberté, au titre d'organe de l'Eglise, à l'égard des activités et des services temporels. Les rapports entre la loi de « franchise » et la loi « d'incarnation », qui sont, pour l'A.C. un principe de perpétuelle tension, nous paraissent être mis au point avec une rare justesse. Une remarque analogue pourrait être faite à propos du problème des rapports entre l'A.C. et la paroisse. Citons enfin, parmi les meilleures du livre, les pages consacrées au prêtre, dans ses rapports avec l'A.C. Nous y sentons passer l'âme de l'auteur.

Nous souhaitons que ce livre soit largement répandu; qu'il soit étudié et discuté dans le même esprit qui a inspiré sa rédaction. Il est de ceux qui font rayonner et progresser la vérité.

J. DERMINE.

P. FERNESSOLLE, S. C. J., *De la Civilisation chrétienne* (Coll. Christianisme et Civilisation, 1), Paris, Beauchesne, 1945; in-8, 217 pp., 120 frs.

Cet ouvrage inaugure une nouvelle collection dont l'auteur a reçu la direction. Partant d'une analyse de la notion de civilisation, le P. Fernessolle montre que cette réalité est essentiellement humaine et morale et qu'elle ne trouve sa plénitude que par le christianisme. Il brosse ensuite le tableau de quatre grands moments de la civilisation chrétienne : la conquête et la transformation du monde païen, le régime de chrétienté institué par Charlemagne et porté à sa perfection sous saint Louis, enfin le XVIIe siècle catholique français. Le chapitre de conclusion évoque la vocation de la France au regard de cette civilisation chrétienne. L'exposé est nourri de citations heureusement choisies et mené avec une éloquence entraînante.

La pensée des catholiques français évolue présentement entre deux pôles contraires, mais, à vrai dire, également complémentaires : d'un côté on accentue davantage l'aspect de transcendance du christianisme et on tend à une attitude de non-engagement dans le temporel que l'on cherchera à influencer plutôt du dehors et de haut; de l'autre côté, on accentue davantage l'harmonie du christianisme à la vie humaine, son insertion enfaisante dans la société, son immanence à l'histoire, et on

tend à une attitude de réalisations chrétiennes où la foi et l'Eglise agissent au-dedans, comme un ferment. C'est à cette tendance que se rattache évidemment le livre du P. Fernessolle. Il présente un aspect d'une imprescriptible vérité. Les réussites du passé n'ont pas épuisé les possibilités du ferment chrétien. Aussi souhaitons-nous que, dans la nouvelle collection, des études soient résolument tournées vers les problèmes actuels et vers les voies d'avenir d'une insertion du christianisme dans la pâte humaine.

Yves-M.-J. CONGAR.

J. LEVIE, *S. J., Sous les yeux de l'incroyant* (Museum Lessianum, Section théol., n° 40), Paris, Desclee de Brouwer, 1944; in-8, 290 pp., 100 frs.

Un prêtre a poursuivi, depuis de longues années, son labeur d'exégète et d'apologiste avec la conscience et presque la hantise de se trouver « sous les yeux de l'incroyant »; et donc avec le souci de trouver une justification efficace de sa position de croyant, avec le sentiment d'être obligé à une rigueur et à une loyauté totales dans ses démarches intellectuelles. Il nous livre loyauté totales dans ses démarches intellectuelles, il nous livre aujourd'hui un ensemble de réflexions nées de ce souci et de ce sentiment. Il ne nous en livre que les conclusions, en quelque sorte, et peut-être le livre qui en est issu eût-il gagné à être plus nourri de faits, d'exemples, d'applications concrètes : tel quel, il est un peu abstrait et sa lecture ne sera pas aisée pour plusieurs de ceux, prêtres et surtout laïcs, qui y trouveront pourtant le plus grand profit. Nous les engageons à faire l'effort d'assimiler une pensée très mûrie, très nourrie d'expérience. Nos contemporains n'aiment pas les lectures difficiles; ils préfèrent une certaine littérature de recettes et de slogans aux livres qui, vraiment, sont des sources, mais qui imposent un effort. C'est dommage, car il n'y a que les sources qui apportent vraiment quelque chose et qui fécondent l'esprit.

Les parties les plus intéressantes de ce livre nous paraissent être les chap. I et II de la 1re partie (Bien penser pour croire : *a*) L'objet, les raisons de la foi; *b*) Le sujet, l'intelligence en quête de la foi) et la 3e partie (vérités divines et étroitesses humaines). L'apologétique du P. Levie est dominée par une exigence de totalité. On ne peut, pense-t-il, s'arrêter ni à une difficulté isolée qui, s'imposant à notre loyauté, nous amènerait au doute; ni à une réponse ou à un argument isolé qui, comme tels, manqueraient d'efficacité profonde. Du côté de l'objet, les raisons de la foi ne trouvent toute leur valeur que dans leur synthèse, dans la totalité harmonieuse où s'accomplit chacune d'elles : « Aucun argument particulier, séparé de la synthèse chrétienne intégrale, n'est contraignant pour l'esprit humain; et chaque argument particulier est valable, précisément dans la mesure où il montre et prépare le centre d'intelligibilité : le Christ total dans son Eglise. Certes, on ne vient pas d'ordi-

naire à la foi par le chemin d'une apologétique complète et systématique : mais on y vient parce que, dans un indice, dans un signe, on a entrevu toute la synthèse chrétienne » (p. 53). Du côté du sujet, la quête de la foi n'a chance d'aboutir que si, au delà de la loyauté à l'égard d'une difficulté particulière, l'homme s'efforce à une loyauté totale : non seulement envers toute la vérité, mais envers tout lui-même et sa destinée d'homme. C'est en creusant plus profondément dans le sens de cette loyauté et d'un accomplissement plus total de lui-même, d'une réalisation plus large et plus exigeante de la vérité, que l'homme en quête de la foi dépassera les difficultés particulières et trouvera la lumière dans un domaine où les parties font scandale tant qu'on ne découvre pas leur sens dans le tout.

La troisième partie s'adresse non plus à l'homme en quête de la foi, mais au croyant. Le devoir nouveau qui s'impose à qui est entré et se tient ferme dans la foi ou, équivalemment, dans l'Eglise, est de ne pas se clore dans un monde coupé du mouvement et de la vie, sûr et stable, mais sans initiative et rigidement fermé sur lui-même. Aussi le P. Levie montre-t-il que la sécurité doctrinale, loin d'arrêter la recherche intellectuelle, oblige à s'y montrer plus actif et plus exigeant; que la tradition n'arrête pas le progrès; que notre consécration au devoir religieux ne devrait pas nous éloigner de nos tâches humaines, de notre devoir national et d'une large coopération à la construction de la cité humaine; enfin, que le régime d'autorité qui est celui de l'Eglise laisse place à un régime de liberté où l'initiative du fidèle reste très large. Réflexions très mesurées, très équilibrées, où chacun trouvera à prendre. On les eût aimées, cependant, plus concrètement engagées dans les faits et les problèmes très réels qu'elles survolent parfois d'un peu haut.

Nous recommandons vivement ce livre sérieux et serein aux prêtres et aux laïcs instruits que préoccupe aussi le sentiment qu'ils ont de se trouver « sous les yeux de l'incroyant ».

YVES M. J. CONGAR.

STANISLAS FUMET, *Défense de Dieu* (Cahiers du Rhône), Ed. de la Baconnière; 136 pp., 60 frs.

Ce n'est pas un traité de théologie. On n'y trouvera pas les développements classiques sur les attributs divins. On serait peut-être tenté d'y voir l'œuvre d'un polémiste (le titre lui-même le suggère) et c'est bien, en effet, une polémique. Polémique contre ceux qui ont laïcisé le monde et voudraient assurer l'autonomie des activités humaines à l'égard de Dieu, polémique aussi — et ceci est plus important — contre ces bons apôtres qui s'efforcent de montrer qu'après tout Dieu n'est pas si loin de nous. Certaines déviations de l'apostolat moderne (notamment en matière liturgique) sont ici stigmatisées en termes définitifs (cf. le chapitre « redivviniser Dieu »).

Nos contemporains rêvent d'immanentisme, l'auteur se fait le défenseur de la transcendance divine. Et par là nous dépassons le plan de la polémique pour déboucher en pleine mystique. Oui, Dieu est présent partout, mais pas de la façon simpliste et douçâtre que nous imaginons trop volontiers.

CHARLES JOURNET, *Exigences chrétiennes en politique*, Fribourg, Librairie de l'Université; 590 pp., 270 frs.

Ce livre ne se range certes pas parmi les livres de piété, du moins si l'on entend par là ceux qui exhortent à la dévotion. Un coup d'œil sur la table des matières montre qu'il y a dans ce gros recueil, à côté de quelques études de théologie portant principalement sur les rapports de la morale et de la politique et de commentaires des messages pontificaux, bien des pages qui relèvent de l'actualité des dernières années (elles s'échelonnent de 1935 à 1945). Mais précisément l'intérêt constant de ce recueil est d'acculer le chrétien à prendre conscience de l'option devant laquelle il se trouve : il ne peut rester neutre, et dans les périodes tragiques, plus encore que dans les autres, il lui faut choisir entre Dieu et Satan. Le chapitre sur les fusillés de la résistance est à cet égard bien significatif, non moins que celui qui s'intitule « Dieu premier servi ». En définitive, le chrétien est celui qui opte pour Dieu et qui sait être fidèle jusqu'à la mort.

F. LOUVEL.

LUC ESTANG, *Le Passage du Seigneur*, Ed. Laffont, 1945; 385 pp., 180 frs.

Que ce livre exprime des opinions contestables; qu'on puisse diversement apprécier le climat psychologique — assez coloré, véhément et torrentueux — où il place le lecteur, l'auteur en conviendrait, je pense, volontiers : il ne coule pas moins dans ces pages une vie humaine qui s'impose. A travers cette sorte de confession très personnelle et directe, on devine, on entend respirer tant d' « enfants terribles dont la Mère Eglise surveille les ébats avec inquiétude », et chez qui une soif émouvante de justice parfois se manifeste « par d'obscures gestations, de têtus bourgeonnements ». D'authentiques et robustes perceptions chrétiennes (par ex. dans les 50 dernières pages) feront réfléchir ceux-là mêmes qui ne se croient pas la « vocation de chercher, donc de tâtonner ». Notamment, cette leçon où se résume, semble-t-il, l'inspiration foncière de l'ensemble : « L'aventure intérieure n'est jamais achevée ». Toujours il faut repartir. « Défense de s'installer en Dieu. Il n'est pas une halte, mais une chasse illimitée ».

A. R.

E. MOUNIER, *L'affrontement chrétien* (Cahier du Rhône, série blanche, n° 23), Neuchâtel, Ed. de la Baconnière; 104 pp., 60 frs.

Le Christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? M. reprend à son tour la question, en marge de textes de Nietzsche. A l'observateur qui s'en tiendrait à un premier regard, massif, sur la vie chrétienne à l'heure présente, une réponse affirmative paraît s'imposer. M. nous invite d'abord à quelques discernements : qu'est cette virilité dont on se réclame tant ? Trop souvent un stoïcisme désespéré devant un monde qui apparaît absurde; « raidissement à l'extrême bord du doute », signe d'un athéisme qui devient une religion. A ce désespoir le chrétien authentique oppose un sens profond du tragique, c'est bien différent. Tragique qui est un étroit sentier de crête entre les excès de Calvin et du Vicaire savoyard. L'Incarnation pousse à l'extrême cette tension paradoxale; comment alors parler de tranquillité à un chrétien ? et pourtant « il y a au cœur du Christianisme au delà de l'ascétique du paradoxe, de l'angoisse de l'anéantissement, une ascétique de la simplicité, de la disponibilité, de la patience, de l'humilité fidèle, de la douceur, il faut même dire de la faiblesse, de la faiblesse surnaturelle ».

Mais qu'en est-il du chrétien d'aujourd'hui ? Reconnaissons-le, il subit l'action des forces de décadence de son époque, il vise trop souvent à pratiquer une religion de purs esprits et non une religion d'hommes : Christianisme contre l'instinct, Christianisme qui devient étranger aux couches vivantes du peuple. Il faut retrouver un Christianisme de masse, un Christianisme de grand air qui ne se laisse pas rabougrir par le moralisme, ne conçoive pas l'éducation sous la terreur de la chair et du péché. L'auteur développe longuement ces réflexions qui ne sont plus originales et semblent pourtant n'avoir que peu touché jusqu'à présent les milieux chrétiens; il les renouvelle en faisant appel aux données de la psychiatrie moderne, ce qui est peut-être un moyen de leur donner audience... au nom de la science. Puisse-t-il du moins donner à beaucoup le sens de la vocation chrétienne dans le monde d'aujourd'hui.

I. DALMAIS.

P.-R. PALANQUE, S. BARRAULT, J.-B. GAI, E. DELARUELLE, A.-M. JACQUIN, M.-E. LAUZIÈRE, G. BARDY, A. BOCOGNANO, *Le Christianisme et l'Occident barbare*, Paris, Ed. du Cerf, 1945; 432 p.

Ce volume collectif campe en une série de portraits attrayants les principales figures qui, devant les invasions barbares en Occident, se dressèrent pour défendre la civilisation. Sans doute, aux yeux des contemporains de ces périodes troublées, l'Empire semblait demeurer : qu'importait que l'Empereur résidât ailleurs qu'à Rome, puisqu'il existait toujours; et, s'il

disparaissait, les nouveaux rois ne le remplaceraient-ils pas ? On vivait ainsi l'un des grands tournants de l'histoire, sans en mesurer les conséquences. A part Boëce — dernier des Romains, premier des scolastiques — qui cherchait la consolation dans la philosophie, mais préservait en même temps le meilleur de la culture gréco-latine; à part encore Cassiodore, qui, avec ses moines copistes, sauvait tant de chefs-d'œuvre antiques, les autres personnages présentés ici sont tous des saints : sainte Geneviève, saint Rémi, saint Avit, saint Césaire d'Arles, témoins de la naissance de notre pays; saint Fulgence, évêque de Ruspe, en Afrique; saint Ennodius de Pavie; enfin saint Benoît, patriarche des moines, tous possesseurs d'une formation classique, mais tournés vers l'avenir, c'est-à-dire vers la civilisation sociale et économique, réalisation de l'Evangile, dans un nouvel âge chrétien. Le passage de l'ancien au neuf ne s'accomplit pas sans heurts, c'est déjà une leçon pour les temps agités; mais aussi, quelles éminentes personnalités jaillissent alors de l'Eglise, authentiques fleurons de sa couronne de sainteté !

Jean MAZÉ.

P. DILLARD, *Suprêmes témoignages* (Coll. Action Populaire). Paris, Ed. Spès; 72 pages.

Le suprême témoignage rendu au Christ par le Père Dillard fut celui de sa mort magnifique au camp de Dachau (en lire le récit dans le journal « Messages de l'Aumônerie générale », du 11 septembre 1945). Mais nous attendions encore du Père qu'il nous communique le fruit de son expérience de prêtre-ouvrier en Allemagne et d'aumônier clandestin. C'est ce que nous donne cette brochure écrite en prison et notre attente est comblée. Ces pages sont pleines de vie, de vérité. Le Père a sur l'avenir des vues audacieuses et, comme il le dit, « un peu révolutionnaires », mais justes et salutaires. Son apostolat à Wuppertal fut spécialement difficile. Le tableau qu'il brosse des camps de Français est bien sombre. (La réalité ne fut pas partout aussi noire, croyons-nous.) Soulignons l'accent poignant que prend le Père pour nous parler de la vie de l'ouvrier et de la « mystique » du travail; de sa joie, à lui, d'avoir été ouvrier comme le Christ. Marquons aussi l'opportunité des « consignes » laissées à ses Français. Merci aux éditeurs de nous avoir fait connaître ce splendide et vivifiant testament spirituel du Père Dillard.

M. DOYEN.

26350. — Paris Imp. LAHURE. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660